

DU
MOLOCHISME JUIF

Études critiques et philosophiques

PAR

G^{VE} TRIDON

AVOCAT

Ancien Membre de l'Assemblée Nationale, de la Commune de Paris,
du Comité du Salut Public, etc., etc.

Conserver la couverture

BRUXELLES

ÉDOUARD MAHEU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

18, RUE DES SABLES, 18

1884

DU
MOLOCHISME JUIF

A

20199

DU
MOLOCHISME JUIF

Études critiques et philosophiques

PAR

G^{VE} TRIDON

AVOCAT

Ancien Membre de l'Assemblée Nationale, de la Commune de Paris,
du Comité du Salut Public, etc., etc.



BRUXELLES

ÉDOUARD MAHEU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

18, RUE DES SABLES, 18

1884

ACQ
100.109

A

50199

AVIS

Le livre que nous introduisons aujourd'hui dans le public, est le travail posthume de Gustave Tridon.

Nous comptons donner ultérieurement une édition complète des œuvres de ce vaillant citoyen.

En même temps, nous publierons sa biographie.

La vie de Tridon fut courte, — mais combien dramatique! On peut dire qu'il ne sortit de l'ardente fournaise qui forme le point tragique du XIX^e Siècle, que pour entrer dans la mort.

Cette existence, pourtant si remplie! peut se résumer en deux mots, disons mieux : en deux cris : — Cri d'humanité et de tendresse en faveur des opprimés ; cri d'éternelle réprobation contre les oppresseurs.

Bruxelles, le 31 Août 1884.

(NOTE DE L'ÉDITEUR)

AVERTISSEMENT

L'histoire des Juifs, dite histoire sainte, est la seule qu'on enseigne sérieusement aux nations chrétiennes, parce qu'elle est le fondement de leur religion. *Sérieusement* ici ne signifie pas véracité, mais abondance. ConteZ à un paysan les faits mémorables de sa patrie, c'est pour lui de l'hébreu. Parlez-lui, au contraire, de tous les Hébreux possibles : Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Jésus, David, Salomon, Hérode, Jésus-Christ, etc., etc.; il les sait par cœur, le voilà en pays de connaissances, et il vous récitera couramment cette kyrielle de vieilleries. Passe pour des vieilleries ! mais des mensonges ! et des mensonges qui en ont engendré tant d'autres !

La Bible, recueil de ces juiveries, n'est qu'un long et perpétuel travestissement. Que veut-on conclure de ce livre étrange ? Ceci : qu'Israël, inventeur et gardien du Monothéisme, nous a fidèlement transmis, à travers les âges, la doctrine de l'unité de Dieu. Cela se prouve surtout par le Pentateuque. Qu'est-ce que le Pentateuque ? La collection des prétendues œuvres de Moïse, le grand législateur : Histoire de la création du Monde et des premiers temps de l'humanité ; Origines et aventures du peuple juif ; Promulgation des lois de l'Éternel sur le mont Sinaï ; enfin,

Recueil des codes édictés pour organiser et maintenir le culte du Dieu unique.

Ainsi, depuis les Patriarches jusqu'à Jésus-Christ, le Monothéisme, d'après la Bible, demeure constamment la religion nationale des Hébreux. Ce n'est pas sans peine, il est vrai, car il parait en lutte perpétuelle contre les idolâtries des peuples voisins et ne repousse qu'au prix des plus violents efforts leurs invasions souvent victorieuses. En somme, cependant, Dieu unique est bien le Dieu d'Israël, et les intrus finissent toujours par être mis dehors. Telle est la conviction que la lecture du livre sacré laisse d'abord dans l'esprit, conviction universelle par toute la Chrétienté.

Eh bien, rien de plus faux que cette opinion, résultat d'une supercherie colossale. Pourquoi n'a-t-on pas depuis longtemps découvert le mensonge ? Il crève les yeux qui sont ouverts. Mais la foi les tient fermés. Elle croit sans voir, car l'examen serait sacrilège. Celui des protestants n'est qu'un simulacre dérisoire. Il a pour point de départ la foi; pour but préétabli et convenu, l'adoration. Faisons, nous, une enquête sérieuse.

Selon la Bible, Moïse meurt, après avoir fait accepter à son peuple les lois de l'Éternel, et sans avoir pu entrer dans la Terre promise. Josué lui succède et conquiert le pays de Chanaan, appelé plus tard la Palestine. Ici commencent réellement les Annales juives. Sans doute, elles vont être remplies de ce grand nom de Moïse, le créateur, en quelque sorte, de la nation. Eh bien, point ! Aussitôt disparu de la scène des vivants, il n'est plus question de lui. Onze ou douze siècles s'écoulent muets sur son compte. Une ou deux fois seulement, longtemps après sa mort, son nom est cité, mais d'une façon vague, comme celui d'un indifférent, d'une obscurité. Quand on lit, dans le Lévitique et le Deutéronome, les prescriptions minutieuses qui règlent minute par minute toutes les occupations des Juifs, un pareil oubli est jugé non pas invraisemblable, mais impos-

sible. Le souvenir d'un tel législateur aurait dû rester en permanence sur toutes les lèvres et occuper la place d'honneur à chaque ligne de l'histoire nationale.

C'est ce qui est arrivé, en effet, depuis que le Pentateuque est devenu réellement le code religieux de la Judée. Moïse, son auteur putatif, domine toute la nationalité juive, comme le clocher domine le village. On ne voit que lui, on ne pense qu'à lui, il est le représentant et le résumé de tout un peuple. Comment cette notoriété est-elle si récente dans les chroniques hébraïques, et pourquoi un silence si absolu pendant la longue période des Juges et des Rois, de 1600 à 600 avant Jésus-Christ ? C'est que Moïse n'a jamais existé. Moïse est un mythe, un être imaginaire. Le mutisme des Annales bibliques en serait une preuve suffisante, s'il n'en existait bien d'autres encore, qu'on trouvera plus loin, celle-ci notamment que je ne veux pas ajourner : D'après la chronologie officielle, Moïse vivait au XVII^e siècle avant Jésus-Christ. Or, la lecture attentive des textes du Pentateuque démontre que cet ouvrage ne peut avoir été écrit que onze cents ans plus tard, au VI^e siècle, pendant ou même depuis la captivité des Juifs à Babylone.

L'auteur véritable de ce recueil est Esdras, le réorganisateur principal du peuple hébreu, après le retour de la captivité. Hâtons-nous d'ajouter que, par une exception bien rare, cette tromperie si audacieuse, ce faux gigantesque a pris sa source dans les motifs les plus légitimes, et que, loin de mériter le blâme, Esdras aurait droit aux meilleurs applaudissements, s'il n'avait outrepassé les bornes par la suppression ou le travestissement d'ouvrages historiques acquis à la postérité. Il est impossible également de passer condamnation sur la honteuse empreinte de cupidité et de tyrannie sacerdotale qui s'étale à chaque page du Pentateuque.

Il n'est pas permis d'amnistier de pareils scandales, bien qu'il s'agisse alors du but le plus glorieux : transformer une religion atroce et briser définitivement l'horrible statue

AVERTISSEMENT

de Moloch qui avait dévoré tant de millions de victimes. Car, il est temps de le dire, le prétendu culte, chez les Juifs, de Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, n'est qu'une fausseté historique des plus grossières. Jéhovah, le Dieu national, n'est autre que l'idole ordinaire de toutes les pouplades sémitiques, le Moloch d'airain, au ventre creux et rougi, qui consumait vivants tous les premiers nés de la population.

Bien loin d'avoir été cet onnomi acharné de Baal qu'on s'imagine, d'après la Bible, il était lui-même Baal, lui-même le Veau d'or, ou plutôt le taureau d'airain chauffé à blanc qui englobait les victimes vivantes. Baal, il a régné; Baal, il a exterminé, sous les rois comme sous les juges. David dansait devant l'arche pleine des osséments calcinés des petits enfants. Salomon, Roboam, tous les rois de Juda et d'Israël, adoraient Baal-Jéhovah et le nourrissaient des premiers nés de leur peuple. Cet affreux tableau se déroulera tout à l'heure sous les yeux du lecteur. En ce moment, je n'esquisse que le trait principal pour arrêter mon cadre.

Depuis la fixation des nomades hébreux sur la terre de Chanaan, des relations s'étaient ouvertes entre la Judée et le puissant empire d'Assyrie. Là dominaient les races Aryennes et Conschites, bien supérieures aux Sémites par le caractère, les mœurs et les lumières. Là florissait une religion plus douce et plus humaine, celle de Zoroastre. A ce contact civilisateur, ce qu'il y avait d'âmes d'élite chez les Juifs avaient conçu une horreur profonde pour les atrocités du culte hébraïque, et commencé bientôt une guerre en règle contre l'affreux Baal-Jéhovah.

Leur tâche était rude. Car ils venaient combattre la superstition nationale qui empruntait une double force à sa férocité même et à l'antiquité de sa tradition. L'expérience des siècles atteste qu'une coutume est d'autant plus difficile à déraciner qu'elle impose à ses adeptes de plus cruels sacrifices. Les hommes supérieurs, connus en Judée

sous le nom de prophètes, ne reculèrent point devant les périls de la lutte et s'y jetèrent avec autant d'adresse que de courage et d'humanité. Au lieu de s'en prendre à Jéhovah lui-même et de tenter son renversement direct, ils feignirent de croire à une fausse interprétation de ses ordres et attaquèrent sans relâche les sacrifices humains comme une violation de sa volonté, un outrage à ses lois.

Les prophètes Amos et Osée ouvrent la campagne. Ils fulminent contre l'arche, ce coffre rempli d'ossements calcinés, ce piédestal du rouge Moloch. Ils maudissent le sabbath, jour des brûlements. Ils insultent le topheth, la sombre vallée des sacrifices. Toujours ils parlent au nom de Jéhovah et pour rappeler au respect de ses intentions méconnues. Leur tactique est admirable de tact et de diplomatie.

Bientôt Jérémie, génie plus puissant, se lève à son tour. Avec une éloquence désolée, il tonne contre le Molochisme. Lui aussi s'élève au nom de Jéhovah contre les immolations offertes à Jéhovah. Sa colère, sa douleur ne tarissent pas d'anathèmes. L'indignation l'entraîna même jusqu'à se faire l'auxiliaire des Assyriens qui assiégeaient Jérusalem. Préférant l'humanité à l'indépendance de son pays, il comptait sur la victoire des assaillants pour détruire tout d'un coup les horreurs du culte baalique. Aussi, à la prise de la ville, on voit Nabuchodonosor, vainqueur, le traiter avec distinction, en allié et en ami. Jérémie paya cher ces témoignages d'estime. Il eut l'imprudence de rester après le départ des troupes assyriennes et fut massacré en Égypte par les Molochistes, comme traître à la religion et à la patrie.

Environ cent vingt ans avant cette catastrophe, le roi Ézéchias, à la voix d'Isaïe, avait tenté l'abolition des atrocités molochistes, en substituant des agneaux et des béliers aux victimes humaines. Mais cette réforme n'avait rencontré aucune sympathie. Les femmes surtout, phénomène étrange! y firent la plus violente opposition. Elles

AVERTISSEMENT

n'avaient que des féroces méprisants pour ces simulacres d'holocastes qui ne leur coûtaient plus de larmes et montraient une préférence de cannibales pour l'idole aux flancs rougis où s'engloutissaient leurs enfants. Toujours les féroces superstitions ont eu, dans le sexe faible, leur plus ferme appui.

Le premier essai de réforme ne dura guère. Manassés, fils et successeur d'Ézéchias, s'empessa de rallumer les feux de Jéhovah-Baal et leur livra pour victime son propre fils. Il fit même seier Isaïe entre deux planches. Une nouvelle et plus énergique tentative fut faite par Josias qui employa la ruse, en supposant la découverte d'un livre dicté par Jéhovah, lequel prescrivait les sacrifices par le feu. Ces alternatives de renversement et de restauration continuèrent ainsi pour la rôtissure Baal-Moloch, jusqu'à la chute du royaume de Juda. Le roi Sélécias, vaincu et pris, fut emmené à Babylone par Nabuchodonosor. C'était un Molochiste fanatique, et, pendant le siège de Jérusalem, il avait abondamment fourni de jeunes enfants les flancs rougis de l'idole Jéhovah.

La captivité babylonienne porta le coup mortel à la terrible fournaise d'airain. Le séjour des principales familles juives, dans ce pays de mœurs et de coutumes plus douces, changea leur caractère et leurs idées. Lorsque Cyrus les rendit à leur patrie, elles y portèrent la résolution de réformer l'ancien culte et d'instituer de nouveaux rites, en partie calqués sur ce qu'elles avaient vu pendant leur résidence en Chaldée.

C'est alors qu'Esdras rédigea ou fit rédiger, sous sa direction, l'ensemble des livres connus sous le nom de Pentateuque. Ce recueil peut se diviser en deux parties : l'histoire et la législation. Nous ne dirons rien de l'histoire, sinon que c'est un tissu de fables, un roman qui n'est pas même historique, mais purement fantaisiste. Nous n'écrivons pas pour réfuter ces légendes, elles n'en valent pas la peine, malgré le mal qu'elles ont fait et font encore. Elles sont

AVERTISSEMENT

jugées d'ailleurs et ce serait perdre son temps que de recommencer une démonstration désormais superflue.

La législation nous arrêtera davantage. Son influence a été plus grande et surtout plus funeste, car elle a créé le Judaïsme, père fort déplaisant de deux fils détestables : l'Islamisme et le Christianisme. Ici, en effet, l'idolâtrie hébreue va prendre fin et laisser la place au monothéisme juif, sorti du Pentateuque qui l'avait découvert et recueilli chez les Perses.

C'était un grand changement. La difficulté était de le faire accepter par un peuple passionnément attaché à ses vieilles croyances. On lui présenta le nouveau code comme une œuvre de Moïse, contemporain des temps les plus poétiques de la nation. Pourquoi Moïse, un inconnu qui ne figure nulle part depuis Josué ? Sans doute le choix de ce nom eut des motifs, mais ils restent ignorés.

Le Pentateuque avait été combiné avec beaucoup d'art. Il ne heurtait pas de front le culte séculaire de Baal-Jéhovah. Tout, à peu près, était maintenu, sauf les sacrifices humains remplacés par des holocaustes de bœufs et d'agneaux, assez abondants pour rassasier la passion dominante du meurtre religieux. Sous ce rapport, la Réforme fut beaucoup moins radicale que ne l'avaient réclamée Amos, Osée, Isaïe et Jérémie. Jérémie accablait de ses malédictions les autels et l'arche. Il en réclamait à grands cris la suppression. Le nom et la vue des instruments de torture lui donnaient des convulsions.

Le Pentateuque, au contraire, retint l'arche, les holocaustes, ainsi que le sabbath. Seulement l'arche devint un coffre inoffensif, et le sabbath un simple jour de repos destiné aux holocaustes d'animaux. Le serpent d'airain, jadis rotissoir molochique, reçut une explication anodine et mystico-médicale, connue de tout le monde. Il guérissait les morsures des serpents du désert. Quant à Jéhovah, pour ménager la transition, il conserva son aspect terrible, son langage d'imprécations et de menaces, ses airs de fournaise ardente qui flattaient la vieille superstition.

AVERTISSEMENT

Ces modifications, assez simples en apparence, transformaient complètement, en réalité, la religion des Hébreux. D'ici datent, comme conséquences des prétendues lois de Moïse, l'interdiction des alliances matrimoniales avec les autres peuples et l'isolement farouche de la nation juive. Le but d'Esdras et des réformateurs était d'empêcher le retour des sacrifices humains qui restaient la coutume des peuplades Sémitiques voisines et auraient pu s'introduire de rechef, à la faveur des mariages internationaux. On voit que cette interdiction est une des lois du Pentateuque protégées par la sanction pénale la plus rigoureuse. L'expérience du passé avait révélé le péril. Il est permis de croire que les nombreux massacres étalés dans l'Exode et les Nombres, pour la défense de cette loi, étaient de simples moyens d'intimidation, et n'ont coûté à l'auteur que des frais d'imagination.

Le culte institué par le Pentateuque, après la captivité, paraît avoir rencontré peu de résistance. La marche du temps refoulait les anciennes barbaries. Bientôt la grande guerre de l'indépendance contre les Antiochus, au III^e siècle avant Jésus-Christ, vint consolider les institutions placées par Esdras sous le nom et l'autorité de Moïse. Les tentatives violentes des Séleucides, pour installer en Judée les divinités grecques, devaient donner à la législation nouvelle toute la force que puise une religion dans une guerre de nationalité soutenue en son nom et sous ses auspices. La lutte des Hébreux contre l'hellénisme fut longue, terrible, acharnée. Ils en sortirent fanatiques du code religieux qui avait présidé à l'époque la plus héroïque de leur histoire.

Le vieux Jéhovah-Moloch était désormais oublié et impossible. Il se continuait dans un Jéhovah rajeuni, plus imposant, plus universel, mais toujours fort repoussant. Du reste, le contact des Grecs, quoique ennemis, avait produit son effet et déterminé parmi les Juifs un mouvement d'idées qui allait bientôt bouleverser le monde et décider de son sort pour une longue suite de siècles.

AVERTISSEMENT

Pour exposer, avec quelque clarté, le développement de l'histoire Hébraïque depuis ses origines, il est nécessaire de donner un aperçu des races Sémétiques, de leur culte, de leurs habitudes, de leur organisation morale. Nous demandons au lecteur son indulgence pour l'aridité de détails indispensables à l'intelligence du Judaïsme et du Christianisme lui-même. Tout se tient dans la série des âges. La chaîne des idées et des mœurs n'est jamais interrompue. La surprise est grande parfois de trouver dans les temps et chez les peuples ensevelis sous la couche des siècles l'explication de croyances et de coutumes qui nous tiennent encore sous le joug.

INTRODUCTION

I

L'homme s'agite, la passion le mène. C'est elle qui le prend aux cheveux, l'éperonne et le précipite, en fait un athée ou un catholique, un héros, un criminel ou un martyr. Aussi ces mouvements qui ébranlent l'univers, ces craquements des empires et des dogmes, dont nous tressaillons à travers les siècles, ces flots d'encre et de sang où se noie l'humanité — simples ricochets de la passion suprême, philosophique ou religieuse, — nous la retrouvons et l'étudions dans le cerveau d'un seul individu, comme dans les masses et dans l'histoire.

Calvin brûle Servet et Luther terrasse Tetzol. Alcibiade brise les Hermès et saint Dominique extermine les Albigeois. Julien l'Apostat établit un index pour Épicure et des inquisiteurs siègent à Rome. Sous ces hommes et ces actes, abstraction faite du décor, des glaives et des rhéteurs, deux côtés de l'esprit humain se présentent irrésistiblement en lutte. Imagination et Raison, Théisme qui s'impose au nom de la foi et Athéisme qui se rebelle au nom du doute; Homme et Dieu, tels sont les lutteurs éternels.

Le tourbillon de poussière, de gloire, d'horreurs, qu'ils

élèvent autour d'eux, permet peu de les regarder face à face. Soyons plus hardis.

L'Imagination est la faculté que possède tout esprit de donner une existence factice, non seulement à ses désirs les plus légitimes, mais encore à toute fantaisie dictée par l'ambition humaine. Elle parle, et à côté de ce monde, seul et véritable Eden du sage, l'homme se fabrique un monde faux et bizarre qui l'écrase de tout son poids. Il s'y réfugiera dans son espoir comme dans sa misère, au lieu d'ouvrir les yeux aux richesses de tout genre que lui prodigue la nature, au lieu de lutter contre le mal et de finir par le vaincre.

La Raison, au contraire, germe déposé en nous par la vérité, est l'affirmation la plus énergique de la supériorité de l'homme et de la dignité de la matière, le sentiment de la réalité poussé jusque dans les dernières conséquences. Ce n'est pas un narcotique destiné à nous procurer des visions délicieuses, mais la règle éternellement juste qui nous sert à mesurer notre univers, à en contempler les beautés et les imperfections, à en tirer le parti tracé par la nature. La Raison n'est pas plus une désespérance qu'un ennui. Elle trouve dans la vie une source inépuisable d'observations et de conquêtes. Elle aussi cherche le mot de la création, mais dans le réel, dont jamais idée fantaisiste ne dépassera la grandeur, et elle crée tous les jours par ses découvertes dont la science lui déroule les pages éternelles.

Cette vaillante compagne de l'homme se distingue par un suprême désir de vérité et de justice. Elle ne croit qu'à ce qu'elle voit, sent et entend, ne juge qu'après avoir écouté toute partie à son tribunal et abat de sa sommation catégorique les châteaux aériens et les perspectives enchantées que ne cesse de bâtir sa rivale.

C'est que l'Imagination, fée audacieuse, évoque de sa baguette les panoramas les plus lumineux. Elle est la réalisatrice de nos rêves et, comme ce ministre à une reine de France, répète à l'enthousiaste : « Si c'est possible, c'est fait ; si c'est impossible, cela se fera. »

L'Être a peur de mourir. Il ne comprend pas cette intelligence de la nature plus merveilleuse cent fois et plus sublime que la sienne, et s'attachant à sa personnalité présente avec le désespoir du naufragé, pousse son cri d'angoisse. Elle accourt, la consolatrice, et murmure les séjours bienheureux, la métamorphose céleste : parole d'azur, rêve doré que l'homme veut croire à tout prix et dont il n'aime pas à être détrompé. Le mystère de notre existence, fait naturel, devient le thème des contes les plus variés, des excursions les plus hasardées dans le domaine du peut-être. Au-dessus de la terre, objet de ses dégoûts affectés, l'imagination place le Paradis, mirage de ses croyants. Au milieu des nuées ou dans les profondeurs, elle invente le ciel, qui n'existe que dans son cerveau. Son sein fécond enfante comme des fruits célestes, les Dieux, les Olympes et les Walhallas. Son pinceau puise ses couleurs dans l'arc-en-ciel ou dans la bourbe du Phlégéthon, pour dessiner ces fresques qui nous ravissent d'admiration, ou nous font pâlir d'épouvante. Elle défie l'intelligence de l'homme, la dépouille de toute matière, la comble de tous ses dons. Puis, Pythie, folle de l'esprit qu'elle vient d'évoquer, l'Imagination ne peut soutenir l'aspect de sa propre créature. Devant le maître de la Nature et le roi du Ciel, la prêtresse écrasée frappe du front la poussière : « *Deus est ! Deus est !* »

Seule et vraie Θεοτοκος, l'Imagination se présente à nous comme la Madone avec le *Bambino* dans ses bras. Pour l'idée qu'elle vient d'enfanter, elle éprouve un amour de mère. Elle *lui* parle, elle veut qu'*il* existe, elle *le* voit, ce Dieu, son ouvrage.

Pour la satisfaire, la science s'épuisera dans une recherche impossible, la téléologie (1) apportera sa petite logique et son rire niais : « Le nez est fait pour porter des lunettes, donc nous portons des lunettes. L'ordre de la nature sup-
a pose un ordonnateur » et autres raisons de cette force.

(1) Téléologie, théorie des causes finales.

Lorsque l'homme prononce son *sic rolo*, la preuve est partout. Elle ne se montre plus nulle part, quand l'esprit oppose sa sommation de comparaitre, à laquelle répond un défaut éternel. En vain fouillera-t-il tous les espaces à la recherche des contumaces. Épuisé bientôt, il dit, en revenant sur terre : « Cultivons notre jardin ; qu'il devienne un « parterre. Faisons éclore ces fleurs sublimes : Honneur, « Savoir, et celle-là surtout, éclatante entre toutes et qu'on « ne peut cueillir qu'au prix des peines sans nombre, la « Liberté. »

II

L'Imagination domine l'enfance des peuples et des hommes. Ils n'ont pas encore eu le temps d'arriver à la raison, cette rude expérience de la vie. Tout alors leur apparaît comme une sorte d'existence informe. La Nature, être immense, qui vit et crée incessamment autour de nous, enveloppe l'animal pensant de son incomparable grandeur. Les caprices des éléments, leur bienfaisance en quelque sorte bourrue, les désastres à côté des productions, la vie et la mort sans cesse unies et se reproduisant dans un cycle infini, l'ironie de la trombe, la colère du volcan, le présent de l'arbre forment l'ombre qui descend des hauts sommets de la nature sur l'humanité. Cette ombre, avec son aspect mystérieux et terrible, devait passer bientôt de la sujétion réelle à l'empire tyrannique. Au premier bégaiement de l'homme, Dieu fut dans le nuage qui passe fécondant la prairie, comme dans la tempête qui s'abat sur les champs dévastés. L'apparence s'éleva au dessus de la Réalité, sa mère, et la souffleta d'un implacable mépris : le Théïsme posa son pied sur le globe.

Le Théïsme ! A ce nom, je vois les siècles s'entr'ouvrir et, du fond des âges, arriver jusqu'à moi cette houle de pleurs, de cris et de sanglots, qui, sans cesse grossie, a fini par

inonder le globe et laisser sur le front de l'humanité un socou d'inoffaçable tristesse. Je vois surgir du fond des déserts ces tribus sauvages offrant à leurs idoles grossières les premiers nés de leurs enfants; le Moloch se dresser dans Carthage et dévorer les générations; le Martyre apparaîtra, création religieuse, active ou passive, dans laquelle le bourreau devient victime à son tour. J'entends le bruit confus des querelles théologiques et l'horrible hallali sonné dix-huit siècles par l'Église romaine dans sa chasse aux hérétiques. Je vois Dieu, assassin et vengeur, ne créer que pour faire des victimes; l'homme, monteur et traître, frapper et maudire au nom de Dieu.

Partout le sang, le massacre, la rage qui tue avec frénésie, partout l'hypocrisie, mensonge placé entre un dogme extrahumain et sa réalisation impossible. Lorsque les âges s'adoucissent et que l'ère des supplices est fermée, voici la destruction morale, l'intolérance.

Le Théisme est l'assujettissement le plus absolu de la vie et de la pensée au principe Dieu, qui en devient la fin et la cause. C'est la subordination de l'existence de fait à l'entité, du fait à l'hypothèse.

De ces seuls mots *Elohim, Bara, Deus creavit cœlum et terram*, dérive la perversion complète de notre monde.

« *Quare Deus creavit cœlum et terram?... Quia voluit,* » répond le sophiste Augustin Aurèle, plus connu sous le nom de saint Augustin. Ainsi, nous voilà hommes de par le bon plaisir, nous qui ne voulons plus être sujets.

Si Dieu a créé le ciel et la terre, la vertu n'est qu'un ordre, la nature un caprice; l'art, l'idéal, le progrès n'ont plus de raison d'être.

Si Dieu est, en dépit de nos sens et de notre raison; si le pur esprit, le fluide, le Non-être, ce que nous ne sentons ni ne concevons, domine la Nature, le Néant vivifié broie la matière; l'homme physique, c'est-à-dire l'homme tout entier, est hors la loi; le Monde s'abîme avec fracas; le corps dans sa beauté, la vie dans ses joies, l'esprit qui doute

et qui pense, tout doit être renié et foulé aux pieds pour cet état étrange qu'on a défini : s'abîmer dans la contemplation de Dieu, Nirvana mystique, plus désolée et plus horrible cent fois que le rêve de Bouddha.

Si nous ne faisons plus partie du cycle éternel, si nous ne sommes pas des acteurs forcés dans le grand drame de l'existence, qu'importe la civilisation, qu'importe la science ! Enfants d'un caprice qu'un caprice peut détruire, condamnés espérant le supplice, qu'avons-nous besoin d'amasser et de savoir ? L'humanité supprimée s'évanouit d'elle-même et le progrès n'est plus que la mort.

Si une idée passée par le cerveau de Jéhovah a suffi pour nous faire éclore, si nous sommes à lui comme le pot au potier, l'esclave au maître, qu'importe le baignoire où nous singeons la vie, où, courbés sous le fouet, nous adorons le garde-chiourme ! Courons à l'abîme, déchirons le voile de la Divinité, arrachons-nous de la vie, cette farce de Satan.... aimer, sentir, c'est pécher. Ces fleurs sont là pour te tenter, ces fruits pour te perdre. Tu ne dois que pleurer sur le chevalier où te cloue la vie, car ta patrie est Dieu, c'est-à-dire le Néant ; et la douleur, le supplice et la mort sont les échelons jusqu'à lui.

« Périssent donc l'univers, tu as Dieu » (Luther). Alors, l'homme s'abîme dans la misère et la souffrance. Il se débat sous l'angoisse. Il déploie contre lui-même tout l'acharnement d'un cruel ennemi. L'unique idéal devient le masque livide, aux yeux caves, à l'affreux sourire qu'on appelle la Mort. Le soleil est voilé par la chauve-souris, aux ailes noires portant la devise du vieux Dürer : *Melancholia*. C'est l'âge de la conscience malheureuse, la terreur divine du moyen âge.

Du fond de ces misères s'élève vers le ciel l'impur monologue, la solitaire volupté de la prière, où le moi objectivité retombe plus lourd et plus désolé sur lui-même. Aussi, tout homme corrodé par l'idée supranaturaliste se sent saisi d'une implacable fureur contre quiconque ne

partage pas sa souffrance. Il jette Galilée à l'Inquisition et porte son pieux fagot au bûcher de Servet, comme il envoie Cloots et Chaumette à l'échafaud de l'Être suprême. La science, l'héroïsme, le travail, l'éloquence, tout ce qui trouble son repos, devient l'objet de sa haine. Ce Caligula de la pensée souhaiterait au genre humain une seule intelligence pour l'étouffer.

« Haine du genre humain », *Odiū generis humani*, a écrit Tacite en parlant des premiers chrétiens. Et qu'on n'accuse pas le vieux Romain d'ignorance. Son puissant regard entrevoyait les crimes, les bûchers et l'enfer de notre monde.

✓ Qui donc a pu fasciner ainsi l'homme et le tourner contre lui-même? La foi.

La foi est le démenti donné aux sens par l'imagination, le défi jeté à la raison et à la nature. Tes sens te montrent du pain et du vin. La foi te commande de voir de la chair et du sang.

« *Est Deus, et, post illum, nos* », dit la Foi, et revêtue de sa livrée, elle se croit au-dessus des hommes libres.

Elle est absolue : oui ou non, chrétien ou hérétique, dévot ou infâme, réprouvé ou élu.

Elle est intolérante, car les sceptiques et les dissidents sont les ennemis de Dieu qu'ils immolent continuellement dans leurs pensées et leurs actes. Le repos de l'impie met en question le long martyre du croyant, insulte à ses misères. L'assentiment universel peut seul justifier la foi.

Elle est inquiète, car le moindre choc peut devenir mortel au dogme vermoulu. Repliée sur elle-même et y puisant toutes ses forces, la foi est nécessairement bilieuse. Elle enfante la haine et évoque, jusque sur nos places, les flammes de l'Enfer dont l'effrayant appareil fera partie des jouissances éternelles.

Touchant accord de l'abus et de l'erreur! Le Théisme, chêne touffu, abrite de son ombre tous les ennemis du genre humain. Quel roi n'a-t-il pas sacré? Quel bourreau

n'a-t-il pas amnistié? Quelle victime n'a-t-il accablée de sa sainte malédiction? Le tyran du ciel et de la terre est l'allié naturel de tous les despotismes. Un débat semble-t-il parfois les diviser, c'est querelle d'opresseurs se disputant la proie. Car ces frères ennemis se reconnaissent et se réconcilient bientôt sur le dos du peuple ou de l'athée. Le czar du ciel, auquel tous les êtres obéissent sans broncher, enfante sur la terre son image parfaite, le monarque absolu. L'Enfer devient une succursale de la Bastille pour l'hérétique et le rebelle. Le Paradis s'ouvre tout exprès pour l'esclave, pâture jetée à son désespoir, afin qu'au lieu de regarder son bras et son glaive, il tende ses mains vers l'espace et on appelle à Dieu qui ricane dans sa nuée.

Voilà pourquoi le Théïsme brille au premier plan dans la vaisselle gouvernementale, et le trône s'accôle à l'autel. Dans cette voie, le fier Être suprême s'humanise aux incarnations les plus humbles. Le Dieu-gendarme arrive, par une série de gradations, au Dieu-sergent de ville et au Dieu-mouchard, pour finir au Dieu-serrure, à la porte des coffres-forts bourgeois et selon la formule :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Lorsque je contemple l'unité formidable de ce dogme où roulent, boueuses et sanglantes, toutes les contradictions; lorsque je vois l'idée conjurer toutes les forces de l'homme et saisir le monde dans ses serres, comment, me demandé-je, le genre humain a-t-il pu survivre? C'est qu'il portait avec lui le germe de l'avenir, son idée nationale et patriotique : l'Athéïsme.

A ce nom exécré, quelle horreur saisit l'esprit de mon lecteur! Éducation, idées religieuses et politiques, tous les ferments déposés dans son âme se soulèvent en courroux. Qu'il s'apaise, qu'il écoute avant de prononcer, et se rappelle combien de fois, sur un lugubre échafaud, le peuple a immolé, au milieu des malédictions, l'homme coupable d'avoir voulu le sauver.

Provoqué par d'insolentes prétentions, l'Athéïsme frappe

du pied la terre, disant : « Elle est à moi », et ses regards plongent avec ivresse dans les merveilles de la nature.

L'Athéisme, c'est la vie qui se redresse, l'homme qui s'affirme de toute sa hauteur et jette le gant qui n'a jamais été relevé. C'est la nature dont les rayons, pareils à ceux du soleil, absorbent tous les brouillards de l'esprit humain. C'est le progrès, colonne de feu que suit l'humanité et qui la conduira bien au delà de toutes les perfections. C'est la science, Minerve sortie tout armée du cerveau de l'homme et qui fait des éléments son domaine. C'est la poésie, fleur auguste, épanouie des entrailles de la matière, le *royaume du ciel* demandé sans répit sur la terre, l'idée sociale substituée aux fatalités injustes de la Providence et au *non possumus* du Dieu ou du Pape répondant : « Essayons ! » Enfin, c'est ce nom malsonnant pour les Dieux, les Rois, les Dogmes : la Liberté.

L'Athéisme est l'héroïque athlète qui suit le char des cultes triomphants, le martyr de tous les partis et de toutes les sectes ; et lorsque le genre humain était au bâillon et à la torture, qu'on n'entendait plus que les cris de l'horrible machine se resserrer sans cesse, seul, pour empêcher toute prescription, il protestait.

Est-ce donc un crime que l'abnégation de l'athée, en face du mercantilisme des croyants, et son mépris d'une orgueilleuse immortalité remplacée par le souvenir de nobles actions ? Coupable sans crime, condamné sans motif, il persiste dans son éternelle revendication contre le despotisme de la Terre et du Ciel. Élevé au-dessus des dogmes, des dieux, des religions et de tous les débris de l'histoire accumulés par les siècles, il les contemple sans colère comme sans pitié, attendant le jour de la justice ; et lorsque l'idée tyrannique essaye de l'écraser sous ses foudres, il lui crie résolument : « Tu n'es que mensonge. »

Tout ce qui existe dans sa force et sa puissance intrinsèque, tout ce qui est du domaine du Bien, du Beau et du Vrai, se moque des entités théologiques. Le Droit est athée,

la morale qui soumet même les dieux à son empire, la justice, sublime balance, l'humanité, les faits sont athées. La devise quelque peu ironique de notre société n'est-elle pas encore le *Vox populi, vox Dei*, et la Révolution figure dans l'histoire comme le triomphe d'un athéisme, non pas seulement religieux, mais politique, se rebellant contre tout fétiche irrationnel, Dieu ou le Roi. Avec le sacrifice humanitaire, bien différent des macérations stériles, l'*Égoïsme* lui-même s'élève à la hauteur de l'intuition sociale, oublie sa personnalité dans l'intérêt du genre entier.

Avec le moi seul comme base, nous reconstruirons cet édifice splendide, ce monument immortel de la société. De la nécessité l'homme est arrivé à l'amour. Il a formulé les règles de son existence sous une forme poétique qui en voile la source. Au-dessus de la création et de la nature, il a fait la sienne dont il a le droit d'être fier et dont l'existence, après de si formidables assauts, proteste contre ses ennemis éternels.

L'humanité n'a pas fait un pas ni inventé une idée sans avoir à combattre le ciel, et ce combat dit toute l'histoire. Chaque progrès est une victoire remportée sur Dieu ; chaque découverte, une conquête dont la réunion forme le trophée de l'homme. /

Un esprit distingué, dont personne ne récusera le témoignage, le confesse, dans une de ces heures fugitives où l'intelligence même doctrinaire converse avec le doute :
 « Le misérable spectacle de la décadence de l'empire romain est si mêlé à la vue du triomphe de l'Église que l'un m'avait écarté de l'autre... » Et plus loin : « Je n'ai pas trouvé dans votre ouvrage (*l'Église et l'Empire Romain au IV^e siècle*, par A. de Broglie) autant que j'aurais voulu, une démonstration que j'y cherchais avec ardeur et dont l'absence, dans tous les livres qui se rapportent au christianisme, m'a toujours causé un véritable trouble d'esprit. Pourquoi la religion chrétienne qui, sous tant de rapports, a amélioré l'individu et perfec-

« tionné l'espèce (?), a-t-elle exercé, surtout à sa naissance,
 « si peu d'influence sur la marche de la société? Pourquoi,
 « à mesure que les hommes devenaient individuellement
 « plus humains, plus justes, plus tempérants, plus chastes (?),
 « paraissaient-ils devenir chaque jour plus étrangers aux
 « vertus publiques? De telle sorte que la grande société
 « nationale semble plus corrompue, plus lâche, plus infirme,
 « dans le même temps où la petite société de la famille est
 « la mieux réglée..... Le contraste qui frappe, dès les
 « premiers temps du christianisme, entre les vertus chré-
 « tionnes et ce que j'ai appelé les vertus publiques, s'est
 « souvent reproduit depuis. Il n'y en a point dans le monde
 « qui me paraisse plus difficile à expliquer....., etc. »

Ces expressions tendres, qu'expliquent la position et le nom d'A. de Tocqueville, n'en sont que plus frappantes. Je voudrais bien savoir ce qu'Albert de Broglie a répondu.

Pourquoi, en effet, cette concordance fatale? A l'arrivée du Christianisme, cataclysme et obscurité. L'homme se réveille-t-il et raisonne restriction de l'idée de Dieu, son assujétissement à la nature, sa négation formelle. Aussi, dans le livre de compte tenu par l'histoire, Dieu est en hausse lorsque la nature est en baisse, et réciproquement.

Interrogeons le martyrologe de la science, ouvrons les ouvrages des saints à qui le théisme sert à la fois d'arme, de bénédiction ou d'anathème : l'homme chassé du Paradis, parce que ses lèvres ont touché le fruit de science ; Galilée aux griffes de l'Inquisition, voilà le mythe éternel. L'esprit et la raison sont anathématisés sous le nom de Satan. Tout penseur est un athée, un impie, au moins un sorcier, et chacune des révélations scientifiques qui font époque dans la vie des siècles se glorifie des foudres ecclésiastiques. L'instinct religieux ne s'y trompe pas, car le but de la science est l'affranchissement du genre humain.

Ces prévisions sont presque accomplies. Les débris des superstitions jonchent le sol, et chaque tour du sablier abat

un pan du vieux manoir. Dieu est dépassé et désarmé. Il a perdu son ciel, son tonnerre, ses attributs démiurgiques, sa création elle-même. Il a fui devant un nouvel Olympe qui s'appelle oxygène, hydrogène, gaz, solides, liquides, éléments organiques ou inorganiques. Il n'apparaît plus dans le ciel qu'à l'état de nébuleuse. Cette idée, sortie de la nature dont un défaut d'optique nous la montrait distincte, ajustée à tous les désirs et à toutes les ambitions, longtemps immobile au Zénith, est revenue à son point de départ. Elle a décrit son oïde.

En ce sens, et dans le même qu'anarchie opposée à despotisme, l'athéisme est la démolition de Dieu, usé sans cesse par la raison, reculant devant la civilisation et le progrès. Il porte à son actif toute initiative ardente, toute idée généreuse courageusement soutenue, et cette suite non interrompue de penseurs et de génies qui, dans les sciences comme dans les arts et la politique, forment la série révolutionnaire des siècles.

Le dualisme continu entre l'idée humaine et l'idée divine, cette antithèse du progrès et de la foi, illumine les plus hauts sommets de l'histoire. L'histoire avec ses crimes triomphants, ses justes opprimés, n'est-ce pas la négation de Dieu, son acte d'abdication formel comme *gubernator mundi*? Par conséquent, l'histoire est l'affirmation la plus énergique de l'homme. « Aide-toi et le ciel t'aidera », dit-elle à ces intelligences crédules qui se fient sur la justice d'une cause pour son triomphe. La Vérité ne doit régner qu'à condition d'être la force.

Deux époques sont caractéristiques. Dans la première, l'homme s'affirme par le plus splendide *credo* qu'ait vu l'œil du ciel et confirme son symbole par les merveilles des sciences et des arts. Dans la seconde, il place l'idéal hors de lui-même et de la nature et ne témoigne pour son intelligence et sa force qu'horreur et mépris. Jamais le temps n'a rassemblé deux époques plus dissemblables que le monde grec et le moyen âge. Christ recommande de juger de l'arbre

par ses fruits. Voyons quels fruits a enfantés la différence des principes.

Le Grec, ce composé du Pélage et de l'Hellène, esprit vif au milieu d'une nature variée, se divinisa lui-même avec ses vices et ses vertus. La beauté lui apparut sous ses formes les plus variées, et il eut un autel pour tout ce qui frappait ses sens délicats. Génie supérieur, il n'éleva ses Dieux qu'à une distance limitée de lui-même, les mêlant journellement à sa vie et à ses travaux. La plaine d'Ilion vit plus d'une fois les combats des Humains et des Dieux, et Eschyle oublie de faire son Jupiter éternel. Pluton lui-même est le roi d'un séjour brumeux, où de tristes ombres regrettent à jamais l'existence évanouie. Cette familiarité, combinée avec des désirs restreints et un amour ardent de la vie, permet à l'Hellène de décorer sa patrie de chefs-d'œuvre, et de faire de ses cités des Champs-Élysées auprès desquels l'Éden aurait paru bien pauvre. Poli avec ses dieux comme avec des frères aînés, il vit en eux la perfection de l'homme, la puissance de la nature et put aller dans la morale, la philosophie et la politique, plus loin qu'aucun peuple spiritualiste et civilisé. La religion grecque, c'est de l'athéisme divinisé.

O Hellénie! véritable patrie du sage, Ithaque perdue de nos rêves. Les dieux grecs ne sont jamais morts pour le penseur et le poète; son âme est le temple où s'élèvent, rangées à double et triple rang, leurs statues, où se célèbre l'éternelle Panathénée.

Siècles heureux et bénis de la sainte tolérance! L'homme n'a pas encore inventé le *seul* et l'*unique*. Il admire et respecte tous les côtés de l'esprit humain. Épicure réduit Dieu au minimum et fait de sa place une sinécure; les Stoïciens rêvent sur l'âme du monde, et t. . . que Pythagore croit entrevoir la transmission des êtres, Pyrrhon ordonne de douter de toutes choses. La mort incomparable d'un philosophe donna ce bien au monde et la ciguë de Socrate fut expiée par des siècles de tolérance.

En face de la libre Grèce, objet de sa jalousie et de ses attaques, s'élevait l'Orient despotique et terrible; en face de l'Apollon Pythien, déifié dans toute la force de la jeunesse et de la vie, la machine Molochiste, affreux composé de l'homme et de l'animal, culte de la mort et de la douleur. Deux mondes ainsi se touchaient : l'Orient avec sa religion mystérieuse et fatale, l'Occident enchanté, jouant avec ses dieux comme l'enfant avec sa poupée. Deux mondes voisins et séparés par des abîmes !

La Grèce qui, par deux fois, sauva l'esprit humain des agressions du Grand Roi, ne devait pas obtenir le même succès contre le souffle métaphysique venu de Perse. Avec Platon, elle quitte la terre et se perd dans l'abstraction. L'homme ne se voit plus et tourne son regard vers l'inconnu. Alors commença la chute.

Christ, dont l'existence ne me semble pas plus douteuse que celle de Mahomet, avait paru. Sa gloire, si c'en est une, fut de préparer un long avenir au Monothéisme juif en le rendant propre à étreindre l'humanité. Telle est la conclusion de ce code jésuitique de l'Évangile où l'on a assez puisé pour l'aliment des discordes. Le temps d'ailleurs était propice. L'antiquité, abrutie par le Césarisme, ne comprenait plus ses mythes et ses dieux. Elle avait perdu cette philosophie qui fut sa vie et aurait volontiers écrit sur sa tombe comme Trimalcion le « *Nunquam philosophum audivit* ». Endormie dans l'esclavage, elle s'oubliait au milieu de vains pensers et, écrasée sur la terre, se réfugiait dans le domaine métaphysique.

Les mémoires d'Apulée et de Pétrone sont l'explication du Christianisme, et le festin d'Apicius devait avoir pour dessert la diète catholique. La faute en est aux Césars. Ce sont eux qui, détruisant initiative, esprit, art et raison, livrèrent l'homme sans défense aux mains de la jeune secte; et tel fut le premier lien de ces deux principes si bien créés pour s'entendre, malgré un premier malentendu.

La religion chrétienne se produisit dans ces circonstances

favorables. Société secrète puissamment organisée, somant aux quatre points cardinaux ses ventes et ses adoptes, joignant à l'attrait du mystère le dogme de son infailibilité et de son triomphe, elle apporte l'élément infernal et jaloux.

On sait le reste. Après le regard jeté sur ce monde grec si lumineux, il y aurait honte à descendre dans le moyen âge, société fatale où Dante n'eut qu'à marcher pour trouver son Enfer, longue nuit éclairée par des bûchers dont le reflet nous laisse apercevoir des masses sombres, ossuaires idéals du genre humain. Je ne puis penser à l'âge d'or de la Théologie, où elle voudrait encore nous ramener, sans horreur et colère.

Le moyen âge est le témoignage le plus accablant contre le théisme, et cette longue expérience, qui ne serait pas à renouveler, prouve l'impuissance absolue de toute idée supranaturaliste à moraliser, ordonner et même poétiser la société.

Voici les résultats : l'homme était au gibet, symbole trop véridique de sa souffrance. La distinction de la chair et de l'esprit, inconnue de l'antiquité, élevait en lui un conflit éternel. L'intelligence était en danger. Elle eût péri peut-être, si elle n'eût tourné ses regards vers le monde antique. La vie et l'espoir sortirent un beau jour des manuscrits échappés à la haine ou à l'ignorance des moines ; et le chaînon interrompu se renoua. Bientôt l'esprit, dans une éblouissante éruption, renvoya à son trou le hibou sacré des ténèbres, le jargon scolastique. Les muses, mères fécondes du génie, mettent en fuite toute vierge stérile. La vraie morale, pour laquelle le célibat forcé est un crime et qui, prête à pardonner aux ennemis dignes de pardon, conservera une haine éternelle aux éternels adversaires de la raison. La morale des Socrate et des Épicure, des Cicéron et des Cassius, chassa la dégoûtante rivale qui trônait à sa place. L'homme retrouva enfin ses titres de noblesse et commença la longue revendication qui dure encore.

Voyez le doigt de l'Hellénie : les arts renaissent. Mais, comme les couleurs d'une fleur brutalement ternie, la statue a perdu sa sérénité. La mélancolie devient l'expression de notre monde. C'est que notre société a été en proie aux affreux traitements du Christianisme. A peine échappée aux cachots de l'Inquisition, elle en conserve encore l'affreuso trace et ne peut chasser la vision infernale. Tel Christ sur la croix est un Apollon crucifié par la main féroce des moines. Il pleure et ses larmes accusent l'humanité.

C'est l'aube de la Renaissance. En vain Luther tente de consolider le Monothéisme oriental en le rapprochant de ses origines. « Lisez », dit-il, en distribuant la Bible, et ce coup tue la Bible. Il rompt le célibat des prêtres, et sa réforme sera impuissante. En vain Calvin brûle Servet, avec approbation du doux Mélanchton, le protestantisme sera malgré lui un auxiliaire de la pensée humaine.

L'histoire de l'humanité reproduit la lutte persique d'Ormuzd et d'Ahrimane, la lutte avec ses péripéties, ses triomphes et ses défaites. Mais Ormuzd ne doit pas périr et la Vérité vaincra. Nous pouvons le dire bien haut : après la grande croisade du XVIII^e siècle, croisade juste et sainte dont le mobile ne fut pas un sépulcre qui faillit devenir celui de l'Europe, mais la revendication de nos droits et de notre dignité.

Le XVIII^e siècle, c'est la revanche du moyen âge, le triomphe de l'Athéisme. Les temps héroïques ont lui pour l'ère moderne, le jour où des émules d'Hercule et de Thésée se vouèrent à la destruction des monstres : *Ignorance, Superstition, Misère* proclamèrent le Droit en face des bastilles et des cathédrales et engagèrent le grand combat qui dure encore.

Sarcasme, génie, courage, esprit, ils ont combattu avec toutes les armes. Jamais on ne vit amour plus vif de la Justice, haine plus grandiose de l'Immortalité, horreur plus profonde de ces imbécillités féroces qui ensanglantent

les nations; et Hegel a pu dire dans un magnifique style : « Les philosophes français du XVIII^e siècle ont porté et » planté, comme étendard des peuples, la Pensée, la Con- » science, la Conviction. Ils ont dit à l'homme : « Tu vain- » cras par ce signe. »

Que n'eût produit un tel effort ? La philosophie du XVIII^e siècle enfanta son essai pratique, la Révolution, le miracle de l'ère moderne et l'accomplissement des temps antiques. Qu'est-ce que le Golgotha en face de cette grande rédemption ? Tout ce qui, non seulement depuis le coup d'état céleste de Jésus, mais depuis les siècles, souffrait, agissait et voulait, victimes de la religion, de la société, de l'histoire, tressaillit dans sa joie et salua l'heure de la justice. Le flot de vengeances impatientes, d'idées proscrites, de vérités torturées, amoncelé depuis trois mille ans, s'ébranla tout à coup comme une mer immense, rompit chaînes et digues et, emportant trônes, châteaux et cathédrales, déborda sur notre monde.

Enfin, sommes-nous libres ? La Pensée a-t-elle rompu sa longe et les temps helléniques décuplés par le progrès des sciences, échenillés de l'esclave et de l'oligarque, vont-ils refleurir ? Pas encore. Liberté est un bien si précieux qu'il ne s'acquiert point sans fatigues et semble disputé par une fatalité haineuse. Un rhéteur myope, autour duquel nos Ptolémées ont voulu faire tourner le grand système de 93, n'eût pas plus tôt jeté la Révolution aux pieds de l'Être suprême, que la réaction reparut avec son long cortège ; et le Concordat n'eût plus besoin que d'une signature.

Corso, Ricorso, toujours la devise de Vico. Les mêmes éléments d'attaque et de résistance reparaissent sans cesse modifiés. Comme les cercles que décrit une onde agitée, les cercles de l'histoire entrevus par l'illustre penseur se représentent identiques, mais rétrécis. Leur orbe va diminuant. Le jour où le lac ne présentera plus qu'une nappe majestueuse n'est pas si éloigné qu'on aurait intérêt à nous le persuader. Car la philosophie a ses casuistes. Comme la

religion très chrétienne, elle possède des jésuites pervers qui accouplent le vrai au faux, le juste à l'injuste, et, recouvrant de leur sophisme doré l'exploitation sociale et religieuse de tous les âges, disent, en tendant la main vers le pouvoir : « Ne sommes-nous pas les habiles ? » Ils ne pèchent pas par ignorance, ceux-là. Leur unique soin est d'enfouir la croyance intime de leur cœur, le résultat de leurs recherches savantes. Blottis dans la foi comme des rats de La Fontaine, ils préfèrent esquiver toute conclusion par une logomachie mystifiante dont le mot est depuis longtemps sorti du cercle des initiés. La Divinité *in partibus*, réduite à l'état de spectatrice, écoute les rhôtours et obéit à leurs lois physiques ou politiques. Le Dieu constitutionnel admet l'homme à son ministère comme un indispensable Guizot.

Mais pourquoi tant de courroux contre ce mulet philosophique sans postérité ? Au moment où j'écris, le temps a fait justice de cette incohérence de l'esprit. Ses pontifes se sont chargés eux-mêmes de désabuser le public. Débordés de toutes parts par le courant nouveau, ces éclaireurs de l'ultramontanisme se replient sur le corps d'armée et jettent le masque de Voltaire pour apparaître sous la soutane du jésuite pur. Ces hommes ne sont plus. Morts à la raison et la liberté, qu'ils reposent, s'ils peuvent, dans le suaire de Loyola et que la déconsidération jette ses fleurs sur leur tombe.

Visière nécessaire au XVIII^e siècle pour détourner les coups de l'ennemi, devise inscrite sur un bouclier et qui ne trompait personne, le Déisme a terminé sa tâche. Il doit être combattu à outrance. Car, en moins d'un siècle, il a eu deux révolutions tuées sous lui, sans mettre bas aucune de ses prétentions.

Cette philosophie prudente et illogique, qui réclame un paravent pour dissertar, n'a pas encore mis un terme à ses créations burlesques. Son Panthéon, neuf encore dans l'histoire, fourmille de divinités, tourment de l'archéologue de l'avenir. Après le dieu Soliveau, le dieu Infini.

Nul ne reconnaît plus que moi l'immensité de ces espaces dont l'homme n'a pu sonder le fonds et où se montre sans voiles la fécondité de la Nature. Nul n'admire plus la puissance infinie de l'Esprit qui plonge intrépidement dans les océans des mondes, comme dans ceux de la pensée, et à qui l'avenir n'impose point de limites. Ce spectacle est grand comme tout ce qui tient à l'homme et à la nature.

Mais il ne s'agit plus de ces faits tangibles et perceptibles. L'être annoncé à l'envi par poètes, logiciens et critiques, est indéfini, immuable et parfait. On dirait un animalcule invisible, grossi indéfiniment par le microscope. Tantôt il grouille au fond de l'autre de Trophonius, se dômène sur le trépied de Delphes ou se perche sur le chêne de Dodone. Parmi ses hiérophantes, les uns croient avoir soif du Dieu, les autres se ravir en lui, d'autres s'y plonger en entier, tous en être obsédés. Le Dieu Infini n'est pas même un vain concept d'imagination comme l'*homunculus* des alchimistes ; il se résout en une formule. Quelques âmes malades, seules, le sentent peser sur leur crâne avec la persistance de la migraine, ou l'aperçoivent à leurs côtés comme l'abîme de Pascal. On le tordrait longtemps, sans en faire rien sortir.

Les faits seuls existent. Vouloir une cause et la placer en Dieu, au pis-aller est une idée mesquine. Ceux qui parlent tant d'infini devraient bien l'évoquer aussi en arrière. Le centre de la matière est partout, sa circonférence nulle part. Elle est multiple et une : εν καί πάλιν.

L'atome seul, la molécule est éternelle. Vie ou rocher, poussière ou odyssee, fleur ou statue, elle erre au milieu des mondes, toujours égale à elle-même.

Ainsi chaque siècle apporte son épave, et la côte est jonchée des débris des dogmes. Les religions s'échouent comme des vaisseaux battus par la tempête ; le flot rejette au rivage, verts et noircis, les dieux, ces naufragés des âges. En face de la destruction et des changements continus, la nature est toujours sereine ; l'homme toujours

agit et pense, tient en ses mains sa boîte de Pandore, est malade ou bien portant à volonté.

L'homme veut savoir, veut connaître, afin de l'examiner davantage, cette nature à laquelle il doit tout. Alors l'imagination lui apporte un élément facile et trompeur, dont les suites sont funestes, et l'humanité se débat dans ces maladies qui sont les crises de l'histoire.

L'homme bien portant accepte l'existence, s'occupe d'orner sa demeure et se plonge dans les jouissances infinies de l'art et de la science. Mais lorsqu'il est troublé par les idées supranaturalistes, ses regards obscurcis ne peuvent plus distinguer les objets. L'hallucination, le délire lui offrent leurs perspectives séduisantes ou sinistres, et ébloui par le mirage, il ne pense qu'à fuir la nature et la vie.

En ce sens, la Religion est la maladie nerveuse du genre humain.

La Religion antique, c'était l'art, la famille, la poésie dans leur plus haute expression. La Religion moderne, c'est le paradoxe, le renversement du sens humain, le sacrifice, l'antinature. L'homme antique, c'est l'homme bien équilibré, se laissant aller au courant de la vie, épurant ses instincts sans les maudire. Le piétiste moderne est l'ennemi acharné de la nature, le tortureur juré de son être.

Le miracle, expression païenne des merveilles de la nature, devenu, selon le Christ, une dérogation aux lois éternelles, marque notre progrès dans la perversion spéculative.

Le Parthénon, symbole de l'éternelle beauté, fait passer sur nos fronts un souffle de bonheur et d'amour. Mais sous les voûtes énormes des cathédrales, entourée de formes bizarres qui la pressent et l'enserrent, la pensée se tord épardue dans une muette terreur. La Grèce était florissante de force et de santé; le moyen âge est la maladie dont les effets s'étendent jusqu'à nous.

Et pourquoi cette soif de tortures et de souffrances, lorsque la vie est là avec ses joies et ses merveilles? Pourquoi cette oppression du corps par une aristocratique intel-

ligence? Le croyant n'a qu'à étendre la main pour saisir ce qu'il cherche bien loin, et la terre, comme une fiancée, attend l'homme, son bien-aimé.

Croire à l'avenir de l'homme, à l'extinction des préjugés et des abus, à l'édification de la grande cité, à l'efflorescence complète de l'art et de l'idée, n'est-ce pas une religion? Affirmer le triomphe de l'humanité, de toutes ses forces, par ses actes comme ses paroles, avoir le privilège de souffrir pour elle et l'en chérir davantage, n'est-ce pas une foi?

Toute illusion est un mensonge, et le mensonge est fatal. Le peuple de France, pas plus que celui de Chine, ne doit mâcher de l'opium pour oublier ses misères. Que Tartufe s'agenouille, qu'il impose silence à sa raison et dise : « Je crois », lorsque tout proteste en lui, c'est son affaire. Nous ne croyons point au besoin du mensonge et des faux semblants éternels. Il nous faut des faits et des raisonnements basés sur la réalité et l'expérience. Le temps de la logomachie et de la métaphysique est passé, jouons principes sur table.

Vous déclamez arrogamment : « Il est des mots un peu » lourds peut-être que la philosophie interprétera dans un » sens de plus en plus raffiné, mais qu'elle ne remplacera » pas (1). » Je vois bien le danger, je ne vois pas l'utilité de ces invalides de la grammaire. Ou bien la science rétablira ce qui est en question, ou bien il rentrera dans l'abîme dont il n'eût jamais dû sortir.

La science a sauvé le monde. Elle ne peut faire un pas, sans reculer le voile supranaturaliste, et chacune des vérités qu'elle a fondées a pour contre-coup une erreur qui s'écroule. Elle est l'arme que chaque homme doit porter à son côté pour défendre sa virilité. Seuls, des criminels de lèse-humanité peuvent faire de la déesse un privilège de lettres, une odalisque destinée aux plaisirs de vieillards impuissants. Ce sont les scribes qui mettent la clef de la

(1) *Essais de critique et d'histoire religieuse* (Renan).

science dans leur poche, condamnant les générations amoureuses du beau à puiser sans fin dans un amalgame impur d'erreurs et de demi-vérités.

La Science doit embrasser l'Univers; savoir, c'est être Dieu; apprendre, c'est se diviniser. Le serpent Sammaël reste le grand philosophe de l'antiquité.

« Le peuple, dites-vous encore, ne voit que les côtés
 » grands et saints de la religion. Il y recherche l'idéal, la
 » base de la morale, l'explication de la nature, la réalisa-
 » tion de ses espérances et de ses désirs. » Or, *ces côtés*
grands et saints sont des côtés humains. Tout dogme est mesquin, critiquable, mauvais, et soutient la justice comme le lierre soutient le chêne qu'il étouffe. Rendez donc à l'homme ce qui est à l'homme et à Dieu ce qui est à Dieu. Ce qui est à l'homme, c'est la morale, sa nécessité humaine, c'est l'idée du juste, l'avenir et le progrès de l'humanité. Ce qui est à Dieu, c'est l'intolérance, la persécution, l'obstacle, la jalousie, le despotisme du ciel sur la terre. Qu'il reprenne son bien. Nous ne le lui chicanerons pas. Croire à quelque chose hors de l'humanité, c'est la trahir.

Et s'il faut des fétiches à l'homme, comme vous le répétez obstinément, n'a-t-il pas l'humanité? Quel Dieu plus grand, plus noble, plus antique? Et lui aussi, il a souffert.

L'humanité a été flagellée, les prêtres l'ont livrée, les rois l'ont condamnée, les soldats l'ont couronnée d'épines et, lui tendant la coupe de fiel, ils lui ont crié : « Homme, tu es roi. »

Mais moi, je vous le dis, l'Immortelle ressuscitera avant trois jours et la pierre de son sépulcre volant en éclats ira briser le crâne de ses ennemis.

La question est posée entre les sèdes qui écrivent au fronton des casernes et des temples : « *Timor Domini, initium sapientiæ* », et les hommes qui proclamèrent, en face du bûcher et de la torture, la loi de paix : « *Amor hominis erga hominem initium sapientiæ* ».



PREMIÈRE PARTIE

Caractères généraux du groupe sémitique

CHAPITRE PREMIER

Étymologie

La foi robuste du moyen âge ne voyait dans les sciences que des lévites de l'arche, des scribes destinés à démontrer sans fin l'infaillibilité biblique ; et, Dieu et l'Inquisition aidant, elle les a convaincus.

L'esprit humain s'est longtemps traîné dans l'ornière.

« Les Arabes, enseignait-on, n'ont jamais connu la chronologie ni l'histoire. Leurs écrits dignes des rhapsodes laissent à peine entrevoir un ensemble de faits noyés dans les détails. Chaque historien, copiste de ses prédécesseurs, retranche, ajoute ou déplace à sa fantaisie. Le conte et le récit imagé forment toute la série de leurs annales. »

Et, à côté de ces jugements formels, on prêchait la sainteté et l'impeccabilité du livre le plus arabe qui fut jamais, la Bible.

Ce désordre a pris fin. L'esprit humain, dans sa marche généralisatrice, s'est demandé l'utilité de deux poids et de deux mesures, la raison d'une règle, équitable pour les frères d'Israël, injuste pour ce peuple seul. Dépouillant

toute crainte frivole, il a franchi l'enceinte sacrée des Testaments, et les livres des Rois et d'Esdras, dans leurs révélations enfin comprises, lui ont dévoilé l'édification arbitraire, souvent factice, de l'historiographie biblique.

Selon l'expression de Voltaire, les antiques historiens sont tous plus ou moins des Rabelais sérieux, narrant sans pousser, Gargantua et Pantagruel. Nations, villes, monts, fleuves, tout s'anime sous leur plume magique, élève jusqu'au ciel ses formes colossales et se meut dans les mondes d'imagination. Hellen et sa descendance, Cœlus, Dorus, Ion et Achœus s'abattent sur la Grèce. Égyptus tient son sceptre en Égypte. Héber conduit son peuple. Noé et ses trois fils, Jacob et les douze Patriarches se partagent l'Asie et la Judée. Parcourez les continents et les annales, le même mythe est sorti de la conscience populaire.

Rien de commun entre l'ethnographie et ces créations poétiques. Pas plus que l'Iliade et les Védas, ses sœurs, la Genèse n'a conscience des races, et l'énumération du chapitre X se base sur une sorte de géographie passionnée qui classe les peuples par des raisons d'antipathie ou d'amitié.

CHAPITRE X.

« Verset 1. — Voici le dénombrement des fils de Sem,
» Cham et Japhet, enfants de Noé, et ces fils naquirent
» d'eux après le déluge.

» Verset 6. — Les fils de Cham furent Chus, Mesraïm,
» Phuth et Chanaan.

» Verset 15. — Chanaan engendra Sidon, qui fut son fils
» aîné, l'Héthéen.

» Verset 16. — Le Jébuséen, l'Amorrhéen, le Gergéséen.

» Verset 17. — L'Hévéen, l'Aracéen, le Sinéen.

» Verses 18. — L'Aradien, le Samaréen et l'Amathéen.

» Verset 21. — Sem, qui fut le père de tous les enfants
» d'Héber, et le frère aîné de Japhet. eut aussi divers fils.

- « Verset 22. — Et ces fils de Sem furent Elam, Assur,
 » Arphaxad, Lud et Aram.
 » Verset 23. — Les fils d'Aram furent Us, Hul, Góther
 » et Més.
 » Verset 24. — Or, Arphaxad engendra Salé dont est né
 » Héber.
 » Verset 25. — Héber eut deux fils. L'un s'appela Phaleg,
 » c'est-à-dire *division*, car la terre fut divisée de son temps ;
 » et son frère s'appelait Jectan, etc., etc. »



Certes, il faudrait de la bonté pour tirer quelque chose de ce fatras. La prétention contraire, toute dogmatique, est réfutée par le caractère puéril et incertain des généalogies bibliques où le jeu de mots, l'allégorie, la passion jouent le principal rôle. Ainsi, à côté de noms de villes (Sidon, Arad, Samarie), de montagnes (le Masch et le Rispath), de pays (Arphaxad, Aram, Chanaan, (1) se placent des noms auxquels se rattache un événement souvent inconnu (Phaleg, Shelah, peut-être Héber). On trouve fréquemment des peuples sous des pères et à des époques différentes (2) comme dans toutes les généalogies cycliques. Et le désir de faire des récits poétiques et intéressants a seul inspiré ces personnifications infinies.

Si, à défaut de son souffle divin, la Bible eût été animée d'une idée quelque peu rationnelle, elle n'eût pas rangé parmi les fils de Sem les Lydiens (Lud), la Perse et l'Assyrie (Élam et Assur), régions Aryennes et Conschites.

(1) *Aram*, le haut pays ; *Chanaan*, le bas pays.

(2) Chapitre X, verset 7. — Les fils de Chusaba, Hévila, Sabbattra, Regnia et Sabatacha. Les fils de Regnia furent *Saba* et *Dadaï*.

Chapitre XXV, verset 1. — Abraham épousa ensuite une autre femme appelée Cétura.

Verset 2. — Qui lui enfanta Zamran, Jeesam, Madan, Madrian, Jesbor et Sué.

Verset 3. — Jeesam engendra *Saba* et *Dadan*.

Elle n'eût pas renié les Chananéens, ses frères par le sang et la langue, les compagnons d'Israël en Égypte selon le témoignage de Josèphe. Aram seul, en effet, nous amène aux Sémites proprement dits. Encore n'en renferme-t-il qu'une parcelle, tandis que ses congénères sont relégués dans la race de Cham, réceptacle de toutes les colères.

La géographie ne saurait expliquer ces rapprochements et ces exclusions arbitraires. Ils ont un but politique et portent avec eux leur date. C'est vers 400 avant Jésus-Christ que les prophètes veulent arracher Israël au culte chananéen et l'amener à une contrefaçon du Parsisme. Il importait à ces réformateurs de désarmer les susceptibilités nationales et d'unir vainqueurs et vaincus par le lien d'une origine commune. *Is fecit cui prodest.* Il n'en reste pas moins un terme fort impropre dont nous sommes obligés de nous servir. Nous appellerons donc Sémites, non les fils de Sem, dont une bonne partie sont Aryens et Conschites, mais les peuples de la famille Syro-Arabe, autrement dit les peuples parlant les langues hébraïque, syriaque et arabe.

CHAPITRE II

Caractères généraux des peuples sémitiques

Notre monde est le meilleur des mondes, parce qu'il paye ses rhéteurs. Notre triste liberté, fille doctrinaire de quinze siècles de despotisme, se laisse dire par Guizot : « Père et mère honoreras. » L'optimisme intrépide ferme les yeux, se bouche les oreilles et oublie les maux du peuple en émargeant. Repu et bien soldé, il pousse, du haut de sa chaire le « Tout est bien » de Jéhovah.

O Pangloss pansus, cyniques à fauteuil doré, qui vous courbez devant Alexandre, vous nous faites rire après nous avoir arraché tant de larmes. Ils expliquent gravement que tout est établi dans l'ordre le plus logique et le plus équitable. Les nègres sont créés pour cultiver le coton, les ilotes pour servir, les Tartares pour ravager la terre. Et les Sémites? Pangloss se troublera peut-être. « Les Sémites, » dit-il, nous ont donné le Monothéisme et les idées morales » et élevées. »

Dérision ! Les Sémites, c'est l'ombre dans le tableau de la civilisation, le mauvais génie de la terre. Tous leurs cadeaux sont des pestes. Combattre l'esprit et les idées sémitiques est la tâche de la race indo-aryenne. Le dualisme commence à Platée; continué avec des chances diverses jusqu'à Constantin, il finit à la révolte de la Renaissance. La victoire de l'esprit indo-hellénique ouvre l'horizon de l'avenir.

La physiologie ne voit dans les Aryens et les Sémites qu'une seule race, la race blanche. « Le type sémitique ou

« arabe, ajoute-t-elle, offre un caractère plus accentué. » La philologie, de son côté, ne reconnaît aucune analogie de procédés ni de racines entre les deux langues. Mais quelles différences pour le psychologue !

Le parrain du Sémitisme, en France, M. Renan, le déclare catégoriquement : « Les Sémites, comparés à la race indo-européenne, présentent une combinaison inférieure de la nature humaine. »

Plus de cette vivacité de conception qui a couvert la Grèce de chefs-d'œuvre. Le Sémite présente quelque chose de raide, de dur, de concentré. Un mur semble s'interposer entre lui et les autres nations, au point de vue moral toutefois, car il ne s'est jamais fait faute d'entrer en contact avec les Gentils dans le but de les exploiter. J'en appelle aux Juifs et aux Phéniciens.

Au lieu de ce besoin d'expansion intellectuelle et physique, de cette douceur de formes et de manières caractéristique de l'Hellène, le Tétrachite se tient digne, froid, taciturne, mesurant ses mots et ses pensées, dédaigneux des sciences et des arts qu'il méprise ou fait servir à des œuvres bizarres, indépendant et égoïste. Allah, Moloch ou Jéhovah sont la divinisation de cet orgueil fanatique et peu éclairé des races Sémitiques.

Pour la première fois s'accouplent l'humilité la plus arrogante et la plus ambitieuse abjection. Le Sémite s'identifie avec son Dieu et le comble de tous les dons. Submergé dans la sublimité du Tout-Puissant, il lui fait hommage de toutes les parcelles de son individualité. Pour le grandir davantage, il se dégrade jusqu'au bas de l'échelle ; mais ce Dieu aura l'empire du monde et régnera sur tous les peuples, dans la personne de son serviteur, le Sémite. L'homme s'annihile devant Jéhovah, pour se relever tyran de la nature. Tel a toujours été le raisonnement des peuples sémitiques, la source de la fureur prosélytique et la cause de ces conquêtes rapides des intelligences comme des empires.

L'utilitarisme est donc la suprême condition du traité entre l'homme et Dieu. La manne succède à la peste. Gouffres, incendies et serpents sont les étapes laborieuses d'un pays de lait et de miel. Cette violence dans la colère ou dans l'amour déplaît moins au caractère arabe qu'une bienveillance monotone. Et ne s'étale-t-il pas enfin dans toute sa gloire, après les persécutions du moyen âge, cet empire juif, prédit par les prophètes, dont la hourse est le temple et le 3 pour cent le prophète ? Le monstre de l'ère moderne, l'exploitation, fait remonter ses titres jusqu'au Judaïsme qui voue Cham à l'esclavage et contemple dans les nations sa proie future.

Les concepts de ces races sont clairs, mais peu étendus. Le nombre d'idées qu'ils possèdent est vite compté. Les monuments qu'ils nous ont laissés sont, en général, sauf l'instant où ils se marient à la civilisation perse, d'une grande sécheresse de pensées et de formes; et si l'Imagination adaptée au conte a déployé en Arabie ses paillettes les plus brillantes, elle ne se complète pas de ces conclusions morales, de ce point de vue élevé, distinctifs de l'esprit indo-hellénique (1). L'idéal du Sémite n'a jamais été plus loin que la vision rapide qui fait passer des mondes devant les yeux éblouis.

J'entends crier les Biblomanes, et, lorsqu'ils me vantent les beautés des livres saints, je leur dirai : « Êtes-vous sûrs d'avoir une œuvre sémitique ? » Or, toute la littérature juïque a passé dans le moule persique. Le style, dans nombre d'endroits, les idées, les lettres même (2), tout est devenu chaldéen.

Le Juif, d'ailleurs, ne connaît pas plus l'abstraction que

(1) Encore, d'après les derniers travaux, ce merveilleux recueil des *Mille et une Nuits* ne serait-il qu'une œuvre aryenne, passée de main en main aux Sémites. Les étymologies, les noms seraient aryens. Les descriptions et les mœurs nous reporteraient dans la Perse ou dans l'Inde. (Voir la préface des *Mille et une Nuits*, édition Didot.)

(2) *Saint Jérôme. Biblia Sacra. Prologus galcatus.*

le symbole. On peut juger par le livre de Samuel, un des plus authentiques comme antiquité, de la sécheresse naturelle de leurs annales. La poésie sacrée, rêverie farouche, va et revient sur elle-même comme le mirage de l'onde.

Tous les ouvrages qui échappent de ces conditions, le Koheleth, de même que les proverbes sont presque contemporains de Jésus-Christ. L'aspect théologique et explicatif le prouverait seul au besoin. L'Écclesiastique, le livre de la Sagesse sortent d'Alexandrie, et Renan lui-même, avec tout son optimisme de bonne compagnie, a été obligé de revenir sur ses premières et imprudentes allégations.

Ainsi s'évanouit l'évocation fantaisiste d'un siècle éclairé et littéraire de Salomon, défendu pied à pied par des apologistes complices ou dupes des conteurs arabes.

Le Koheleth, qui préfère l'état de l'animal à celui de l'homme, est l'œuvre du scepticisme où tombèrent les Sadducéens sous Antiochus, tandis que le génie âpre des Macchabées inspire le livre de Daniel. Job avec son Satan, familier de Jéhovah, ses anges et ses astres divisés en deux camps, son dragon toujours rebelle et toujours vaincu, est un morceau perse dont l'Ahrimane est affaibli. Les Psaumes, auxquels on peut attribuer une certaine antiquité, ne dépassent guère le nombre de dix-sept. Je veux bien ne pas tirer argument du style de tous ces ouvrages. Il est des plus basses époques. Ces idées de sagesse divine, de réflexions sérieuses sur les relations de l'homme à Dieu, le doute, en un mot, qui se tient à la porte de l'humanisme, sont inconnus et même antipathiques à la littérature purement sémitique (1).

La critique a vainement cherché une idée scénique dans le *Cantique des Cantiques*. Elle s'est heurtée, à chaque pas, contre la lacune, fruit de l'expurgation. Ce recueil de

(1) VATKE, *Religion des Alten Testament*, Théologie bibliche, p. 580 et suiv. — HITZIG, *Begriff des Kutik*, 91, 101, 103. — HARTMANN, *Eng. Verbindung*, 245, et in *Winer's Zeitsch für Wissenschaft*, Théologie I, 29. — RENAN, *Le Livre de Job*.

chants d'amour, à fragments raccordés, nous initie à un côté vivace et peu connu du caractère d'Israël, le côté orgia-
tique, manifesté dans les Adonies, le Baalpéorisme et la fête toute dionysiaque des Tabernacles. Les vicissitudes éprouvées par le morceau, les remaniements dont il fut l'objet s'inscrivent dans deux expressions qui sont de véritables dates. La comparaison de Tera à Jérusalem n'a pu s'écrire qu'après la séparation des dix tribus dont Tera fut quelque temps la capitale, tandis que le mot Pardès, synonyme de jardin, nous transporte à l'époque perse (1).

Nous ne discuterons pas ici l'origine toute moderne du Pentateuque. Elle fera l'objet d'un chapitre spécial.

Pour résumer ce rapide exposé, du mélange de l'imagination aryenne avec le dogmatisme juif est sorti ce monument étrange et unique, la littérature biblique. La phrase sémitique, aride et âpre jusque-là, s'est subitement colorée; le nombre des idées courantes s'est accru; les souvenirs, les reminiscences d'autrefois ont pris corps. Le livre a surgi! Les images bibliques tant admirées ne sont le plus souvent que des *concelli* perses. De là une portion de la Bible tout antisémitique, et cette influence est incontestable par ce qu'il y a de meilleur dans la Bible: les Prophètes.

Rien de plus chaleureux dans aucune langue que le lyrisme des prophètes. Au contact du souffle aryen, la pensée sémitique s'est agrandie, l'humanité parle par la voix de ces hommes. L'influence aryenne a passé là.

Je regrette de me trouver encore une fois en désaccord avec M. Renan. Mais je ne puis voir dans ce mouvement fécond qu'une réaction anti nationale et anti sémitique, apportant un élément étranger.

Les nabi ou prophètes s'aident incontestablement des idées et même du sabre des Perses. Isaïe est presque un déiste. Jérémie, contemporain de la trouvaille miraculeuse

(1) RENAN, *Cantique des Cantiques*. — EWALD, *Geschichte des Volkes Israel*, t. III, 1^{re} partie, p. 173.

du livre de la Loi, reçoit l'argent de Nabuchodonosor. Ézéchiel est un disciple de Zoroastre, et l'explication de certaines de ses visions se retrouve dans les sculptures et les animaux symboliques de Persépolis.

Le Judaïsme, tel que nous l'avons, n'est que du Parsisme. Les principaux dogmes, Anges, Résurrection, Enfer, Éten, Plaies d'Égypte, Déluge, fabrication du Monde par Elohim, Grand Dieu, Satan, Médiateur, Messie, etc., sont des produits exotiques, et il n'est pas toujours facile de détacher l'ancienne religion.

Je le sais, c'est manquer de vertu que de dire franchement son opinion sur la question juive ; on vous abandonne tous les autres Sémites, pieds et poings liés, mais ne touchez pas aux Juifs : *Noli tangere*, sous peine de vous heurter à la foule des préjugés et des intérêts. La juste compassion pour les illusions bibliques n'ira pas jusqu'à mettre un abat-jour à la vérité, dans l'intérêt des photophobes. Ainsi le Sémite, ce secrétaire du Très-Haut, n'est pas plus historien que poète, savant ou philosophe. L'histoire ne lui est jamais apparue que comme thème à sa propre glorification et à la malédiction des autres, et, au risque de scandaliser Orgon et Tartufe, je préfère à l'esprit saint Tacite, Salluste, Hérodote et Thucydide.

Cette pauvreté du caractère sémitique devient, sous l'influence des compassions et des convenances, une tendance générale à l'unité. La faiblesse est force ; la pauvreté, richesse ; le monothéisme, une qualité. L'aspect du désert plus ou moins connu de ces peuples colore poétiquement les affirmations hasardées. « Le désert est monothéiste ! » mot plus spirituel que profond, faux à coup sûr. Sans relever l'idolâtrie persistante des Arabes jusqu'à Mahomet (1), le désert est là dans le cerveau des Sémites. Ils ont été bornés dans leur disposition générale. Rien de fécond comme la multiplicité des aspects.

(1) Voir plus bas.

Aussi le Sémite n'a jamais pu s'élever à la compréhension de la nature. Il ne voit dans le champ de la création qu'une lettre close ou bien l'ouvrage d'El ou de Jéhovah qui lui-même créa l'homme (et c'est le point capital de l'exaltation triomphante) à son image. Le Sémite fermé à l'intuition n'a jamais pris la peine d'étudier, ni compris la science. « Dieu est tout-puissant ! Dieu est Dieu ! » Écrasé sous cette déduction logique, le croyant ne conçoit rien à ces recherches savantes, honneur et joie de l'humanité.

Et qu'on ne m'oppose pas la littérature et la philosophie arabe du x^e siècle, reflet égaré de la grande civilisation grecque. Cette flamme d'un jour devait s'éteindre pour jamais. Peut-on encore donner le titre de civilisés aux Phéniciens qui joignaient les raffinements du luxe et de la furie religieuse ? Sombres, cruels, rapaces, tels ils se ruent de leurs vaisseaux sur les Hellènes. Les filles sont enlevées pour la prostitution sacrée, les mâles pour l'holocauste de l'esclavage. Jamais nation ne fut plus détestée des peuples, auxquels elle apporta le flambeau de la civilisation incarné dans Moloch, et leur colonisation ne pouvait aboutir, parce qu'elle reposait sur l'infâme. Les Phéniciens étaient conduits par l'appât d'un lucre facile à extorquer d'hommes ignorants. Ils tenaient leurs sujets dans une tutelle sans fin ; et l'oligarchie, l'âpreté, la raideur, le génie des établissements et des voyages les rapprochent du type anglo-saxon et des Espagnols sémitisés de Pizarre et de Cortez.

Autre caractère sémitique, la tristesse. Ces hommes ignorent la gaieté. La fatalité plane sur leur front marqué du sceau le plus sombre. Le Grec marche joyeux, enveloppé de sérénité. Rien de semblable chez le Juif ou l'Arabe. Tantôt c'est l'orgie sauvage et sans frein, où la raison se brise comme la coupe, où le corps comme un coursier fougueux s'échappe dans toutes les voluptés. Tantôt le sacrifice, l'abstinence, la torture du corps et de l'esprit. La vie se joue entre des extrêmes, ne comporte ni la conciliation. ni l'amour.

Pourquoi donc, malgré ses brutalités et son mépris de la dignité humaine, la Bible a-t-elle passé dans nos lois, nos mœurs, nos préjugés ?

De quelle source mystérieuse découle un succès sanctionné par les siècles ? De qualités empruntées ; d'une pauvreté de formes et d'idées plus accessible à des âmes agrestes ; de comparaisons prises faussement pour des images, puisque la langue hébraïque ignore les termes abstraits ; d'une unité, enfin, qu'absorbent trois pensées : la colère, l'espoir, la vengeance. Le moyen âge, plongé dans la nuit, saisit la Bible comme une branche de salut. Au milieu d'un monde soufreteux, Jéhovah devient le vengeur éternel.

Nouvelle métamorphose. Jaloux de son heureux fils et rival, ce dieu quitte l'orthodoxie et se fait chef d'opposition. Voici la clef de ce coup de théâtre. L'Arabe ne veut qu'un roi et qu'un suzerain, son dieu, abri de tous les despotismes orientaux. Aussi kalifes, sultans, schahs, sont tous plus ou moins des pontifes ou des lieutenants de Jéhovah, d'Allah et d'autres encore. Un simple déguisement satisfait l'orgueil sémitique. Il se courbe sans murmure sous le double esclavage et confond le despote dans les respects de son dieu.

Est-ce là de l'indépendance ? Le désordre des Nomades, l'inintelligence de la cité, les abruptes convulsions d'une horde d'esclaves, simulent en vain la liberté réfléchie de l'Agora.

C'est pourtant ce sentiment, commenté par les races et le malheur des temps, qui soutient le xv^e et le xvi^e siècle. On vit avec surprise jaillir des textes agrandis la première revendication des droits. La couleur religieuse servit pour la première fois d'armure à la raison. Le discours de Samuel, expression de la jalousie théocratique, devint le code de la liberté pour les puritains, et le vieux Testament se leva encore indigné contre la doctrine du *Reddite Cæsari*.

Que reste-t-il des merveilleux présents sémitiques ? Leur attribuer notre initiation dans le haut domaine de la raison

est plus que folie et mensonge, c'est un outrage à la famille dont nous sortons.

La morale des Juifs diffère de celle des Aryens. Une résultante forcée des fonctions organiques, faisceau où viennent aboutir les besoins et les passions du citoyen, limités par les besoins et les passions de l'humanité (1), voilà la morale. Athènes lui soumet les dieux. En Palestine, au contraire, en Arabie, à Tyr, à Sidon, à Mabug, à Babylone même, la morale n'est une condition essentielle ni de la sainteté, ni de la divinité. Jéhovah est un être profondément méchant et satanique. Certains prophètes offrent le spectacle d'énergumènes forcenés dont les exploits sont des crimes. Moïse, David, Salomon, commettent des actes fort équivoques, ce qui ne les empêche pas d'être les amis et les représentants du dieu juif, au contraire. C'est l'anthropomorphisme poussé à des conséquences inconnues jusque alors. La morale devient un ordre ou un caprice de Jéhovah. Elle est annihilée comme la science, la sérénité, l'humanité.

Triste spectacle. Peuples secs, arides, féroces. L'intolérance est le legs sémitique à notre monde.

Herder a dit (2) : « Le peuple de Dieu, tenant sa patrie du ciel même, s'en va végétant sur le tronc vivace de l'humanité. » La race sémitique représente le côté négatif du genre humain, et nous allons retrouver ces caractères dans sa religion.

(1) *Mens sana in corpore sano.*

(2) *Philosophie de l'humanité.*

CHAPITRE III

Caractères généraux de la religion sémitique

Deux aspects dans la religion comme dans la nature : de vertes campagnes couvertes de moissons, des prairies parsemées de fleurs, qu'arrosent des fleuves d'argent, ou bien des sites désolés, pleins de précipices et d'abîmes. Les pics se perdent dans les nues et sur le flanc des montagnes grondent les tonnerres éternels. C'est la vie ou la destruction, les dieux sujets ou tyrans de la nature, amis ou ennemis de l'humanité. Le dieu des Sémites incarne le principe destructeur, honoré par la Destruction, le dieu de l'orgueil et de la jalousie, le dieu méchant et fourbe, ennemi de la vie et de la nature sans cesse conjuré contre elles.

La métaphysique la plus anti humaine (si on peut appeler cela métaphysique) offre l'expression du culte sémitique. Partout l'Esprit de vertige, fils de la Nuit et de l'Abîme, l'Effroi, la Terreur se dressent divinisés sous toutes les formes. La peur est l'unique argument, l'*ultima ratio Numinum*, la base sur laquelle tout se fonde, depuis la morale jusqu'à la sagesse. Jamais le ciel n'a davantage broyé la terre !

Les Sémites ont-ils un ou plusieurs de ces tyrans ? à volonté. La Divinité n'a pas de nom propre. Elle répond à des épithètes qu'on peut unifier à son gré, nom singulier et pluriel, générique et appellatif à la fois. Une particule

ajoutée à l'épithète primitive donne du monothéisme ou du polythéisme à discrétion (1).

De même pour la lignée de Saturne, les dieux chrétiens. Leur Notre-Dame s'éparpille en mille morceaux. Notre-Dame de Fourvière est-elle Notre-Dame de Lorette, et Notre-Dame de Bon-Secours la même que la Nuestr^a Señora del Pilar? Oui et non.

Ainsi, ombre noire qui peut se découper en morceaux, substance vague, désignée par les Sémites sous le nom d'El, avec le pouvoir d'en faire autant de dieux que de surnoms, voilà l'abstrait de la religion sémitique.

Le concret offre un champ plus vaste. El, Saturne, le grand dieu des Sémites, se huche dans la septième planète (Sabaoth, Sabbath) reléguée par l'astronomie antique aux limites de l'Univers. La divinité farouche occupe l'astre stérile, le grand malheur des Arabes, le Typhon d'Égypte (2). Au-dessous de lui s'étendent les harems des déesses et les phalanges des dieux, comme ses émanations célestes. Son fils et représentant actif, Moloch, occupe la rouge planète de Mars. La flamme, le taureau, les sangliers assassins d'Adonis, les rayons du soleil et le souffle embrasé du simoun, tout ce qui brûle et dévore, est le symbole de ces dieux qui s'avancent dans une nuée de flammes. Lion du feu de Dieu pour les Arabes (Ariel, Urotal), roi du feu de Tyr (Malcandre, Baal-Ihamman, chour de Babylone), seigneur du feu (Dhosair Thyandrites), ils incendient la terre.

Archal ou les Hercules Phéniciens retracent la lutte écrite à grands traits dans la nature, la lutte des éléments contre la destruction, des ténèbres contre le jour, de la santé contre la maladie, d'Hercule contre Typhon. La

(1) Baal, Adonai (le Seigneur, le Maître), Melech (le Roi), Shaddai (le Tout-Puissant), Baalti (ma maîtresse), Melicket (la Reine), Chabirini (les Puissants) etc...

(2) *Horat.* O. I. II, 17, 22. — *Propert.* IV, 1, 84. — *Servius ad Oeneid.* III, 141, etc.

nature violemment heurtée semble, dans une conclusion fatale, s'agenouiller devant le mauvais principe. Sans cesse vaincu, sans cesse renaissant, il se rit de toute attaque et étend le Messie à ses pieds. Dyonysius est martyrisé. Hercule se brûle sous les rayons de son père. Le Jerovanes des Mèdes voit son fils déchiré. Adonis, l'Hercule tyrien et Christ succombent, mais ressuscitent.

La femelle de ces dieux est à la hauteur du mâle. Partout, en effet, l'épouse, la fille, la mère, la sœur, toutes les conditions normales de la femme sont sacrifiées à la Vierge ou à la prostituée. Un être stérile, insensible et cruel, occupe l'Ether et jette du haut de la lune son pâle et lugubre regard. C'est l'Astarté-Tanaïs ou amazone guerrière des Scythes, si chaudement adoptée des Sémites, la Sémiramis ou Très-Haute de Ninive et de Babel, la Didon (Ἀδωνίτις, l'Erzante) (1) de Carthage, l'Artémis des Grecs et des Tauriens.

Sacrifice de la vie publique et morale ou excès dans les fonctions vitales, voilà le cycle étroit des religions sémitiques. Aussi le temple sémitique est un lupanar qui a les pieds dans le sang. Heureux encore, quand la débauche et l'assassinat ne marient pas leurs flots criminels. A côté d'Astarté-Tanaïs, Aschera (2) et la mère des dieux, la Mylitta de Babel appellent le croyant sous leurs impurs ombrages. Le Dieu-Déesse, Atergatis-Dagon, semble une réminiscence des phoques diluviens. Naama et Derceto voltigent avec la colombe. Les Dieux serpents, Taaut, Surmubel, Kadmus et Armonia (3) dressent leur tête sur l'autel ou à côté des révélateurs sacrés; et le décor lui-même, les mers, les monts, les lacs, les fleuves, les eaux sont des dieux.

Astre sanglant, le dieu sémitique sort du sein des ombres et de la nuit, s'élève peu à peu au zénith et se recouche derrière les hautes montagnes.

(1) Voir sur cette explication l'appendice A.

(2) Aschera (cône droit) désigne à la fois une colonne, un astre ou un bois sacré, comme l'Irminsul des Germains.

(3) D'où le grec ὄψος, collier, d'après le symbole de Dieu.

Joignez les sentiments les plus bornés à cette ampleur de conceptions horribles. Avant la conquête perse, jamais le Dieu n'a créé le ciel et la terre ni prétendu à la domination universelle. La place du Dieu sémitique est une sorte de domesticité tyrannique, où Baal fait les affaires d'une nation à juste prix. Mais à lui seul les sacrifices et les prières; et si quelque rival se présente à l'adoration des peuples signataires de l'alliance, sa jalousie éclate par des fléaux. Car il est le Seigneur (Baal Adonai), le Roi (Moloch), le chef souverain; et chaque peuplade possède ainsi son idole, tyran féroce et tourmenteur, dont l'influence la protège contre les attaques des idoles étrangères. Tous ces êtres sont ennemis, s'étreignent, se déchirent comme des chats-tigres. Après la victoire, la nation et l'idole se partagent le butin. Au Moloch les hommes, les animaux, les moissons, tout ce qui vit et respire. La Terre à Moab ou à Israël. Au Moloch la vie et le sang.

Le nain étend ses membres rabougris d'après la même loi que le géant élève sa tête altière. Cette religion a donc subi les phases ordinaires de ses sœurs. Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme, triple aspect sous lequel se présente le culte sémitique, comme tous les autres. Les divisions sont moins distinctes (la pauvreté du caractère arabe l'explique), mais elles n'en existent pas moins.

Ainsi tous les Sémites ont débuté par le fétiche. Le Baal, adoré sous l'aspect d'un bloc de basalte, plus tard même, au temps de la captivité, sous la forme d'une colonne de pierre ou de bois, la bonne Aschera (1), sa sœur, les pierres Beth-El ou Maisons de Dieu, sont du fétichisme continu. Dans la Genèse même, ce recueil bigarré où la légende perse coudoie la légende arabe, les anciens patriarches élèvent un autel, dressent une pierre (Beth-El), choisissent un arbre ou un bois sacré, pour parler et sacrifier à Jéhovah.

Le Polythéisme succède, si l'on peut donner aux évoca-

(1) Le mot signifie simplement être droit.

tions sémitiques le nom de la religion humanitaire des Hellènes. L'Arabie, cette patrie idéale du Monothéisme, déroule jusqu'à Mahomet une liste de Dieux plus nombreux et plus féroces que les bêtes du désert. Les Dhusair, Thyandrite, Ariol, Sohar, Zahol. Satan, Ramphan. le déesse Alilat. embryon de l'Allah moderne, etc., etc..., peuplent ces vastes solitudes où nos poètes chantent le *Seul* et l'*Unique*. L'époque des Sophotissi ou juges, premier siècle historique d'Israël, offre un Baalisme désordonné. Avancez : le carnaval religieux remplit les temples et les âmes. Voici l'armée des Baals et des Molochs. Astarté dresse sa tête cornue. Les Belphégor, Belzébath, Adonis, les Hadad, les Berith, les Dagon grouillent sous cent formes bizarres. C'est un affreux pandémonium.

A Jérusalem. rue. maison, carrefour ont leur divinité particulière. Le temple est un Panthéon. La borne Aschera reluit d'orgies. Les femmes portent le gâteau à Astarté et pleurent le trépas d'Adonis, tandis que le grand Baal et le grand Moloch d'Israël, connu sous le nom national de Jéhovah, se régale gravement de victimes. Il n'est pas jaloux encore et souffre le partage. A peine, lorsque le Moloch moabite Chamos ou l'abomination d'Ammon Melchom lui ravissent la vogue, grogne-t-il, oublié dans son coin. Il ne se décide que par la voix d'Élie à déclarer la guerre aux Baals envahisseurs de Phénicie.

Mais un coup de baguette a retenti sur la scène du monde. Les Chaldéens livrent aux flammes les idoles. Les Perses approchent, mouvement humain, par conséquent antisémitique. On parle d'un Dieu unique, pur, éthéré, ennemi de l'orgie et des victimes. Jéhovah l'image la mieux dessinée dans l'esprit juif, se voue au rôle de moralisateur. Il condamne les titres de Baal et de Moloch, ses anciennes épithètes, rejette ses oripeaux d'autrefois, son enveloppe d'or et d'airain, et se convertit par la voix des prophètes au Parsisme. voilà la vérité. On a calomnié une religion en l'exceptant des conditions ordinaires de l'humanité.

Descendre plus avant, c'est marcher dans le crime et la honte. Nulle description de l'Enfer n'égalait les horreurs par lesquelles les Sémites ont honoré leur divinité. Cette idole satanique aime le sang et la chair, et il lui en faut sans relâche.

C'est là le dernier point de la fureur religieuse, quand l'homme s'attaque à l'homme, foule aux pieds les sentiments les plus sacrés, précipite son enfant dans la flamme ou le massacre devant Dieu, à la façon d'Abraham.

L'inventeur de Dieu ne lui a pas prêté seulement ses sensations, mais ses désirs et ses colères. L'idole n'a pas seulement faim et soif. Elle haït et tempête. Aussi, après avoir placé sur la table du temple le pain, le vin et le rôti, repas sain et succulent, servi partout à la divinité, le prêtre brûle encore l'encens agréable à l'odorat, accumule l'or et l'argent, les objets d'art, les formes hideuses ou parfaites, massacre devant l'idole irritée les dissidents, les hérétiques, les impies. Ventre de Moloch chauffé en fournaise ou bûcher d'hérétiques, toujours le même holocauste.

Le croyant tremble devant son Dieu. Il se sent cerclé et muré par lui dans l'inconnu, le voit sans cesse rôder comme le *Leo quærens quem devoret*. Soldat assiégé, matelot pressé par la faim, il jette une victime à la bête divine et sauve son être, sa famille, sa cité, le monde tout entier. Dieu se juge alors aux sentiments les plus noirs. Il jouit non seulement du sacrifice, mais des pleurs, des cris, des convulsions du sacrifié. Il tourne autour de l'humanité dont il envie les grandeurs et les joies. Dieu est jaloux.

L'homme se rabaisse au-dessous du fauve. Assassin, il devient anthropophage. Les animaux ne s'attaquent à leur espèce que sous l'action de la nécessité. Le fidèle Sémite dévorera la chair humaine avec une joie furieuse.

Il se mêlait à ces cérémonies certain plaisir satanique, bien connu de la pathologie. L'accordaire parlait bien haut des *mâles voluptés de l'abstinence*. Or, l'abstinence n'est-

elle pas un sacrifice ? L'âpre volupté de la torture se surexcite encore par la terreur et l'espoir.

Et puis l'offre de l'homme à Dieu n'est-elle pas la confession la plus éclatante de la sujétion humaine, la dime prise sur l'humanité ? Lorsque la victime râle dans la torture et les larmes, le Dieu grandit de tout le mépris voué à la créature. Toute religion, poussée dans ses conséquences ultimes mène forcément au sacrifice physique et moral de l'homme. Un Dieu crucifié couronna l'édifice.

Les chrétiens, ces adorateurs forcés de saints et d'images, écrasant les Scipion et les Lucrèce sous l'épithète cruelle d'idolâtres, m'ont toujours paru fort burlesques. Les païens (je parle de ce groupe de philosophes, de poètes et de héros, habitants éternels des Champs-Élysées), les païens, dis-je, tout en s'attachant au *Noos* d'Anaxagore ou à la *Θεοκρατία* d'Aristote, n'en rendaient pas moins un culte public à la religion si sublimement humaine et symbolique des Hellènes. C'est l'art et la nature, devant lesquels ils s'inclinaient sans déroger. Ils admiraient, moins idolâtres certes que leurs grossiers et fétichistes détracteurs.

Mais dans les temps primitifs, temps d'ignorance et de malheur, où l'idole est à peine la transition du fétiche, l'Image est le Dieu lui-même. Les Nabi la flattent ou l'insultent, selon sa docilité à leurs appels. Les Phéniciens l'enchaînent pour arrêter sa fuite. Elle marche au milieu des armées et combat avec son peuple. Les croyants lui donnent des épouses et des compagnes. Enfin, cette idole sanglante qui brûle et tue, cette machine inassouvie de chair et de sang, c'est un monstre vivant. Le hasard devient sa providence : les événements prospères, sa bonne humeur, les fléaux, sa colère. C'est un Dieu ! Nous sommes bien loin des chefs-d'œuvre de Phidias.

Voyez cette idole noire comme le bronze ou l'airain, dont elle est faite, être sans précédent, où l'homme et l'animal se mélangent, horriblement fondus. Elle porte des cornes de taureau. Ses yeux énormes, à prunelles fixes comme celles

du tigre, sortent d'un visage contracté. Les membres, raides et saccadés, semblent fébriles. Les mains sont jointes ou tiennent un gril (1). Au-dessous, à côté, partout le fou, roi de la fête, lance ses grandes langues rouges. Les cannibales entourent, hurlant, chantant, agitant des instruments barbares, sistres, cymbales, tympanons, ou bien plongés dans un affreux silence.

Les prêtres sont vêtus de noir ou de rouge, selon les pays, la tête tonsurée (2), la figure noircie ou rouge. Si la victime est un enfant, les parents le flattent et l'encouragent, car les larmes sont défendues, on la jette sur le gril rougi ou dans le ventre du Dieu taillé en fourneau, ou bien encore elle embrasse d'une indicible étreinte l'idole chauffée à blanc. Les instruments couvrent ses cris, les hurlements redoublent, les idolâtres mêlent leurs danses joyeuses. La graisse brûle avec crépitement. Mais, au moment où les prêtres observent avec attention les mouvements convulsifs de la victime, tout à coup le visage du supplicié se calme, ses contorsions cessent, un rire retentit, avant-goût des joies éternelles, rire horrible et strident qui dépasse les domaines de la joie et de la douleur (3). C'est tout. Le rôti est à point. Le festin sacré commence, la Passah ou Pâque continuellement modifiée de la race molo-chiste. Chacun détache un morceau de la victime, dont les os se conservent comme des reliques. Dieu et l'homme sont contents dans leur affreuse complicité.

Quelquefois la victime était immolée avant d'être jetée dans les flammes, et le sang se mélangeait à des pains.

Avec le progrès l'idole est creuse. Scipion trouve à Carthage le fameux Moloch à tête de taureau et au ventre

(1) Voir, par exemple, dans CREUTZER et GUIGNANT, *Religions de l'antiquité*, les planches des idoles phéniciennes déterrées en Sardaigne par La Marmora.

(2) HÉRODOTE, III, 8. — *Lévitique*, 19, 27, 245.

(3) Le nom du fils qu'Abraham veut immoler, Isaac (rire), rend bien dans son accentuation saccadée le son douloureux des tortures ultimes.

creusé en fournaise, où les bras, mus par un mécanisme, jettent des victimes humaines. Ce monstre homicide avait dévoré des générations. Lorsque Agathocle assiège Carthage pour la seconde fois, deux mille enfants des premières familles sont jetés dans le gouffre et, après la victoire, on immole la fleur des captifs.

Sur les côtes de la Tauride s'élève la pierre Noire à la tête corne, toute barbouillée de sang, l'Artémise redoutée du naufragé.

Plus tard, les Lydiens adorateurs d'une Artémise Anaïtis, les Pontions et les Cappadociens prétendent posséder cette idole : mais Pausanias (1) donne la palme aux Spartiates et pour d'excellentes raisons : « Comme l'image conservée en » Laconie a déjà exercé une si terrible influence que les » premiers Grecs qui la regardèrent en face sont aussitôt » devenus furieux et se sont massacrés les uns les autres ou » sont morts de maladie, j'en conclus que cette image est, » selon toute probabilité, la véritable image introduite en » Grèce par la princesse et prêtresse Iphigénie. »

Pour faire honneur à cet hôte redoutable, les Laconiens lui tuaient une fois l'an un des leurs. Lycurgue éluda ce rite en faisant flageller des jeunes gens, de telle sorte que leur sang rejaillit jusque sur l'autel.

Dans la vallée d'Hinnom, au milieu des précipices et des rocs, dont l'aspect a donné l'idée de la Géhenne, s'élève le Tophette des enfants d'Israël, hauteur artificielle sur laquelle on fait l'incendie sacré, à côté du ruisseau Siloa (2). Cette remarquable institution se retrouve jusque chez les Mexicains (3) et les Scythes.

Il faut des victimes pour suffire à de pareils massacres. Aussi les premiers nés de l'homme et des animaux sont la proie normale du Dieu.

(1) PAUSANIAS, III, 6.

(2) Jérémie, VII, 31 — D'après Jehenius, le mot *Thopheth* serait perse et signifie *brûler*.

(3) Voir l'appendice B.

Par une de ces faveurs en tout temps réservées au capital, les riches peuvent substituer des victimes mercenaires à leurs propres enfants et la traite alimente les marchés pour le sacrifice. Les Grecs ont longtemps servi d'aliment aux idoles molochistes. En Crète, les Athéniens payent un tribut humain au Minotaure, et les Locriens envoient chaque année deux jeunes filles à la Pallas de Troie. On les brûle vives, en expiation du crime d'Ajax (1), et selon la loi, toute sémitique, de sacrifier l'innocent pour le coupable.

- Le sacrifice, tel est le brouillard sanglant qui plane sur ces sombres religions et, par le canal des Phéniciens, envahit l'antiquité tout entière. Amilcar, en Sicile, voit son armée faiblir et se jette dans les flammes. Le prêtre Carthalon se fait crucifier sur une croix gigantesque, pour donner la victoire à son père. Drusus se jette dans son gouffre. Épiménide ordonne aux Athéniens une victime humaine (2). Les Romains enterrent deux Gaulois au Boïarium. Athènes immole des criminels pour purifier le peuple; et Marseille, lorsque vient l'épidémie, prend un mendiant, le nourrit pendant un an des mets les plus exquis et le précipite dans la mer, revêtu d'une magnifique parure.

A l'embouchure du Tibre s'élève le temple de Diane l'Aricienne, où le sacerdoce est le prix du meurtre. Le grand-prêtre devait toujours être un esclave déserteur qui, par sa fuite même, se trouve sous le coup de la peine capitale. Il occupait ce poste après avoir tué son prédécesseur dans un duel à l'épée et le gardait jusqu'à ce qu'un autre vint l'expédier. Pour plus de sûreté, ce gladiateur sacré, sans cesse acculé à la mort, est tenu, en outre, d'accepter une fois l'an un combat à mort avec un esclave quelconque. Les colonnades du temple portent les images des combattants qui ont fait honneur à la déesse (3).

(1) CALLIMAQUE.

(2) HÉRODOTE, V, 71. — THUCYDIDE, I, 126.

(3) STRABON, V, 239. — PLIN, *Hist. nat.*, XXXV, 7. — SUÉTONE, *Caligula*, 35.

L'immolation du prêtre fut un instant générale. Comano nourrissait publiquement un prêtre pour cet office. Le Jéhovah des *Nombres* (1) déclare sans détour choisir les Lévites à la place des premiers nés d'Israël, et la tradition se perpétue jusqu'à son expansion dernière, le Messie. Aux yeux de saint Paul, Jésus est le grand-prêtre qui concilie Dieu et les Hébreux, non par le sang des veaux et des génisses, mais par le sien propre.

Parlons-nous du pari sacré, arrêt de mort d'Iphigénie et de la fille de Jephthé, du Chérem ou sort jeté sur des personnes et même des peuples ?

Le Dieu, considéré sous le point de vue solaire, enfante la grande création sémitique, le supplice de la croix. On laisse le crucifié plongé tout le jour dans les rayons du soleil pour ne le retirer qu'au soir ; et, longtemps encore après Jésus-Christ, la punition des criminels reste un prétexte à sacrifice.

Par un raffinement que rééditera sa petite fille, la sacrosainte Inquisition, la foi sémitique arrache à la victime la chair, morceau par morceau. Dionyse le Déchireur (Ομαδιος), Phalaris, Jéhovah se complaisent à l'émouvante musique de la chair déchirée, et Samuel coupe le roi Agag en morceaux sacrés, tout comme ses confrères de Chios, Lesbos et Ténédos.

Aussi, de tous les points du monde antique retentissent les hurlements des sacrifiés mêlés au rictus sardonique, souvenirs qui longtemps pesèrent sur l'esprit grec comme un mauvais rêve. La vache Io, poursuivie par le brûlant aiguillon, qui erre en cent contrées et traverse les monts et les mers, c'est la machine molochiste dressée par les Phéniciens dans tout pays où ils posaient le pied (2). Les Grecs voient de véritables monstres dans ces machines de destruction. En Crète, le Minotaure dévore les Athéniens.

(1) « J'ai choisi les Lévites dans Israël à la place de tout premier né. » *Nombres*, 3, 12.

(2) De là les expressions : *Mer Ionienne, Bosphore, etc.*

Le géant Talos ou Tauros de Sardaigne presse sur son sein rougi les victimes humaines. Cacus s'accroupit près du Vésuve. Puis viennent les Dionyses, Tavoonodos, Tavooxscados, l'Apollon Ouadios, les Artémise, les Jupiter ironiquement *hospitaliers*, la légende du tyran Phalaris, réminiscence molochiste. Kronos Saturne dévorant ses enfants, l'ancien roi Israël, sacrificateur de son fils Jéud, comme Abraham, sont l'emblème de ces races impies qui faillirent dévorer le monde (1).

Un pareil culte ne pouvait peser longtemps sur l'Hellénie. De toutes parts se lèvent les héros grecs, illustres humanitaires, qui détruisent les monstres cornus à tête de taureau. Thésée tue le Minotaure; Persée, le Taureau de la mer. Mais l'expression sublime de la race hellénique, son champion héroïque, c'est le fils de Jupiter et d'Alcmène : Hercule. Il purge la terre des monstres sémitiques, les Cacus, les Geryon, les Antée de Lybie, les Lions de Némée. Les douze travaux immortels font reculer l'Hercule Tyrien, le Melchart, et son dernier effort ouvre au monde antique un monde soigneusement caché par les races phéniciennes dans la légende du détroit d'Atlas (2).

Partout, du reste, le culte molochiste choque les esprits et tend à une modification — progrès presque aussi sauvage que le rite abandonné; mais la tendance est manifeste et va devenir la religion poétique et civilisatrice des Hellènes. En Arcadie, Dionyse a encore une fête où le sang des femmes fouettées à outrance coule sur son autel (3).

La Bellone, déesse des Romains, comme Astarté déesse de la guerre chez les Philistins, la mère des Dieux veulent du sang humain, et les prêtres, pour les contenter, se font de copieuses incisions sur les bras et les épaules (4). Les

(1) DIODORE, XX, 14; PLATON, *Politique*; SILIUS ITALICUS IV, *Punic*, et les *Pères de l'Eglise*.

(2) Voir appendice C.

(3) PAUSANIAS, 8, 23.

(4) HORACE, *Sat.* II, III, et TIBULLE, I, 6, 4, 5; APULÉE, *Métamorph.*, Livre 8.

Pères de l'Église, Prudence, Tertullien, Lactance, etc., plus orthodoxes que logiques, fulminent contre ces horreurs réélitées, du reste, avec luxe par les macérations chrétiennes. Heureuse encore l'humanité, si ces nouveaux philanthropes se fussent contentés pour leur Dieu du sang de ses prêtres et des boues du paganisme !

Peu à peu le sacrifice sanglant perd du terrain et ses Dieux se décident à octroyer aux mortels la charte des pouvoirs défaillants. Leur féroce clémence abandonne la victime entière pour un peu de sang, la perte de la virginité ou de la chevelure, le morceau de chair circoncis.

La loi des contrastes est inéluctable. A côté des cris des sacrifiés, les hurlements des Bacchanales. Après la dégradation par l'ascétisme, tous les débordements des sens. L'exaltation de la Vierge et du castrat a pour contre-coup l'orgie sauvage où l'on se jette sur la vie et ses jouissances, de toute la sainte horreur puisée au sacrifice. Les Sémites ne semblent même ne se plonger si violemment dans le borbier que pour échapper à la flamme dévorante du Moloch. Non qu'il y ait antagonisme entre les cultes orgiastiques et sanglants. Ces deux institutions, dont l'une inspire plutôt le dégoût, s'entrelacent amoureusement comme la vigne et l'ormeau. Partout, en effet, les Phéniciens dans leurs factoreries, outre la machine molochiste destinée à consumer les ennemis, les rebelles, les concurrents, importent l'Aschera, le culte du Phallus et du Baal, combinant cette double influence : la passion et la terreur. Les îles de l'Archipel, la Sicile, Carthage, l'Ibérie surtout pullulent de prostituées ou Kedesches. On connaît la réputation des danseuses gaditanes. Cette tarentelle, d'origine phénicienne, s'est conservée jusqu'à nous.

Ce n'est pas ici la métamorphose du sacrifice de la vie humaine en sacrifice de la virginité, le troc honteux accepté par Moloch aux abois. Il s'agit de divinités orgiastiques, appliquant à la débauche les théories spéciales exposées de nos jours sur l'art.

Le Molochisme choisit les antres des montagnes, les endroits sauvages et dévastés, un idéal d'horreur à l'unisson de ses cérémonies sanglantes. C'est au milieu de la végétation la plus luxuriante, à l'ombre des cèdres et des térébinthes tant de fois maudits par les prophètes d'Israël que se célèbre la grande orgie. Au détour du bois sacré, Baal dresse sa tête phallique. Borne de bois d'abord et colonne de pierre, il devient avec le temps colonne d'or et de pierres précieuses. A sa droite brille le symbole féminin, l'Aschéra. Le bouc, le coq, le cochon errent à côté des Dieux, qu'ils symbolisent. Éphraïm préfère l'âne, symbolique animal qui porte Dionyso et Jésus-Christ et offre même à l'antiquité un mystérieux sens philosophique.

De l'Égypte à la Phrygie, la débauche religieuse étend son flot fangeux et ses huttes de feuillage (1). Le *lingamum*, la pomme de pin et de grenade sillonnent les temples. Les Phallus gigantesques percent les murs. En Cilicie, ils ont plusieurs centaines de pieds, et l'École allemande a pu, sans ironie, y reporter l'origine de nos clochers d'église.

La prostitution établit son empire sur les marches mêmes de l'autel et dans ses bosquets sacrés. C'est une institution sacerdotale, un moyen héroïque d'honorer la divinité. A ce point de vue, les prostituées sont des prêtresses, les courtisanes des saintes, et les combats de Cybèle ont avec les femmes un amour réputé sacré (2). Le dialogue impur du Santon et de la Sulamite, aux répons alternés, nous a transmis le chant lancinant des orgies israélites, et Sodome, allégorie transparente, conserve jusqu'à Josias ses huttes à la porte du Temple.

L'orgie rabelaisienne a certes sa grandeur dans le sublime étal de boucher offert par le curé de Meudon au monde émacié de l'éternel carême du moyen âge. Mais chez les Sémites, toutes nerveux et frénétique, saccadé et dissonant.

(1) Fêtes des Tabernacles en Palestine. Fêtes des Sacrées (huttes) à Babel, en Syrie et partout.

(2) LUCIEN, *De Deâ Syriâ*.

La joie souffre et délire. Le rire sardonique ne retentit pas seulement dans le son des taureaux d'airain et des idoles creuses. Il éclate au milieu de ces rondes fébriles, de ces contorsions furieuses, par lesquelles les Sémites honorent leur divinité. L'orgie n'est pas seulement immorale, au point d'attirer à David dansant devant l'arche le mépris de sa femme Michol, elle devient féroce et dangereuse, rentre dans le domaine pathologique.

A la fête de Thammuz-Adonāi, le deuil prépare la joie. Pendant plusieurs jours, les femmes s'arrachent les cheveux et pleurent le trépas d'Adonis. Mais Adonis ressuscite et son triomphe se célèbre par des joies délirantes (1). La débauche poussée à cette extrémité rejoint la fureur. Elle a ses martyrs et ses blessés, plus horribles encore que les mutilés de Moloch.

Les Galles se martyrisent en dansant. Ils brandissent des épées dans leur délire sacré et chaque fois que le fer frappe une poitrine le sang humecte la terre.

Au son d'une musique frénétique, les jeunes gens présents dans le temple de la déesse syrienne, saisissent des glaives exposés pour cet usage, se castrent eux-mêmes, puis en proie à la démence, parcourent les rues, le glaive ensanglanté à la main et jettent dans une maison l'objet du sacrifice (2). Les Babyloniennes, on le sait par Hérodote, sont obligées de se prostituer une fois par an aux étrangers; et, du temps des Macédoniens la prostitution est dégénérée en débauche générale, sans idée religieuse (3).

Sur les bords de l'Euphrate, sauf quelques cérémonies antiques, tôt disparues (4), le champ est plutôt resté à l'influence aryenne et conschite. La race sémitique n'a pas ajouté son cachet satanique. Il brille en revanche dans les

(1) Voir, sur Adonis, l'appendice A.

(2) *De Deā Syriā*, 51.

(3) QUINTE CURSE, 5, 1 — Ghillany dans Ewerbeck.

(4) A Ninive, dans les Sacées, l'immolation du Zogan qui retrace la fin légendaire de Ninus et de Sardanapale. — Voir appendice E.

Bacchanales et Saturnales de l'antiquité, fêtes excitantes qui font tache dans le concerto-Hellène. Cette joie débordante, fougue indomptée, état indécis entre tous les délires, où se mêlent les phénomènes de l'hystérie et de la catalepsie, c'est une peste sémitique. Les Bacchantes déchirent les membres du poète Orphée. Les Menades se roulent à terre sans souci de leur pudeur et de leur corps. Elles rugissent et se trémoussent, jusqu'à ce que la vie leur manque et qu'elles tombent sans connaissance, houle impudique et iéroce, premier flot de l'Orient fécond en monstres. Ces furies conservent jusqu'au dernier moment le caractère le plus suspect. Moloch se cache sous Bacchus, et la danse de Saint-Guy deviendra la Bacchanale chrétienne.

S'étonnera-t-on qu'à ce régime d'excitation continue, la raison chancelle et donne issue aux phénomènes les plus singuliers ? Des hommes ébranlés par ces secousses surhumaines perdent terre. Dieu devient le souffle qui les enflamme, le tourbillon qui les emporte. Ils parlent à cet être qui mugit autour d'eux et leur bouche devient le portevois du Baal, du Moloch ou de l'Artémise adorée.

A tous ces titres, la sémitie est la patrie du prophétisme. Chaque divinité possède son bataillon de Nabi ou Voyants, qui tombe dans tous les délires cataleptiques, fait des miracles, prédit l'avenir et déclame contre le Dieu d'en face. Le Nabi vit avec son idole dans une familiarité singulière, et, si le Dieu rechigne à thaumaturger, on voit le prophète l'apostropher à la manière des poissardes de Saint-Janvier. Car le Nabi est avant tout orateur populaire, visant à frapper la multitude, et la mimique fait presque tous les frais de son inspiration. Ainsi, Jérémie, cet ami des Assyriens, par dégoût de ses concitoyens, se met un bât sur le dos et envoie des bâts à tous les roitelets de Palestine. A l'approche de l'ennemi, il se promène tout nu, comme un fou, dans les rues, et, par contre, achète un champ au moment du découragement général. Une autre fois, il cherche dans Jérusalem le juste que Diogène cherche à Athènes.

Ézéchiel avale un livre pour s'ingurgiter la science divine, Quelquefois même la parabole devient d'un réalisme outré. Jéhovah donne ordre à Osée de prendre la fille de joie Gomer, puis de commettre adultère avec une femme mariée et d'en avoir des enfants. J'en passe et des plus vigoureux.

Les Nabi d'Israël et de Juda, dont nous possédons les œuvres, sont les représentants du progrès, des écrivains même. Que doivent être leurs adversaires, les farouches apôtres du Moloch ou les Voyants de l'Artémise ? Déjà notre plus vieille connaissance, le prophète d'action, sort du fond des âges, comme une bête fauve. Les Samuel, les Élie, aussi terribles que leurs Dieux eux-mêmes, prophétisent les mains dans le sang et ont pour digne lignée, jusqu'à la fin de l'Empire, les Galles et les Chaldéens, ces bohémiens de l'antiquité, accusés de tant de crimes secrets.

Sous une forme spéciale, le Nabi sémitique reproduit le Schamane sibérien, l'Obi africain, le Sorcier indien, Pythies ou prophètes sauvages, dont les gestes bizarres et la grandeur dans certains traits frappent tous les voyageurs.

A part ces réserves nécessaires, la lutte soutenue par les prophètes du canon hébreu contre les religions féroces est digne des héros grecs. Admirables consolateurs surtout ! Lorsqu'ils voient dans chaque fléau un châtement envoyé sur Israël, cette explication étroite choque nos goûts délicats ; mais aussi quel magnifique regard jeté dans l'avenir ! quelle compensation grandiose ! Les Nabi entrevoient pour Israël la Jérusalem nouvelle. Ils élèvent le grand espoir du Messie, point d'honneur de tout un peuple ; et ce Messie vengeur, ce conquérant du monde qui doit relever Israël et lui donner une éternité de gloire pour quelques instants de misères, ils l'appellent, ils le prophétisent sans cesse pour le faire naître.

Certes, les événements eurent leur influence sur le prophétisme et, lorsque Chamos envahissait la Judée et que les enfants du seigneur Malchoin unis aux fils du Dagon traînaient les Juifs en esclavage, l'enthousiasme national

s'alliait au sentiment religieux. Le prophète est alors un produit spontané, Nabi sauvage et abrupte qui se sent humilié dans ses Dieux et se lève, au milieu d'Israël, libérateur comme Gédéon et Jephté, Brutus barbare comme Aod et la femme Jahel. Plus tard, avec le temps, le prophétisme devient un art. Il possède une recette, un recrutement régulier, des écoles, un salaire. Les macérations, le jeûne, la solitude sont excellents. Souvent le Vulgate préconise la musique. Déjà Élie, cet homme, ce fauve plutôt couvert de poils et ceint d'une lanière pour tout vêtement, qui apparaît à des longs intervalles dans Israël pour tuer et maudire, prie son disciple Élisée de lui jouer de la harpe. Tous les moyens propres à troubler l'esprit, à influencer le sympathisme nerveux, ont fait de tout temps des malades et des prophètes. Le fluide était contagieux, les effets immédiats et terribles. Le roi Saül, saisi par l'esprit de vertige à l'aspect des prophètes, se roule trois jours et trois nuits sur la terre (1).

Les mêmes excitations produisent les mêmes effets jusque dans les temps modernes. Broyés par un joug de fer et inspirés du livre sémitique, les Hussites, les paysans de Munzer, les Camisards et mille autres sectes retrouvent l'esprit des Othoniel et des Aod. A quelle hauteur ne s'élève pas parfois l'imagination de ces hommes! C'est à l'école des Jérémie et des Amos qu'ils ont appris à parler.

N'oublions pas, dans cette brève revue, l'accompagnement forcé des religions sémitiques, l'arche sainte où se cache le Dieu dans tout son idéal d'horreur. Ces boîtes oblongues, modèles probables de nos cercueils, sont répandues dans plusieurs pays, mais surtout en Orient (2). On en retrouve même en Amérique où les Mexicains descendent dans leur pays, conduits par l'arche sacrée du dieu Huixtli.

Comme le nom mystérieux des villes d'où dépendait leur

(1) *Rois*, I, 19.

(2) HÉRODOTE, II, 63. — PLUTARQUE, *De Isi et Osiri*, VIII, 446. — PAUSANIAS, VII, 19. — TACITE, *Germania*, 40. — EUSÈBE, *e, Præp. Evang.*, 2, 3.

sort, ces religions possèdent une idole terrible qu'aucun bras ne doit toucher, qu'aucun regard humain ne doit contempler sans fêrir. Les légendes racontent les malheurs d'une impudente curiosité. Le héros Tarypile ouvre la boîte sacrée de Dionysos, sa part de butin et devient furieux à l'aspect des idoles molochistes (1).

Aucune distinction entre l'impiété et le zèle. Moloch frappe en aveugle. Le Palladium, statue de Minerve, enlève la vue à celui qui l'arrache aux flammes, comme le Dieu des Juifs a tué son fidèle Usa.

Le culte des reliques est un fruit direct du Molochisme, conservateur féroce des os immolés. Car l'arche ne contient pas seulement l'idole, mais encore les os soit du Dieu, soit des victimes ou des objets religieux, symboles ou talismans, ἀρρηκτα (les choses indicibles) pour parler comme les Grecs. Movers (2) prouve jusqu'à l'évidence que les arches furent remplies d'os d'enfants immolés, et la peste le prouve avant lui. Un soldat romain ayant ouvert une de ces arches dans le sanctuaire de Baal Chomé, un fléau, la peste en sort pour frapper la ville et l'Empire (3). De même la statue d'Apollon repose à Amyclée sur le tombeau du jeune Hyacinthe tué par le Dieu ; la colonne de Dhusair, à Pétra, sur des enfants immolés. Tel est l'aspect de ces religions. Hommes et Dieux s'y confondent dans l'effroi. Idoles et prêtres se vautrent dans le sang, au milieu des victimes de toute sorte. Végétation informe, création fatale, ces horribles produits de l'idée divine, mordant sur l'homme comme un acide, sont uniques au monde, et rien n'est comparable à ce groupe sombre éclairé par l'incendie sacré.

Comme Dante, au milieu d'un monde infernal, nous allons descendre chez ces peuples et y retrouver plus accentuées les règles de carnage et de souillure que nous venons d'esquisser.

(1) PAUSANIAS, VII, 19.

(2) MOVERS, *Die Religion der Phoenizier*, I, 357.

(3) ANIMIEN MARCELLIN, 83, 7 ; APPIEN, VIII, 173.

CHAPITRE IV

Cosmogonies sémitiques

La science et la religion veulent toutes deux expliquer la nature ; c'est leur unique ressemblance. Mais la science ne s'appuie que sur des faits et relève de la raison. La religion, au contraire, est fille de l'Imagination. Elle s'élève dans les airs sur l'hippogryphe enchanté. et, des hauteurs où plane le coursier céleste, méprise les choses de la terre. Elle sait tout ; elle a une réponse à toutes les questions : *Dieu*. Dieu crée le ciel, la terre, l'homme, le mal et le bien. Dieu est le zéro continuuel apporté aux chiffres de cette éternelle algèbre : la Nature. Aussi, pendant que la science vise à un essai de géologie ou de biologie, et, bien qu'ambitieuse, se contente de peu, la religion se fait poète. Elle édite un de ces poèmes qu'annotera Torquemada et que scandera Ignace. Elle crée une cosmogonie.

Paradoxe dans les phénomènes naturels, la Cosmogonie présente pourtant un progrès. Elle est le signe d'une interrogation timide à laquelle la religion va victorieusement répondre. Inondation jetée sous les parois du temple imprudemment construit ; c'est un remords scientifique.

Deux répliques furent faites. Des palais sans fin de Ninive et de l'Inde sortit une œuvre immense, lourde pyramide appuyée sur terre, échelle des Dieux, sommet humain. Ce fut une cosmogonie matérialiste et scientifique, mais peu savante. Telle qu'elle est surtout devenue, efféminée par les eunuques d'Alexandrie, elle sent l'Hermétisme. On en devine toutefois les profondeurs. Le chaos, la matière,

sources de toutes choses, les animaux merveilleux, reflet d'un état primitif que ne démentent certes pas les découvertes paléontologiques, les créations successives et personnifiées, l'unité de substance sous une forme mystique et parfois burlesque, constituaient en somme la profonde croyance des Chaldéens et des Mages. Tout informe qu'il soit, ce *credo* laisse bien loin l'explication empirique, cette défense mise sur le chemin de la science, qu'on appelle le Dœmiurgisme. Certes, il est facile de fermer la bouche avec un bâillon, de dire *Elohim Bara* et d'adorer les nuées.

L'idée cosmogonique, idée après tout scientifique, entra fort tard dans l'esprit des Sémites et lorsque tous les peuples possédaient la leur.

Indifférents à la nature, ils rougirent un jour de rester en arrière de leurs voisins. De là, l'époque récente des Genèses et de toutes les cosmogonies sémitiques, leur caractère conschite et aryen. Les Sémites ont fait de toutes parts des emprunts pour combler les vides de leur système religieux. Babylone, l'Égypte, l'Inde ont payé tribut. La Perse zoroastrique a fait le reste.

Cosmogonies scientifiques, cosmogonies dogmatiques, tout fut mélangé. Traduction brutale de l'idée élevée des Chaldéens et des Mages, profanation des dogmes dans l'idée vulgaire, arme de parti dont abusèrent Évhémère et les chrétiens, telle est la cosmogonie mythique. Les castes sociétaires, qui font marcher l'homme sur sa tête et voient dans toute erreur un allié à défendre, ont mis en avant la préexistence du mythe. Fatale théorie qui fausserait l'histoire religieuse ! Le mythe n'est, en réalité, que l'explication imagée et dramatique d'une idée générale, la vulgarisation factice d'un axiome souvent ethnographique. Minerve n'est pas sortie tout armée du cerveau de Jupiter. D'abord ombre fugitive, pâle lueur des ténèbres, spectre des plaines, vision entrevue et disparue aussitôt, elle n'a reçu que fort tard ses magiques attributs. Bacchus vainqueur de l'Inde, Cérés à la recherche de sa fille, Sémiramis et Bélus, le

Minotaure de Crète, n'est-ce pas l'histoire des influences et des importations nationales, une symbolique encore plus idéale que historique? Il ne faut donc suivre le mythe qu'avec précaution et l'éprouver par la philologie. Car sa venue est des plus tardives.

Alexandrie fut la grande fabrique de mythes. Cette cité présenta, dans les premiers siècles de notre ère, un des plus curieux spectacles qu'il ait été donné à la philosophie de contempler. On y fit l'inventaire de l'ancien monde et l'analyse fut aussi énergique de la part des assaillants que des défenseurs. Les Pères de l'Église étaient à la suite de la philosophie sceptique, saint Paul parodiant Évhémère et Eusèbe s'appuyant de Philon. Ils ne prévoyaient pas que Jupiter, réduit à la nature humaine, entraînerait Jésus dans sa chute, que Évhémère serait le précurseur de Strauss, et qu'arracher les masque des Dieux antiques, c'était déchirer le voile même du Temple. Telle fut la conclusion de Lucien qui, dans un merveilleux et tout moderne essor, dominant Juifs et Grecs, foulant d'un pied égal le dogme ancien et le dogme nouveau, maudit de sa parole amère ces engins monstrueux qui encombraient l'avenir. Dernier des philosophes antiques, vaincu avec honneur et au détriment de l'humanité, mort debout dans la pose voltairienne de son siècle.

Il y eut, au milieu de ce centre bouillonnant d'Alexandrie, une fabrication constante de Dieux, *ad usum philosophicæ*. On dépouillait les morts pour combattre les vivants. On voulait retrouver jusque dans les religions les plus étrangères à cette idée le démiurge platonicien ou l'historique évhémériste. Ce point de vue préconçu déformait toutes les questions. Les fragments de Bérose, l'Anchionathon, Abydène, Mochus et *tutti quanti* que nous citons, ont subi ces opérations compliquées. Ils ont servi à Porphyre, à Proclus, à Eusèbe, aux évhéméristes et aux chrétiens, et ont gardé de cet amalgame l'aspect faux, le son creux, le goût frelaté, toute sorte de qualités peu affriolantes qu'il nous faut pourtant surmonter.

La moindre étude rapporte les éléments de toute cosmogonie sémitique aux Chaldéens (1). A ce nom sacré, les idées de science profonde, de système astronomique, de premier foyer des lumières et des connaissances humaines, élèvent jusqu'à nous leur ombre grandiose.

Le Dieu qui s'imposa à de tels esprits fut la Science. Sous tous les fragments et les idoles qui nous restent, se trouvent deux versions parallèles qu'on pourrait appeler celle des lettrés et celle du peuple (2). Dans la première, les deux principes, l'esprit (la force) et la matière, s'unissent pour procréer la vie ou l'air lumineux. La seconde accouple le Vieux Bel, Bel-Itan, le Père et le Saint-Esprit avec Mylitta ou la mère des Dieux, pour enfanter Bel-Jao, Bel-Junior, son fils unique, le Demiurge et le Messie du monde.

Science si l'on veut, mais fétichisme aussi. Nous sommes en plein christianisme, dix siècles peut-être avant le Christ. Les divinités jaillissent comme la végétation des forêts vierges. Les Avatars, les Messies, les croix, les dogmes se

(1) Ce nom est Aryen. Comment expliquer ce titre Aryen conservé, à travers toutes les conquêtes, à la caste sacerdotale de Babel? Les listes primitives des rois babyloniens, dont l'étymologie est aryenne, restituent à notre race cette première création scientifique. On conquiert Babel. La caste des Chaldéens continua à régner par la science.

(2) Voir toutes ces étymologies et tous ces fragments dans *MOYENS*, I, chap. d'El. Les voici, du reste, brièvement : Version chaldéenne d'Eudémas reproduite par Damascius : Apason (le Désir) s'unit à Tanthe (la Matière) pour enfanter le fils Aoymis (la Vie). — Cosmogonie babylonienne de Béroze : d'abord les ténèbres et les êtres informes sur lesquels regne le monstre Omorka (la mère du Solide), puis Bel qui coupe en deux le monstre. — Abydène ne voit d'abord qu'une eau appelée Thalatta, solidifiée ensuite par Bel. Mochus marie l'Éther et le Souffle, d'où l'ouvreur Chusorus (l'ordonnateur). — Cosmogonie de Sidon, d'après le même Damascius : le Temps et la Nuée s'unissent pour produire tous les êtres. Philon exhibe bout à bout trois versions. D'abord le Hoth; vivifiant (le Désir) d'où venait Môt (le limon primitif) et les animaux merveilleux et immobiles, les Zaphazémin en forme d'œuf. Puis le vent Colpiak (le Souffle) qui s'unit à la déesse Baan (la Nuit), la Vénus Boeth d'Appaca. Enfin, le drame de la Terre et du Ciel, aux amours étranges, suivi de la castration d'Uranus par la harpe de son fils Ilos et de ses compagnons, les Elohim.

superposent et se déplacent, comme les images du kaléidoscope. L'être innommé des Chaldéens, l'Irrévéloé et l'Éternel dont le triangle est le signe, se représente en douze divinités divisées elles-mêmes en quatre triades. Ils sont un et ils sont douze. Ils sont encore neuf et s'incarnent dans la tour de Bel enceinte elle-même de huit tours symboliques.

Conclusion : la science ou plutôt le désir de savoir est la source de toute Cosmogonie ; le Dogmatisme, la forme ; le Mythe, la vulgarisation.

Ces trois éléments, unis ou séparés, se retrouvent ainsi dans toutes les Genèses auxquelles se joint ainsi un sens continuellement double, sinon triple.

Supposons la Genèse hébraïque égarée à travers les siècles, ses chapitres dispersés, ses versets torturés aux mains des philosophes et des théologiens ; l'œuvre entière, un souvenir affaibli dans des fragments épars.

Jamais défilé plus baroque n'aurait blessé la pensée. Le Tohu et le Bohu (Tanthe et Baan), la Nuée phénicienne qui s'élève de terre, l'Élohim mystérieux, collectivité vague que Salvador traduit encore aujourd'hui par *les forces vives de la Nature*, deviendraient tour à tour, au caprice d'un Philon ou d'un Damascius, des hommes, des Dieux ou des agents scientifiques.

Une place spéciale est pourtant réservée à la Genèse dans la sainte Épigraphie. Si le *dire* populaire s'y montre en nombre d'endroits, par exemple, le chant mystérieux de Lemek, la bénédiction de Jacob, type des bénédictions futures, la légende de Babel, etc., l'ensemble du livre porte une physionomie particulière. Il est savant et critique. Son érudition a puisé aux meilleures sources. Une complication sérieuse a été faite en Phénicie et à Babylone, de la même manière approchant, sauf l'énorme différence des temps, dont fut rédigée la Cosmogonie de Philon Hérennius.

Même méthode d'exposition, même accumulation d'idées et de faits, mêmes répétitions et, j'y insisterai tout à l'heure, même système mythologique.

La Genèse a été composée sur les cosmogonies comparées de Perse, de Phénicie et de Chaldée, et elle porte avec elle sa date, la captivité.

Dès le XVIII^e siècle, Astruc signalait dans la Genèse deux rédactions superposées, dont l'une emploie le nom d'*Élohim* et l'autre le nom de *Jéhovah*. Or, l'*Élohim* des premiers chapitres n'est pas le *Jéhovah* auquel l'accôle le rabbi jéhoviste, dernier metteur en pages du morceau. Il s'en distingue par une action moins bornée, un air plus universel, et crée le Ciel et la Terre selon le procédé d'Ormuzd.

Le drame de l'Éden, ce monument exquis de sagesse orientale, traduit les traditions des Perses sur le Cyprès pyramidal (1). Cet arbre superbe, à forme de flamme, à double sexe, est pour tout l'Orient le symbole révéré de la vie, de la mort et de la vie future : l'Immortalité. En lui se résume la lutte dualistique, le bien et le mal, Ormuzd et Ahrimane. La Genèse trahit elle-même cette origine par le titre Parse : *Arbre de la science du bien et du mal*; et le feuillage, d'où sort l'amour, ombrage la pierre des tombeaux.

C'est l'arbre dont le fruit donne l'intelligence, l'arbre de la science et de la vie, détesté du morose Saturne, l'arbre paradisiaque dont Zoroastre dérobe la branche sacrée dans les séjours bienheureux. Plantée en présence du roi Gonchstep devant le pyrée de Kirchmer, la branche sacrée acquiert immédiatement une telle hauteur que le prophète y bâtit une chapelle.

Cet arbre merveilleux des souvenirs antiques fut abattu par le calife Motawakkel. Il avait trente-trois coudées et quart de circonférence.

Plus riches mêmes que les Hébreux, les Perses ont dix-sept paradis créés par Ormuzd et s'en voient successivement chassés par Ahrimane, qui s'y glisse une fois en serpent.

« Au milieu du paradis, dit le verset 10, chapitre II,

(1) HUMBOLDT, *Cosmos*, II, p. 113, trad. Galusky. *Recherches sur le Cyprès pyramidal*, p. 1. LAJARD. *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, nouvelle série, t. XX, 2^e partie, p. 129.

« coulait un fleuve qui se divisait en quatre branches. » Le *Boundehesch* Pelhvi, combiné avec les livres zends plus anciens, arrive à une théorie des eaux analogue. L'Arg, le Veh, l'Arvand et le Irat sortent d'une même source, coulent un moment en commun autour du monde et se séparent pour arroser, sous divers noms, les pays les plus éloignés. L'Inde possède aussi ce mythe sur le mont Méron (1).

Deux des fleuves paradisiaques de la Genèse, le Tigre et l'Euphrate, appartiennent en commun au mythe hébreu et persan. On n'a pu retrouver le Phison et le Gihon qui entourent le pays de Censch. Il est, du reste, impossible de fixer ces esquisses de l'esprit humain qui suivent les peuples dans leurs migrations. L'Arvanda du Bordj devient, de fleuve en fleuve et par une dernière halte, la rivière de l'Euphrate. L'Aztlan des Aztèques est introuvable comme le Méron des Brachmanes. Leur origine est plutôt dans le cerveau de tous ces peuples. La science ne peut arriver jusqu'au sommet de cette échelle de Jacob, dont l'extrémité touche aux ténèbres.

Niera-t-on l'emprunt fait à la théologie zende, lorsque le mot Paradis (*Pardès*) vient des Perses, lorsque le rédacteur de la Genèse les place avec Assur parmi les fils de Sem, au détriment des Chananéens, lorsque le même mythe est inscrit dans toutes les imaginations aryennes? Sans m'arrêter à l'argument sentimental, ces descriptions de la nature, ce besoin d'expliquer et de savoir, ce rêve tout aryen des paysages délicieux, sont étrangers et même antipathiques à l'esprit sémitique.

Mais la terreur religieuse ferme, même dans les plus

(1) « Verset 10. — Dans ce lieu de délices il sortait un fleuve pour arroser le paradis et de là se diviser en quatre canaux.

» Verset 11. — L'un s'appelle le Phison, et c'est celui qui coule autour du pays de Hevilath d'où vient l'or.

» Verset 13. — Le second fleuve s'appelle Gihon, et c'est celui qui coule tout autour du pays d'Éthiopie.

» Verset 14. — Le troisième fleuve s'appelle le Tigre, qui se répand vers les Assyriens. Et l'Euphrate est le quatrième de ces fleuves. »

minces détails, la bouche à nos savants. Lajard, pour se disculper des résultats qu'il est obligé de constater, attribue le plagiat aux Mages et même aux Brachmanes. Qu'il soit logique et les accuse encore d'avoir pris aux Juifs les dogmes de la Résurrection et des Anges, puisqu'il les trouve communs à tous ces peuples.

Plus habile, mais aussi peu sérieux, Renan esquive la difficulté en supposant un contact antihistorique des Sémites et des Aryas.

Tout homme qui étudie sans crainte et sans partialité l'histoire des Hébreux se convaincra facilement de la fixation tardive de leur culte. A Babylone seule furent arrêtés les dogmes moysiïques, furent comblées les lacunes d'un système religieux incomplet; et les récits d'Éden, de serpent tentateur, d'arbre de science et de faute originelle, présentent, avec certaines fables brahmaniques, et surtout avec les mythes du Vendidad-Sadé, la concordance chérie des indo-aryens de Berlin. Les Perses seuls ont été les intermédiaires.

Mais si le ton général du pastiche est perse, les éléments sémitiques reparaissent avec nos anciennes connaissances, Tohu et Bohu (le Tanthe et le Baan), l'une, matière vide et déserte; l'autre, noire nuit du Chaos.

« La Terre était Tohu Bohu (*inanis et vacua*, traduit saint Jérôme). Les « ténèbres recouvraient la face de l'abîme » et le souffle d'Élohim flottait porté sur les eaux ». Le souffle d'Élohim n'est autre que le Saint-Esprit, le principe mâle, l'Aposon et le $\pi\omicron\theta\omicron\varsigma$ des Genèses sémitiques. Il couvre le monde avec la tendresse amoureuse de la colombe, (c'est le sens syrien du mot hébreu), et atteint dans la Trinité chrétienne son type définitif.

Une des premières créations d'Élohim est le Jao ou air lumineux dont ne peut se passer une honnête cosmogonie. Ce Jao, du reste, ainsi que Bel et Chusorus ont appris à Jéhovah sa manière de partager les eaux et le firmament (1).

(1) Versets 3 et 7 du chapitre 1^{er}.

Toutes ces nuances sont tellement sensibles qu'on assiste presque au travail du rédacteur de la Genèse. On le voit compulsur, résumer, faire entrer dans son calque les éléments les plus disparates. Son idéal est la création d'Ormuzd dont il veut doter le Jéhovah, sans oublier toutefois aucun élément sémitique. Une idée le domine : composer un traité complet de cosmogonie où rien d'essentiel ne se laisse désirer. Ainsi, après avoir donné la version catégorique du chapitre I^{er}, il rajoute encore un détail oublié.

Il écrit, chapitre II : « Ainsi le Ciel et la Terre et toute » leur parure sont créés » et, plus bas, verset 4 : « Voilà les » générations du ciel et de la terre, lorsqu'ils furent créés » par l'Élohim Jéhovah. Alors aucun arbre n'était dans les » champs et aucune herbe ne germait, car Élohim Jéhovah » n'avait pas plu et il n'y avait pas d'homme pour la » travailler. »

« Mais une nuée montait vivifiant la superficie entière » de la terre, etc. »

C'est la Nuée féconde de Damascius, nouveau fragment de cosmogonie recousu par une transition maladroite.

Les générations de la Genèse mettent encore en lumière la piquante analogie, déjà signalée, entre elle et les fragments théogoniques de Sanchoniaton.

Comme la Genèse, Philon déroule des créations superposées, des mythes raccordés, un luxe de versions et de connaissances disparates. Il connaît Adam (Ἐπεργετος), Seth (Genos et Genea), les Caïn (Γηνος), les Ésaü; il attribue l'invention des arts à des êtres divins, personnifie les nations, les villes, les monts, les fleuves. Hasard ou plagiat, cette étrange coïncidence ne peut être mise en doute.

Ewald, Bunsen et Movers, ce dernier surtout, après de longues années de méditations et de travaux, ont proclamé l'importance et l'authenticité du livre de Sanchoniaton traduit par Philon Hérennius.

Renan a donné à l'Académie un de ces jugements ambigus où se complait son scepticisme sulpicien (1).

« Un Phénicien, dit-il, de l'époque des Séleucides, voulant relever la Phénicie, et imbu d'un système d'exégèse mythologique, écrivit en phénicien un grand recueil où il mit bout à bout, en les rattachant l'une à l'autre de la façon la plus grossière, les traditions des différentes villes de la Phénicie et des écrits antérieurs dont l'unité se laisse encore apercevoir. L'auteur s'appelait ou feignait de s'appeler Sanchoniaton. »

Ainsi Renan, tout en plaçant l'ouvrage primitif au temps des Séleucides, ne peut nier la trace de traditions et documents antérieurs. Bien plus, il reconnaît expressément, quelques lignes plus loin, la manière cadencée des *Tholedoths*, le système des versets, et croit à une étude sérieuse des stèles ou tables sacrées. Pourquoi alors toutes ces contradictions ?

Divers passages lui semblent empruntés à des ouvrages connus, par exemple : un livre hermétique d'Égypte sur Taant, la Cosmogonie d'Hésiode et enfin la Genèse.

D'abord, ce qui se rapporte au Taant n'est pas nécessairement égyptien, puisque Taant est un dieu et un nom sémitique, avec son histoire, ses origines et ses monuments incontestables.

J'avoue que les expressions de Gé et d'Uranus appliquées aux premiers éléments sortent des limites du génie sémitique. Mais n'est-ce pas là un de ces contre-sens évhéméristes du traducteur dont Renan a relevé un certain nombre ? D'ailleurs, l'origine orientale de la Cosmogonie d'Hésiode suffirait à expliquer une certaine communauté de détails, sans tant et de si profondes divergences qui séparent les deux pièces, sans la présence des Élohim, d'Ilos et de la Harpé, ces gages puissants d'authenticité.

(1) *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XXIII, partie 2 : *Sur l'origine et le caractère véritable de la Cosmogonie de Sanchoniaton*.

Quant à la Genèse, Renan, aux abois en face de ses ressemblances avec le Sanchoniaton, édite un système qui serait destructeur de toute certitude historique.

Forcé par le texte de rejeter la copie directe, il suppose un commérage. « Sanchoniath aurait arrangé à son gré les bavardages d'un Juif établi en Phénicie. » C'est de la haute fantaisie.

Je crois, pour ma part, à l'existence de mythes et de pièces communes aux Israélites et aux Phéniciens. Qu'elles aient été sous les yeux des rédacteurs de la Genèse et du Sanchoniath, je le concède. Mais le vent Colpiak et sa femme Baan ne sortent pas plus de la Bible que la Tanthe babylonienne ou la Vénus d'Aphoca. L'Usov de Sanchoniaton est notre Ésaü par l'étymologie et la race; c'est l'homme velu et sauvage en face de la race des pasteurs, Chanaan contre Israël. Il entretient avec son frère Memroumos ou Hypsouranios les querelles d'Ésaü et de Jacob. Mais le mythe de Sanchoniaton a un aspect tout local. Des stèles rappellent la mémoire d'Usov et de Memroum (1); ils vivent, du témoignage même d'Eusèbe (2), dans les adorations tyriennes. Le Cassius et le Liban, héros tyriens du Sanchoniath, ne sont pas le Masch ou le Rispath de la Genèse, et pourtant ces personnifications sont sœurs. Parenté n'implique pas plagiat.

Et non seulement il existe entre la Genèse et le Sanchoniath identité de fonds, mais identité de forme et de facture.

Les deux rédacteurs, après avoir déroulé leurs tableaux de la création, font passer sous les yeux un long défilé d'êtres spéciaux, incarnation des montagnes, des villes, des premières inventions. Ils sont évhéméristes, chacun à sa manière. L'un subordonne toute divinité à son système philosophique, l'autre à son Dieu Jéhovah.

Lorsque Sanchoniath a par plusieurs fois créé la Terre,

(1) L'ancien Testament parle d'un lac Memroum en Palestine.

(2) EUSÈBE, *De laudibus Constant*, C. 13.

il déroule ses séries de Dieux et de héros divinisés. Le vent Colpiak et sa femme Baan enfantent Protoponos et Aion qui trouvent la nourriture venant des arbres. Puis viennent Genos et Genea qui élèvent leurs mains vers le ciel et voient Beoloamin, le Grand Dieu Φως, Ηῆρ et Φλοξ, les trois manifestations du feu, le Casius, le Liban et l'Antiliban. Memroum lutte contre son frère Usov. Le premier pasteur et le premier pécheur exploitent le globe. Le tout compliqué d'une série compacte où roulent pêle-mêle tous les Dieux et Déeses de Chanaan, et terminé brusquement par la Trinité babylonienne : Cronos, Belus Junior et Apollon Chomaeus.

Qu'a fait de plus la Bible? Elle aussi a ramené à des conditions humaines les Dieux et les héros inféodés au Jéhovah. La généalogie n'est que de la mythologie.

De tous ces premiers patriarches, les uns sont des Dieux dont plusieurs recevaient encore un culte aux beaux temps de la Grèce ; les autres, de simples marques destinées à constater le passage d'une génération.

Prenons les deux généalogies d'Adam, la première par Caïn et la seconde par Seth. Toutes deux aboutissent à Lamek par des chemins et des pères différents (1) :

PREMIÈRE LISTE

Adam
Caïn
Hénoch
Irad
Maviaël
Mathusaël
Lamek

Lamek épouse Ada
Jabel et Jubal.

DEUXIÈME LISTE

Adam
Seth
Enos
Caïnan
Mahalabel
Jared
Hénoch
Mathusalem
Lamek

et Zilla
Tubalcaïn et Nenraa.

(1) La première généalogie, chap. IV, versets 16 et suiv. ; la seconde, chap. V.

Dans la première liste, sept descendants; dans la seconde, neuf, et pour aboutir aussi extraordinairement au même Lamek.

C'est la méthode arbitraire des poètes cycliques, variant leurs théogonies selon une idée morale ou simplement poétique. Peu importe, en effet, que ces termes Seth (principe, race), Énos, Hénoch, Noah (les jeunes) soient déplacés. On n'y lit que la relation du père au fils ou l'apparition d'une nouvelle race.

Ces dédoublements ne sont pas, on l'a vu, particuliers à la méthode hébraïque. Les Protoponos, les Géinos autochtones du Sanchoniath, les Kessaré et Assoros d'Eudène sont de la même famille et de la même inspiration. Un lien plus étroit unit le Seth aux Genos et Genea. Ceux-ci voient se manifester le Seigneur du ciel. Le fils de Seth, Hénoch, commence à invoquer le nom de Jéhovah.

Je n'insiste pas sur les nombres ronds trouvés par Twald dans les années des patriarches, parce qu'il est trop commode de jouer avec des chiffres et de prêter à un compilateur barbare des idées presque modernes. Je m'incline, au contraire, devant les recherches qui ont dévoilé à cet infatigable critique tout un panthéon enfoui dans les chapitres IV et V de la Genèse.

Iconium adore de toute antiquité le Dieu Hénoch (Ανναζος), bon génie qui meurt et ressuscite à la façon d'Adonis et que la Genèse fait enlever au ciel par Jéhovah. Cette ville, fondée par Caïn, prend, selon le chapitre IV, le nom de son fils Hénoch. Non loin s'élève l'Ararat où l'arche de Noah touche terre. Le Dieu d'Iconium paraît sur les mégalithes avec le vaisseau sacré, et les attributs diluviens; l'inscription Néo confirme ce singulier syncrétisme (1).

Lamek, Dieu lydien et assyrien (2), est le génie

(1) BOULANGER, *Dissertation sur Elie et Enoch*.

(2) DIODORE, IV, 31; CEDRENIUS, I, 30.

farouche. Il s'accuse, dans un chant mystérieux, d'avoir tué un homme et un enfant et confie cet horrible secret à ses deux femmes : Zilla (la Sombre), cette belle et infernale Lamia qui tue les enfants des femmes endormies et séduit les jeunes gens pour les égorger (1), et Ada (la Beauté), la Junon babylonienne d'Hésychius.

Méthusélach, l'homme des armes ou Mars, se tient à côté de cette représentation de la mort vengeresse et inexorable. Mahalabel, véritable Apollo, reflète les rayons du soleil. Jéred est l'élément humide, tandis que la Beltis ou Vénus phénicienne a pris place dans la Bible sous son propre titre de Nema.

Sans abandonner l'explication philologique, les Chetas, ces Sémites envahisseurs de l'Égypte, entraînaient avec eux leur Dieu, le terrible Seth ou Sutech, assimilé par les Égyptiens au Typhon, et dont les cartouches sont brisés sur tous les monuments du Delta.

La famille de Lamek semble même reproduire dans un nouveau cycle les trois fils d'Adam. Jabel est le père des pasteurs. Jubal, l'Eschmoun carthaginois, dont le temple domine du haut de la Byrsa les ports et les mers, invente la musique. Le mauvais génie reparait avec son nom, sous les traits de Tubalcaïn, dieu des armes et de la guerre.

Noah participe tout à la fois du Dionysos et du dieu et roi Xixuthrus, le Deucalion chaldéen, dont l'histoire a bien pu lui servir de modèle.

Enfin, trois figures gigantesques couronnent cette pyramide appuyée sur Dieu même : Sem (le Très-Haut ou Chijoun de Saturne), Cham (le Brûlant Baal-Hamman de Tyr et Appolon Chomé de Babylone), et le Josaphat dont l'air aryen échappe à la comparaison et qui serait peut-être le Bel-Jao, comme dans les hymnes mystiques de Grèce, Japhat et son père Prométhée.

(1) PHILOSTRATE, *Vit. Apoll.*, IV, 25, VIII, 9; CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromat.*, I, chap. 15, § 70.

La mythologie de Sanchoniath serrerait la Bible de plus près qu'on ne le croit généralement.

A partir de Noah, la Genèse entre dans une phase où la mythologie cède la place au symbole. Elle n'est plus qu'une de ces idylles mises par tous les peuples en tête de leur histoire, un de ces contes pleins de fraîcheur où se reproduit, dans tous ses détails et avec la plus imperturbable confiance, la vie et la mort des héros.

Dans ces temps héroïques, une distance minime sépare les Dieux et les humains. Jupiter siège au sommet de l'humanité par une simple prérogative, et Abraham, l'intime de Jéhovah, est lui-même un Dieu, avec sa Sara, comme son homonyme Brahma, compagnon de la déesse Sarasvati.

Image et continuateur du Bel, Abram passe le Tigre et introduit la horde sémitique dans les plaines de la basse Asie. Les Arabes l'appellent le Haut-Père, dont la statue infernale trône dans la Caaba jusqu'à Mahomet. La Syrie l'adore, les Perses le confondent avec Zoroastre et la Phénicie, d'accord avec la Bible, conçoit le père des Hébreux sous les traits du Kronos-Israël, assassin de son fils Jéhud.

L'esprit se repose à peine sur la légende d'Isaac et de Rebecca, une des plus gracieuses épaves de l'imagination arabe, lorsque voici le génie de l'astuce, le père des douze et symboliques tribus. L'Hercule juif vient de mettre la dernière main à la nation, sous la double face de l'Archal phénicien. D'abord soumis aux mauvais principes, Ésaü, le Samuël des rabbins, rampe, plein de bassesses et de prières ; puis, luttant avec El Saturne, le grand Dieu lui-même, il se retire vainqueur, et prend le titre d'Israël (1) (vainqueur d'El).

Ainsi se reproduit, d'une façon péremptoire, l'identité des pièces sémitiques et de la Bible.

Je me suis peut-être attaché plus qu'il n'était juste à ces

(1) Le fils d'Alcmène et le fils de Rebecca se démettent tous deux la cuisse dans ce combat. La coïncidence est au moins singulière.

morceaux antiques; mais ils me sont chers comme les premiers bégayements de la science.

Elle était alors enveloppée dans les langes de la religion qui faillirent plus tard l'étouffer. Maintenant elle a déployé ses ailes et repousse du pied la chrysalide impure. Elle plonge dans l'infini et, ramenant les mondes à la brassée, elle dit à son indigne adversaire : « Va-t'en, nous n'avons plus besoin de toi. »

L'esprit (j'entends ainsi la sublime propriété de la matière et non le *πνεῦμα* hautain des spiritualistes), l'esprit a enfin triomphé des monstres théologiques. Le scalpel de la critique met à nu ces ficelles que la peur et l'ignorance transformaient en lourdes chaînes. On arrive à ce noyau des Écritures comparé par Bruno Bauër au zéro tout pur. Enfin !

TABLEAU DES ÉPOQUES RELIGIEUSES DU PEUPLE JUIF

PREMIÈRE ÉPOQUE

DEPUIS LA CRÉATION DU MONDE JUSQU'AU XVI^e SIÈCLE
AVANT JÉSUS-CHRIST, SELON LES ORTHODOXES

Période fabuleuse où se placent les personnages légendaires, Noë, Sem, Cham et Japhet, Abraham, Jacob et ses douze fils, Moïse, etc.

Pas de certitude, ni de détails sérieux.

DEUXIÈME ÉPOQUE

HISTORIQUE. — DEPUIS LE XVI^e SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST
JUSQU'A LA FIN DU IX^e SIÈCLE

*Culte de Baal-Moloch-Jéhovah, par l'orgie
et les sacrifices humains.*

Entrée des Juifs en Canaan, vers le XVI^e siècle, d'après les orthodoxes.

Dictature individuelle des Juges ou Sophetime.

Centralisation de toutes les tribus, sous le prêtre Héli.
vers 1190.

Samuel, 1112-1080.

Royauté.

Saül, 1080-1040.

David, 1040-1001.

Alliance avec les peuples molochistes de Tyr.

Salomon, 1001-962.

Construction du temple molochiste de Jéhovah, par des
ouvriers tyriens.

Séparation des dix tribus.

962.

Royaume d'Israël, à Bethel.	<i>Culte du Moloch</i> et	Royaume de Juda, à Jérusalem.
Jéroboam, 961-943.		Robam, 962-946.
Nadab, 943-942.		Abram, 946-944.
Baasa, 942-919.		Asa, 944-904.
Ela, 919-918.		Josaphat, 904-880.
Zambri, 918.		Joram, 880-876.
Amri, 918-907.		Ochosias, 876.
Achab, 907-888.	Élie et Élisée	Athalie, 876-870.
Ochosias, 888-887.	prophétisent.	Joas, 870-831.
Joram, 887-876.	<i>Lutte du Moloch-</i>	Amazias, 831-803.
Jéhu, 876-848.	<i>Jéhovah national</i>	
Joacham, 848-832.	<i>contre les Baals</i>	
Joas, 832-817.	<i>de Phénicie importés</i> <i>par Jésabel.</i>	

TROISIÈME ÉPOQUE

Lutte des prophètes réformateurs contre le culte molochiste de Jéhovah.

Jéroboam II, 817-766.	Première apparition des Assyriens	Amos,	Ozias, 803-752.
Zacharie, 766-765.	sur la scène juive vers 760.	Osée, Michée,	Joathan, 755-737.
Sellum, 765.		Abdias, Joël, Isaïe,	Achaz, 737-723.
Manahem, 765-754.		prophétisent.	Ezéchias, 723-694.
Phacéa, 754-753.			Première tentative
Phacée, 753-726.			de
Osée, 726-713.			réforme
Destruction du royaume d'Israël par les Assyriens, 718.			du culte molochiste
			de Jéhovah.

Royaume de Juda seul.

Culte molochiste.

Manassès, 694-640.

Amon, 640-639.

Josias, 639-609.

Réforme de Josias, avec l'aide du prophète Jérémie.

629.

Destruction des idoles. Première apparition et soi-disant découverte d'une loi nouvelle de Jéhovah pour les besoins de la cause.

Retour immédiat au culte molochiste, sous le successeur de Josias, Sellum ou Joachas.

609-608.

Joachim, 608-598.

Prise de Jérusalem, par Nabuchodonosor.

606.

Commencement de la captivité.

606-536.

Jéchonias, 598-597.

Second siège de Jérusalem.

Transportation de Jéchonias et de dix mille Juifs, parmi lesquels Ézéchiël, à Babylone.

598.

Sedécias, 597-587.

Troisième siège et ruine de Jérusalem.

Fin du royaume de Juda.

587.

Destruction des idoles du Baal-Moloch-Jéhovah, par les Assyriens, aidés de Jérémie.

Nouvelle transportation à Babylone.

Captivité.

QUATRIÈME ÉPOQUE

Rédaction du Pentateuque. — Triomphe du culte humain de Jéhovah. — Constitution de la nationalité juive.

Ézéchiel et Daniel, 587-536.

Édit de Cyrus qui permet aux Juifs de revenir et termine la captivité.

536.

Premier retour des Juifs sous Zorobabel.

Reconstruction du Temple.

536-520.

Zacharie et Aggée prophétisent.

Nouvel édit d'Artaxerxès, et

Second retour sous Esdras et Néhémie.

458 et 454.

Réforme générale de tous les livres saints,

Translation de l'antique écriture.

Rédaction définitive du Pentateuque, et

Défense des mariages avec les étrangers.

La nationalité juive, selon la loi dite de Moïse, est constituée.

452.

Malachie et Esdras prophétisent.

CINQUIÈME ÉPOQUE

—

*Lutte du judaïsme contre l'hellénisme des successeurs
d'Alexandre.*

Les Macchabées, etc.

—

DEUXIÈME PARTIE

Jéhovah, Moloch d'Israël.

CHAPITRE PREMIER

Historique.

Quand il s'agit de la Bible, il faut s'attendre à toutes les mystifications, et l'attente est souvent dépassée.

La supercherie colossale qui nous occupe aujourd'hui n'est ni des moins curieuses ni des moins ardues à débrouiller. Elle a la sanction des siècles et trône depuis deux mille ans dans toutes les chaires et dans tous les cerveaux. Elle est acceptée sans conteste comme un dogme historique par les hommes les plus éclairés. Les modernes, si émancipés à tant d'égards, n'ont pu secouer cette chaîne et croient encore bonnement aux mythes inventés par Esdras. Ils sanctionnent cette fable audacieuse qu'Israël, seul de tous les peuples sémitiques et dès les temps les plus reculés, adora, par privilège spécial, le *seul et l'unique*. Tous ces sceptiques, à la fibre chatouilleuse, avalent sans sourciller le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la législation de Moïse et le sillon monothéiste tracé par Israël à travers les âges.

Rien de plus faux que ces croyances. Non que je blâme les mobiles qui les ont inspirées, l'esprit qui animait leurs

autours. Ils voulaient arracher leur nation au culte le plus affreux qui ait jamais déshonoré l'humanité et n'avaient pas le choix des moyens. Mais ce qui était utile pour de faibles cerveaux de cannibales ne doit pas entraver la critique. Son but seul est la vérité.

Qu'on ne s'étonne donc pas de ne point trouver au début de ce rapide exposé le Pontatouque. Le recueil tout moderne de la législation hébraïque n'est pas à sa place en tête du Canon hébreu et ne vient logiquement qu'après les Juges, les Rois et Esdras qui est certainement son premier éditeur. Tous les détails et descriptions circonstanciés qui remplissent l'*Exode* et les *Nombres*, n'ont donc pour nous aucun critérium ni importance historique. C'est du roman religieux pur et simple. Leurs auteurs ne se proposaient point, du reste, d'écrire l'histoire, mais de donner à des prescriptions humanitaires, aussi antipathiques qu'étrangères au peuple juif, l'attrait et l'autorité de dogmes antiques.

En effet, si, comme nous le prouverons d'abondance, le Neo-Jéhovah, Dieu unique, et la loi de Moïse sont des importations toutes modernes, empruntées aux civilisations de la Haute-Asie par des juifs du VI^e siècle avant Jésus-Christ, quel est donc le vieux Jéhovah répudié par le nouveau, l'institut antique que la loi dite de Moïse a eu pour but de détruire et de remplacer ? Nous répondrons hardiment : Moloch et le Molochisme, le culte de l'orgie et des victimes humaines, seul culte normal et traditionnel de la race sémitique, d'Israël comme de Tyr et de Carthage, comme de Mabug et de Jérusalem.

C'est bien dommage pour tant de belles narrations si résolument élaborées et pour toutes les illusions qui s'y sont greffées, mais le Jéhovah de nos poètes et de nos prières, le Dieu d'Isaïe et de M. de Lamartine n'est qu'un Moloch défroqué. Moloch il a vécu et agi jusqu'à la captivité. Moloch il s'est appelé. Moloch il a présidé à toutes les débauches et dévoré la chair rôtie des petits enfants. Le renégat est tellement identifié avec ces titres odieux que,

même après sa conversion, il ne peut s'en débarrasser et, force de l'habitude l'és étale en plein Lévitique et dans les Prophètes (1), côte à côte avec les défenses les plus virulentes de prier au Baal ou au Moloch. La nuance dut être bien peu saisissable au début, tant il y avait de parenté et de relations entre tous ces vocables divins. Et je le demande aux hommes de bonne foi, quelle différence entre le Seigneur (*Dominus*) des Chrétiens, le Seigneur (Baal) et le Roi (Moloch) de Chanaan et le Seigneur (Adonai) des juifs orthodoxes? Une simple querelle de mots. Par une anomalie assez étrange, ce Jéhovah si puritain sur l'épithète, a été prendre le titre d'une divinité équivoque et partagé encore aujourd'hui son substantif ineffable d'Adonai avec l'Adonis Thammuz de Byblos (2).

Son nom propre de Jéhovah échappe, il faut bien le reconnaître, à toute étymologie, et les apologistes juifs ou chrétiens peuvent en triompher à leur aise. Le vague et l'inconnu sont leurs domaines incontestés. Mais ils ne persuaderont personne. Vainement leur fantastique Moïse donne-t-il à l'idole farouche l'étymologie de *Jao-Ehié-Ser-Ehié*: « Je suis celui qui suis ou qui serai »; c'est trop philosophique et trop beau pour ne pas venir de Babylone.

Que les réformateurs juifs, peu scrupuleux en fait d'étymologies, aient voulu, après ou pendant la Captivité, rapprocher Jao de Jéhovah et confondre leur Moloch dégrossi avec l'être lumineux des Perses; qu'à leur tour les Pères de l'Église, ces échappés des écoles platoniciennes, aient salué avec enthousiasme l'entité chérie du Maître, je n'y trouve rien à redire. Mais il n'a pu être démontré jusqu'ici par quel tour de passe-passe Jéhovah venait de Jao.

(1) JÉRÉMIE, chap. XLVI, vers. 15 et 18 — Lévitique, chap. XIV, vers. 32 et chap. XXV, vers. 12 — Psaume X., *Secundum Hebræos*, vers. 16, etc. — Osée dit, chap. I, vers. 16: « Alors viendra le jour où la Judée m'appellera son époux et non plus Baal. »

(2) Voir sur les relations d'Adonis et de Jéhovah l'appendice F.

Salvador le tire d'*Orra* (*Je suis*) qui, dit-il, se prononçait *Orra*. Ewald lit obstinément : « Le Dieu Jahvo. » D'autre part, Adonis, l'homonyme de Jéhovah, porte un titre assez vague et assez inexplicé des Ganas. On ferait et on a fait des in-folio de tous ces commentaires et hypothèses, sans y joindre le nôtre. Nous nous arrêtons court à l'étymologie de Daumer (1), conforme aux précédents et aux actes du Dieu : *Howa, Jhova, la Destruction, salut à Moloch-Jehovah, au sauvage Roi de la Destruction.*

Car non-seulement le Dieu israélite portait le titre des Baals et des Molochs, ses frères, mais il partageait leurs rites sinistres. L'histoire dite sainte a beau jeter le voile à dessein sur cette affreuse réalité et accuser Baal-Moloch. Baal-Moloch jusqu'à la captivité, c'est Jéhovah. Jusqu'à cette époque, c'est-à-dire jusqu'au VI^e siècle avant Jésus-Christ, la loi de Moloch-Jéhovah fut le meurtre; son alliance, l'égorgeement annuel et régulier des premiers nés, sans compter les autres victimes. Ezéchiel le déclare catégoriquement. Ce n'est, je pense, ni un athée ni un libre penseur, pour qu'on récuse son témoignage. « Parce qu'ils n'avaient, dit Jéhovah, pas pratiqué mes jugements, mais » réprouvé mes préceptes et violé mes sabbaths, et que » leurs yeux étaient tournés vers les idoles de leurs » pères, alors, moi aussi, je leur ai donné des pré- » ceptes qui n'étaient pas bons et des jugements dans les- » quels ils ne doivent pas vivre. *Et je les ai souillés dans » leurs présents, lorsqu'ils m'offraient les premiers nés » de la vulve, à cause de leurs péchés, et ils sauront que » je suis Jéhovah (2).* »

Ce précepte qui n'était pas bon a laissé ses traces jusque dans le Pentateuque, où il se trouve travesti en dime d'argent et rattaché à une plaie d'Égypte.

Déjà le Jéhovah des *Nombres* déclare, à deux reprises et

(1) DAUMER, dans Ewald's *Beck. Qu'est-ce que la Bible?*

(2) EZÉCHIEL, chap. XX, vers. 25.

d'une façon assez suspecte, avoir pris les Lévités à la place des premiers nés (1).

Mais voici la loi de mort et de carnage dans toute son affreuse pureté :

« Tu me donneras le premier né de tes fils. Tu en feras » de même pour les bœufs et les moutons. *Qu'il reste sept* » *jours avec la mère et tu me le rendras le huitième* (2). »

Et dans le *Lévitique* (3) : « Tout ce qui aura été offert par » un homme et consacré à Jéhovah *ne se rachètera point,* » *mais il faudra nécessairement qu'il meure.* »

Les réformistes ont l'audace de faire suivre ces morceaux formels d'un tarif de rachat pour les premiers nés de l'homme et de l'âne.... Merci de l'assimilation. Mais il est évident que ce rachat, inconnu aux anciens âges et réprouvé par toute la nation jusqu'au vi^e siècle, est toute une révolution.

Avant cette époque, l'enfant ou l'âne était, au bout de huit jours, jeté dans les flammes et dévoré par le Moloch-Jéhovah qui, jusque chez les réformistes, conserve son aspect de flamme dévorante (4). « Qui d'entre vous, s'écrie » Isaïe, voudrait rester près de ce feu dévorant et demeurer dans la fournaise éternelle (5). » La fournaise métaphysique d'Isaïe est une chimère mystique que le peintre s'efforce de rendre effrayante et qui, au fond, pose assez innocemment pour le terrible. Je n'en dirai pas autant du fourneau, moins éternel et plus réaliste, de ses adversaires où s'engloutissait depuis des siècles le plus pur du sang d'Israël.

C'est avec cette épouvantable idole continuellement

(1) *Nombres*, chap. III, vers. 12 et chap. VIII, vers. 16.

(2) *Exode*, chap. XXII, vers. 29.

(3) *Lévitique*, chap. XXVII, vers. 29. — Voir plus bas la critique de tous les textes, au chapitre du Pentateuque.

(4) *Génèse*, chap. XV, vers. 22. — *Deutéronome*, chap. IV, vers. 24 et 33. — *Exode*, chap. XXIV, psaume XLIX, vers. 2. — *JÉRÉMIE*, chap. V, vers. 14, chap. XXII, vers. 9. — *Rois*, liv. III, chap. XIX, vers 11, etc.

(5) *ISAÏE*, chap. XXXIII, vers. 14 et XXX, vers. 27.

chauffée à blanc, colonne de fumée le jour et de feu la nuit, que la horde du désert débouche vers le XVI^e siècle en Canaan. Le Moloch-Jéhovah s'y présente déjà avec tout un mobilier d'idoles, « M'avez-vous fait des sacrifices à moi, » Jéhovah, pendant quarante ans dans le désert, maison » d'Israël, dit le Jéhovah du prophète Amos refusant de se » reconnaître dans l'image brûlante des premiers âges? » Non, vous portiez la tente du Moloch et le Kijun, votre » idole, l'étoile de votre Dieu que vous vous étiez confec- » tionnée (1). »

De toute évidence, Amos ignore les saintes histoires confectionnées après coup sur la promenade morale du désert et ne voit dans le Jéhovah du tabernacle et de l'Arche qu'un repoussant Moloch. En revanche, il énumère les objets intéressants sur lesquels la Bible ne nous donne pas un traitre détail : le Kijun, colonne du Saturne figuré en Atlas ou arc-boutant du Ciel et de la Torre, (Salomon élèvera encore un de ces Kijun d'airain à la porte de son temple (2) et l'Etoile du Moloch, sœur probable des étoiles d'Astarté conservées dans les temples de Tyr).

Et cette tradition d'Amos, qui renverse d'un trait de plume les échafaudages du Pentateuque, n'est pas un fait isolé dans l'histoire. Elle a survécu, en dépit de tous les efforts, à Jérusalem et s'y est perpétuée d'une façon tellement indépendante et originale, que saint Étienne, du temps des Apôtres, réitère l'accusation en d'autres termes et substitue au Kijun l'idole arabe Ramphan, simple variante du Saturne (3).

Pour quiconque a pénétré l'instinct sémitique, nul doute qu'on n'ait immolé au sombre Baal de la destruction une part des peuples conquis, mais non tous ces peuples en masse, comme ont intérêt à nous le faire croire les rédacteurs réformistes aussi grands massacreurs en peinture

(1) *Amos*, chap. V, vers, 25.

(2) Voir plus bas.

(3) *Acte des Apôtres*, chap. VII, vers. 42.

qu'ils l'étaient peu en réalité. Ils croyaient, avec ces furieux coups de plume, élever une barrière infranchissable entre Israël et ses voisins idolâtres et terrifier les Molochistes. Cocarnage ou peinture n'a probablement fait couler que des flots d'encre et se dresse dans le Testament comme un épouvantail à Moloch. Il n'en est malheureusement pas de même du rouge ruisseau de sang qui, pendant des siècles au moins, a inondé l'affreuse idole jéhovique.

Car cette misérable nation était si réfractaire à toute idée d'humanité que, le Jéhovah des Prophètes veut-il vaincre son trop sanglant rival, il est obligé de s'entourer d'une horreur factice, de s'attribuer tous les fléaux et d'apparaître plus infâme et plus souillé que son antique image. Ce n'est que moissonnés par le glaive et trainés en esclavage, après avoir vu leur ville en flamme et leurs idoles en poudre, que les Juifs se soumièrent de guerre lasso au Jéhovah réformé. Ils le crurent l'auteur de cette épouvantable catastrophe et le sacrèrent Dieu à ce titre. Il ne déracina Moloch qu'à force de furies. La terreur de Jéhovah Adonaï fut pour cette fois le commencement de la sagesse.

Telle est la raison religieuse des massacres d'apparat si généreusement octroyés à l'édification du peuple juif, tandis qu'on lui retirait, non-seulement la pratique, mais jusqu'au souvenir de ses sacrifices humains. Il faut, selon toute probabilité, fort en rabattre de l'extermination chananéenne. Josué et les Juges étalent déjà avec douleur une liste assez complète d'exceptions et attribuent à ces faiblesses coupables tous les malheurs du futur. A défaut même de ces aveux quelque peu forcés, l'incorporation du peuple vaincu s'inscrit à chaque pas dans les partages du pays, à côté de la conquête et de l'installation du peuple vainqueur.

S'il y eut donc du sang répandu, et je le crois, ce fut un holocauste à Moloch-Jéhovah et non une extermination d'idolâtres par zèle antimolochiste, comme l'insinue la Bible. Tout le monde était Molochiste alors, Israël aussi bien que Moab ou Ammon. Ghillany, Daumer, Movers et

Lengerke (1) reconnaissent tous une période continue où la religion des Chananéens et des Hébreux est identique, et Renan lui-même se rallie à cette opinion avec sa manière fuyante : « Dès l'époque patriarcale, les Abrahamides » acceptent pour sacrés tous les lieux considérés comme » tels par les Chananéens, arbres, sources, montagnes, » bôtyles ou bath-el (2). » Pourquoi pas aussi le Moloch et le Molochisme? C'est que M. Renan écrivait son ouvrage sémitique dans le but d'entrer à l'Institut, et non d'éclairer personne. Il a complètement réussi.

Pour faire croire à l'horreur séculaire d'Israël contre ses voisins, peuples de même religion, même langue et même race, il eût fallu supprimer complètement le livre des Juges, si compromettant dans ses demi-révolutions. Ce recueil d'anciennes poésies nationales, composé, ou tout au moins expurgé sous Esdras, rend assez bien l'aspect d'Israël après son invasion en Palestine. Chaque tribu, chaque ville, chaque famille y vit de son existence propre, gouvernée par ses vieillards et ses chefs, adorant ses Baals et Molochs particuliers, ses bois, sources et monts sacrés. Souvent divisées et en lutte violente, les tribus semblent réunies sous Héli autour de l'Arche qui fait alors sa première apparition et réside à Silo près d'un aschera. On ne connaît, du reste, pas plus de système de lois que de sacerdoce régulier. Les prêtres n'ont ni hiérarchie, ni pouvoir, et ne pensent guère au privilège d'Aaron. Ils s'agrègent au nombre de quelques familles autour des idoles et vivent de sacrifices et d'oracles. Des victimes humaines s'immolent régulièrement et la légende tragique du lévite d'Éphraïm rend, dans toute son homicide fureur, la frénésie des débauches religieuses d'Israël. La razzia s'effectue non seulement de

(1) Daumer et Ghillany, dans *Qu'est-ce que la Bible?* d'Everbeek; MOYERS, *Die Phœnizier*, t. 1^{er}, p. 8 et 9; LENGEBKE, *Kanaan*, p. 237 et suiv.

(2) RENAN, *Histoire générale et Système comparé des langues sémitiques*,

peuple à peuple, mais de bourgade à bourgade, comme encore aujourd'hui entre les tribus remuantes des Druzes, des Mutualis et des Maronites. Toutes ces peuplades se reconnaissent sœurs par la race et par la religion, ce qui ne les empêche pas de se jouer les plus vilains tours; et Israël n'hésite pas à s'y allier par des mariages.

Voilà pour l'aspect général. De temps à autre, lorsque le pays subit le joug d'Amalec, de Madian ou des Philistins, un homme se met à la tête du peuple ou d'une tribu et conserve le pouvoir jusqu'à sa mort. C'est le suffète carthaginois, le Juge, dictateur par droit de salut public. Le souvenir de ces libérateurs vivait dans des chants nationaux, fastes d'une tribu, recueillis et mis en corps à une époque assez moderne. Jephthé, l'immolateur de sa fille, est le héros du pays de Galaad; Déborah, la prophétesse ou même la déesse du Nord (1); tandis que Samson, le premier Nasiré ou Nazaréen, taillé en hercule par les traditions postérieures, enferme en ses douze travaux les exploits de plusieurs guerriers.

N'oublions pas le plus grand de tous ces suffètes, le vainqueur des Madianites et le glorieux Messie du Baal, dont il porte haut le nom, et auquel il élève sa grande statue d'or du poids de dix-sept cents sicles, Gédéon Jérobbaal (2). Le pieux scribe qui mit bout à bout en les dénaturant, ces antiques légendes, dut être quelque peu scandalisé et de la statue d'or (3) et du titre de Jérobbaal dont le sens est net. Dieu lui inspira le glorieux contresens qui métamorphose la victoire d'un Baal en sa défaite. Selon cette jésuitique version, en désaccord avec l'étymologie et les faits, Gédéon

(1) La prophétesse Déborah rend ses oracles sous un palmier de Béthel qui porte son nom, chap. IV. des *Juges*, vers. 5. Or, ce chêne est précisément celui sous lequel fut enterré Déborah, nourrice de Rebecca (Genèse), chap. XXXV, vers. 8. Cette coïncidence montre qu'il s'agit d'une tradition religieuse et nullement d'histoire.

(2) Surnom de l'Hercule phénicien, le *champion du Baal* ou la *victoire du Baal*.

(3) *Juges*, chap. VIII, vers. 27.

aurait pris son titre, après avoir mis en pièces un autel de Baal (1). Singulier prélude, on en conviendra, à des érections de statues! . On ne brise guère les autels des dieux qu'on coule ensuite en or ou en bronze. Les compilateurs des *Juges* se rattrapent en châtiant l'idolâtrie de Gédéon sur le dos de sa descendance, qui s'extermine misérablement. Mais qu'est-ce que cela prouve pour le sens not de Jérobbaal et la statue d'or?

Impossible, du reste, de discerner dans les détails bibliques si cette idole fut élevée à Baal-Jéhovah ou à quelque autre. Car, chose étrange, les Israélites de ces premiers temps ne semblent faire aucune différence entre Jéhovah et ses confrères. On dirait que cette idole si superbe quelques siècles plus tard, n'a pas encore obtenu la primauté ni le poste exclusif d'idole nationale. Elle figure pêle-mêle avec les aschérins ou arbres sacrés (2), les Baal-Bérith de la ville *lévitique* de Sichem (3), le grand Baal de Gédéon et les petits Baals particuliers, tels que ceux de Michas. Elle parle même avec une politesse inaccoutumée du dieu des Ammonites par la bouche de Jephthé (4): « Ce que votre » dieu Chamos possède ne vous est-il pas dû de droit? De » même ce que notre Dieu vainqueur a obtenu doit être » en notre possession. » Jéhovah aurait dû ainsi raisonner en envahissant Chanaan. Et Chamos aurait pu le lui répondre. Mais, comme il n'en a rien fait, nous réparons cet inconcevable oubli.

On pouvait d'autant mieux, à cette époque, confondre tous ces Dieux de même famille, que le fait arrive encore aux prophètes, pourtant si chatouilleux sur la question Baal-Moloch. Isaïe salue son Jéhovah du titre incendiaire

(1) *Juges*, chap. VI, vers. 22.

(2) *Juges*, chap. IX, verset 6.

(3) *Juges*, chap. IX, vers. 46. Baal-Bérith est le seigneur de l'Alliance. Et comme Sichem est marquée ville lévitique, c'était peut-être une des formes du Jéhovah.

(4) *Juges*, chap XI, vers. 24.

de l'Urotal arabe, Ariel, le *Lion* et le *Feu de Dieu* qui agite ses torches sur les médailles de Rabbath : « Malhour » à Ariel, la ville d'Ariel, Jérusalem ! (1) », et Ézéchiel ne trouve pour son autel pacifique que le nom de la fournaise homicide de Moab (2). Jérémie lui-même, le pur Jérémie, demande « pourquoi le seigneur Melchom a envahi le » pays de Gad (3) », tant il y avait encore de parenté et de souvenirs entre tous ces Molochs.

Si des prophètes, ennemis acharnés de la sauvagerie chanaanéenne, arrivaient à mêler ainsi tous ces Dieux, à plus forte raison les Israélites primitifs ! Jéhovah ne se distingue d'abord en rien de la foule des Baals et ne perce sérieusement qu'à l'époque d'Héli, où le pouvoir arrive au pays d'Éphraïm, quartier général de l'idolâtrie et des prêtres jusqu'à la Captivité. C'est alors que paraît pour la première fois l'arche d'alliance et la grande idole du Dieu Moloch-Jéhovah qui trône sur les chérubins.

D'abord, qu'est-ce que ces chérubins dont il est si souvent parlé et si peu donné d'explications dans la Bible ? Rien moins que les poucards joulus et rosés de nos tableaux d'église. Ézéchiel les dépeint avec quatre visages : d'un homme, d'un aigle, d'un lion et d'un taureau, quatre ailes, quatre jambes d'un jeune taureau, le corps tout parsemé d'yeux (4). Philon les appelle brièvement les images ailées, et Josèphe, assez plaisant à ses heures, assure que nul homme n'en peut avoir d'idée (5). C'est plus tôt fait. On a rapproché la description d'Ézéchiel du passage de Sanchoniaton (6) : « Taaut fit une image du Kronos où il mit » des yeux et des ailes pour exprimer l'omniscience et la

(1) ISAÏE, chap. XXIX. — *Paralipomènes*, chap. XI, vers. 22. — *Rois*, liv. II, chap. XXIII, vers. 20.

(2) ÉZÉCHIEL, chap. XLIII, vers. 15.

(3) JÉRÉMIE, chap. XLIX, vers. 1, *Melchom* (notre Roi) est le Dieu national des Ammonites.

(4) ÉZÉCHIEL, chap. I^{er}.

(5) JOSÈPHE, *Antiquités judaïques*, liv. XXXVI, § 8, 3.

(6) EUSÈBE, *Préparation évangélique*, liv. I^{er}, § 10.

« majesté du Moloch. » C'est de ce côté qu'il faut rechercher la filiation de ces êtres fantastiques, et non vers les *grubins* ou griffons des races aryennes totalement inconnues aux Sémites avant la Captivité. Non que je nie un mélange possible, mais tardif, de la conception phénicienne et de l'idée persique, dont le symbolisme animal déteint déjà sur Ézéchiël. Mais le mot *cherub* se traduit tout naturellement par bœuf; et il est plus vraisemblable de voir dans les deux compagnons de Jéhovah deux monstres molochistes à tête de bœuf. Salomon, l'allié des Phéniciens et le roi molochiste par excellence, dessina des chérubins sur chaque paroi du Temple et en érige deux de taille colossale (1).

L'Arche, d'ailleurs, accompagnement obligé de toutes ces religions, renferme dans tout l'Orient la statue du Dieu et les reliques des immolés. Le Livre des Rois nous assure, avec une sorte d'innocence suspecte, qu'elle ne contenait que deux tables de pierre (2). Moïse y avait encore fait placer de la manne et le bâton d'Aaron (3). Il est vrai que je ne crois guère, pour ma part, à la manne et au bâton d'Aaron et pas davantage aux tables de pierre, métaphore probable de la double idole sexuelle de Jéhovah (4). Les termes de la Bible : « Jéhovah est assis sur l'Arche... Jéhovah trône sur » les chérubins.... L'Arche est l'escabeau de Jéhovah » doivent se prendre à la lettre et désignent l'idole extraite de sa boîte dans les occasions solennelles. L'expression « devant la face d'Adonai » s'applique aussi bien à l'Arche qu'à l'autel des holocaustes, ces deux meubles révéérés de l'antique religion. Sous Héli, pendant la guerre malheureuse contre les Philistins, Israël pousse des hurlements d'enthousiasme en voyant entrer dans son « camp » Jéhovah debout au-dessus des chérubins (5), ce qui, par parenthèse,

(1) *Rois*, liv. III, chap. VI, vers. 23.

(2) *Rois*, liv. III, chap. VIII, vers. 9.

(3) *Exode*, chap. XVI, vers. 33.

(4) VATKA, *Die Religion der alten Testament*, t. 1^{er}, p. 321.

(5) *Rois*, liv. I^{er}, chap. IV, vers. 3.

ne l'empêche pas d'essayer une défaite complète et d'abandonner son idole aux mains de l'ennemi. Dans une autre guerre, le roi Saül ordonne à Achias de consulter l'arche de Jéhovah comme le Dieu lui-même (1). Et ce caisson sacré, traîné par des bœufs, l'animal de Moloch, exerce une influence tellement satanique sur tout ce qui l'entoure, que les Philistins ont hâte d'en purger leur sol. Les Bethsamites, qui en héritent, sont frappés à leur tour pour avoir plongé un regard impie dans les profondeurs sacrées du gouffre (2). Au jour même du triomphe, sous David, lorsqu'au milieu de toutes les excentricités de l'orgie sémitique, l'arche monte à Sion, nouvellement conquise à son idole, cette machine de mort tue encore le fidèle Usa, qui avait étendu sa main profane pour la soutenir. C'est au point que David lui-même, un roi peu tendre, n'ose l'emmonner de suite et la laisse encore trois mois chez Obédedom de Geth.

Si ce coffre assassin n'avait contenu que les tables de Moïse et des bâtons orthodoxes, on s'expliquerait peu les cris de fureur et les exécérations des premiers prophètes à sa vue sanguinaire (3). Ce n'est qu'après la destruction du Temple et des idoles par les Assyriens, lorsque, disparue dans la ruine, elle n'offrait plus aucun péril sérieux, que les réformateurs juifs se décidèrent à incorporer dans leur histoire optimiste l'antique enveloppe de Moloch.

L'histoire de Michas, égarée, on ne sait comment, dans les Juges, et sans rime ni liaison avec ce qui précède et avec ce qui suit, donne le dernier trait à ce baalisme désordonné des premières époques. La mère de Michas, de la tribu d'Éphraïm, commande à un ouvrier, pour deux cents sicles d'argent, une statue de Jéhovah et une autre idole en bronze. Michas les place dans une chapelle avec un

(1) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XIV, vers. 18.

(2) *Rois*, liv. I^{er}, chap. VI et VII.

(3) JÉRÉMIE, chap. III, vers. 14 et 24; chap. IV, vers. 2.

éphod et d'autres théraphim (1) et y institue prêtre un de ses fils. Plus tard, il lui adjoint un *lévite de la tribu de Juda* (ce qui, en passant, démolit l'hypothèse d'une tribu sacerdotale de Lévi), aux gages de dix siclos d'argent, avec le vivre et le vêtement. Ce petit commerce prospérait, lorsqu'un beau jour, cinq émissaires de la tribu de Dan, en quête d'aventures, viennent loger chez Michas et consultent son idole. « Allez en paix », répond ce Jéhovah, « Adonaï protège vos voies et votre route. » Ils entrent donc dans Laïs, ville commerçante et ouverte des Phéniciens, en inspectent le fort et le faible et retournent dans leur tribu rendre compte de toute cette mission. Une expédition est décidée. Six cents flibustiers reviennent chez Michas et enlèvent, malgré ses cris, ses idoles et son lévite. Laïs est surprise, livrée aux flammes; ses habitants, passés au fil de l'épée. Puis ces bandits s'établissent sur les ruines fumantes et y installent solennellement les idoles et le prêtre. La tribu de Dan adora ce Jéhovah, selon les Juges, *jusqu'au jour de sa captivité*, qui fut probablement, quoi qu'en dise M. de Sacy, la Captivité babylonienne (2). Il y a loin de cette réalité saisissante au roman cotonneux du Pentateuque.

Les inconvénients d'une telle anarchie et le besoin d'une centralisation énergique se font sentir, particulièrement lorsque le pouvoir avec Héli et Samuel arrive au pays des prêtres. Israël nomme un roi pour résister aux Philistins et se met en contact plus fréquent avec les peuples parents de Syrie et de Phénicie. Le culte jusque-là simplement bestial du Moloch va s'entourer de tous les raffinements de la civilisation tyrienne, et la destinée sémitique des Hébreux atteindra son apogée.

Le premier roitelet juif, Saül, mena fort mauvais ménage

(1) *Théraphim* signifie image et statue. L'*éphod* désigne alternativement l'idole de Jéhovah ou la robe sacrificale du grand prêtre.

(2) Voir pour tous ces détails, et en entier, les chap. XVII et XVIII des Juges.

avec les prêtres qu'il venait de supplanter. Samuël, en particulier, ne lui pardonna jamais. Il est permis de supposer que Saül, l'homme des guerriers, ne suivit qu'en rechignant dans la voie de ces atrocités Samuël, l'homme des prêtres. Tel est du moins le sens de la scène du roi Agag. Saül, marchant contre les Amalécites, voue en *chère*m à Jéhovah tout ce qui est d'Amalec, selon la sombre formule : « Depuis » l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants et » ceux qui sont encore à la mamelle, jusqu'aux bœufs, aux » chameaux et aux ânes (1). » Mais, après la victoire, il épargne l'élite des brebis et le roi Agag. Le prêtre du Moloch accourt écumant. Il reproche en termes furieux à Saül sa désobéissance et coupe en morceaux Agag, « qui était fort gras (2) », détail technique, « devant l'Adonéï de Galgala », sans doute une idole. Cette velléité de sentiment fut fatale à Saül. Ni ces avances réitérées, ni son repentir jusqu'à vouloir sacrifier son fils Jonathas, victime d'un *chère*m, ne purent attendrir le vieux Molochiste altéré de sang humain. Il sacra David, un condottiere aussi rusé que féroce, David, l'homme du Moloch, l'homme de toutes les passions et de tous les crimes, qui amena à Sion l'arche des sacrifices quelque peu négligée sous Saül (les *Paralipomènes* l'avouent) (3) et ne reculait pas devant l'accomplissement de ses *chère*ms. Exemple : « Ayant fait sortir les habitants de » Rabbath-Ammon, il les coupa avec des scies, fit passer » sur eux des chariots avec des roues de fer, les tailla en » pièces avec des couteaux et les jeta dans des fours à » briques. C'est ainsi qu'il traita toutes les villes des Am- » monites (4). » Moloch-Jéhovah ne pouvait refuser sa tendresse à un si fidèle serviteur.

David ne se meut, dans la Bible même orthodoxe, qu'avec un cortège complet d'idoles. Déjà, lorsqu'il fuit la colère du

(1) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XV, vers. 3.

(2) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XV, vers. 32 et suiv.

(3) *Paralipomènes*, liv. I^{er}, chap. XIII, vers. 3.

(4) *Rois*, liv. II, chap. XII, vers. 31.

roi Saül, sa femme Michol met dans son lit un théraphim recouvert d'une perruque de poils de chèvre (1), et, plus tard, le prêtre Abiathar lui apporte un éphod signalé du Dieu Jéhovah qui lui rend tous ses oracles. David veut-il consulter le seigneur, il dit à Abiathar : « Dresse l'éphod » ou consulte l'éphod », et l'idole répond au nom de Jéhovah à toutes les questions qui lui sont adressées (2). La Bible, du reste, a soin de ne pas donner le moindre détail sur ces éphods et ces théraphim, dont le Jéhovah humanisé du prophète Osée parle encore sans dégoût. Il regarde même comme une calamité pour Israël de rester longtemps « sans » primo, sans sacrifice, sans autel, sans théraphim et sans » éphod (3). »

Mais la grande idole du Jéhovah-Moloch, taillée en fournaise, l'autel d'airain à cornes de taureau, réside alors avec le Tabernacle à Gabaon, centre chananéen et lévitique à la fois et, qui plus est, juché sur un de ces hauts lieux qu'anathématiseront les prophètes (4). David nous en a laissé une description réaliste en style de fondeur : « La fumée jaillit » des narines de Jéhovah, un feu dévorant pétilla de sa » bouche. Des charbons rouges étaient allumés sous lui... » Devant lui brille une lumière qui allume des charbons de » feu (5). » (Le Jéhovah est tout simplement une statue creuse en métal qu'on chauffe à blanc avec un bon feu. Il n'est pas difficile de deviner pour quel usage on fait rougir cette idole creuse. N'y eût-il que cette preuve unique pour attester le culte de Baal-Moloch en Israël, le doute ne serait pas permis. Car il ne s'agit point ici des prétendus faux

(1) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XIX, vers. 13.

(2) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XXII, vers. 19.

(3) OSÉE, chap. III, vers. 4. Voir pour la liste des statues bibliques du Jéhovah, VATKA, *Opusculatum*, t. I^{er}, p. 402 et suiv.

(4) *Paralipomènes*, liv. I, chap. XXI, vers. 29.

(5) *Rois*, liv. II, chap. XXII, vers. 7 et 13. Si l'on trouve quelques légères différences entre nos traductions de la Bible et la Vulgate, qu'on ne s'en étonne pas. Nous suivons, avec tous les savants, non la Vulgate, qui est fautive, mais la traduction allemande de de Wette.

Dieux importés en contrebande des nations voisines, mais du Jéhovah de la Bible, de Jéhovah, le vrai Dieu, adoré par le saint roi David qui dansait devant l'arche. C'est pour ce Jéhovah chauffé avec des charbons rouges que le saint roi aurait composé ces beaux psaumes chantés aujourd'hui dans toute la chrétienté, en latin par les catholiques, en langue vulgaire par les protestants.

Il est à supposer que sous David, ce pieux Moluchiste, les charbons rouges furent souvent allumés et que l'idole flamboya par sa bouche le feu dévorant des hommes immolés. Le Livre des Rois, dans une de ces échappées sinistres qui permettent de reconstruire l'ancienne religion, narre en détail un sacrifice humain du saint roi.

La politique eut autant de part à cet acte pieu que la religion, et les victimes ne furent pas moins agréables à David qu'à Moloch. C'étaient les derniers descendants du feu roi Saül. David lui avait cependant juré solennellement dans le désert d'Enggadi d'épargner sa race (1). On va voir la manière dont se tient un serment sémitique.

Voici le récit de la Bible : Consultée sur une famine qui tourmente Israël depuis trois ans, l'idole Jéhovah, subitement attendrie pour Chanaan, se déclare irritée des cruautés commises par Saül contre Gabaon. Quelles cruautés? La Bible, si haineuse pour Saül, n'en a jamais soufflé mot. Elles apparaissent juste à point pour expliquer l'atroce sacrifice du roi David. Toujours est-il que David s'adresse aux Gabaonites, qui lui répondent ces paroles significatives : « Nous n'en voulons ni à ton or, ni à ton argent, » mais à Saül et à sa maison. Hors de là *nous ne voulons pas qu'un homme meure dans Israël* ». Et David prend les sept descendants de Saül et les livre aux Gabaonites qui les crucifient tous les sept sur la Montagne (le haut lieu en

(1) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XXIV, vers. 25.

question), et les tuent « devant la face de Jéhovah », aux premiers jours de la moisson (1).

Nous avons ici la grande création sémitique, le sacrifice de la croix, qui n'empêche pas le sacrifice par le feu. David connaissait les deux espèces. C'est à ce Jéhovah, chauffé de charbons rouges et entouré de crucifiés, que le saint roi, selon son titre molochiste conservé avec sens et légende modifiée par les réformistes, résolut d'élever un temple digne de lui. Il avait déjà acheté pour cet office l'aire du Jébuséen Arova, dont le nom rappelle fort celui d'Aaron, l'aire du Moloch Arova, comme dit la Bible (2), lorsque la mort vint le surprendre et transmettre l'exécution de son dessein à son fils et successeur Salomon.

Le Molochisme atteint son apogée avec Salomon, ce digne fils de son père, l'assassin de son frère Adonias, l'allié des Molochistes de Tyr auxquels il emprunta des architectes et des ouvriers pour bâtir le temple de son idole.

L'origine et les détails de cet édifice eussent pu épargner au rédacteur des Rois son avou embarrassé d'une idolâtrie vieillotte de Salomon séduit par les femmes étrangères (3). Tout dans ce temple parle du Moloch et de ses affreux mystères. D'abord il est bâti sur le plan des sanctuaires analogues d'Atergatis à Mabug et de Vénus à Paphos. Son mobilier d'airain fondu sur les modèles et par les ouvriers de Tyr, ses autels creux à cornes, ses cuves, ses chaudrons, ses marmites, ses fourchettes, ses mors de bronze supportées par des bœufs massifs, ses chérubins et ses lions colossaux d'airain qu'on retrouve même en bosse sur chaque paroi du Temple (4), tout rappelle la sanglante

(1) *Rois*, liv. II, chap. XXI. Salomon sacrifie encore sur le haut lieu de Gabaon « qui était le plus considérable d'Israël », *Rois*, liv. III, chap. III, vers. 4.

(2) *Rois*, liv. II, chap. XXIV, vers. 15 et suiv.

(3) *Rois*, liv. III, chap. XI, vers. 5.

(4) *Rois*, liv. III, chap. VI, vers. 29. Voir la description du Temple, chap. VI et VII en entier.

batterie de cuisine des Melchart tyriens ou carthaginois.

Le Temple de Sion n'a rien à leur envier. Comme son confrère de Tyr, il a devant sa porte deux colonnes d'airain surmontées d'un chapiteau et d'une houle ornementée, où Ghillany (1) voit des phallos gigantesques, et nous, avec Meyers (2), de simples colonnes saturniennes. Ces deux utilités jéhoviques portent même des noms, comme des personnages. L'une est, en propres termes, le Kijun (Jekun) de Saturno; l'autre, le Boaz ou Dieu dans sa fureur, c'est-à-dire Jéhovah sous le double aspect de Dieu fécondant et destructeur (3). Ces deux idoles sont respectées même de Josias, le grand iconoclaste, et ne disparaissent qu'à la prise de Jérusalem, avec le mobilier du Temple. Jéhovah, Dieu unique, raconte lui-même l'aventure et parle sans colère de ces singuliers symboles par la bouche de son prophète Jérémie (4).

L'usage de ces marmites et de toute cette ferraille n'est point difficile à deviner. Les livres des réformateurs eux-mêmes, qui conservent la forme en supprimant le fonds, vont nous l'apprendre. « Nous promîmes d'apporter tous les » ans dans la maison d'Adonaï les prémices de notre terre, » les prémices des fruits de tous les arbres, *les premiers* » *nés de nos fils* et de nos troupeaux, comme il est écrit » dans la loi, et les premiers nés de nos bœufs et de nos » brebis pour les offrir dans la maison de notre Dieu aux » prêtres qui y servent (5). » Abstraction faite de l'époque et des réformes imposées par Néhémie, ce sont les termes mêmes de l'offrande au Moloch. Du temps d'Esdras et de Néhémie, cette présentation des premiers nés n'est plus qu'une formalité. Sous les juges David et Salomon, c'est

(1) EWERBEEK, *Qu'est-ce que la Bible?* p. 228.

(2) *Die Religion der Phœniz-er*, t. 1^{er}, *El Uder Saturnus*.

(3) *Rois*, liv. III, chap. VII, vers. 15 et 41.

(4) JÉRÉMIE, chap. XXVII, vers. 19; *Rois*, liv. IV, chap. XXV, vers. 13.

(5) NÉHÉMIE, chap. X, vers. 35 et 36.

la remise régulière des victimes pour être égorgées devant l'idole ou brûlées dans ses profondeurs, la grande Pâque judaïque.

Et le temple sacro-saint de Salomon ne fut pas seulement un abattoir humain, mais un hideux lupanar. Le Jéhovah chanté à l'envi par classiques et romantiques est tout à la fois Moloch de meurtre et d'orgie. Sa grenade, la pomme d'amour de Dionyso, sous toutes les formes, se marie dans le temple aux chaudrons et aux têtes de bœuf et s'imprime jusque sur la robe du grand prêtre. Tout autour du temple s'étendent les bois sacrés où les courtisanes prêtresses et les galles impurs se livrent au croyant (1). L'Aschéra même, cette vieille compagne de Jéhovah depuis les Jugos, trône avec lui jusqu'à Josias dans son sanctuaire (2).

Cet arrogant Jéhovah n'a pas toujours témoigné la sévérité de mœurs qu'on lui prête. Son Cantique des Cantiques, cette priapée des bacchanales israélites, paraît déjà suffisamment risqué, en dépit des Pères qui y voient, d'un œil complaisant, le dialogue amoureux de Jésus-Christ et de son Église. Jéhovah, du reste, ne s'en tenait pas aux paroles. Lui aussi, à l'exemple de ses confrères syriens et phéniciens, possédait des Rélesches ou Thamar exerçant leur profession héroïque sur le parvis du Temple. « Héli apprit » que ses fils couchaient avec les femmes qui font le guet » (*observant*) à la porte du sanctuaire (3). » Autre passage égaré en plein Pentateuque : « Beséléel fit un bassin d'airain » des miroirs des femmes qui veillaient à la porte du Tabernacle (4). » Or, le Pentateuque ne peut pas souffrir une femme, de près ou de loin, au service du Temple, et les proscrit impitoyablement. Ces femmes qui battaient leur quart (*observant*) à la porte du sanctuaire, jusqu'à la

(1) *Rois*, liv. IV, chap. XXII, vers. 4.

(2) *Rois*, liv. IV, chap. XXIII, vers. 7.

(3) *Rois*, liv. I^{er}, chap. II, vers. 22. — Et *Juges*, chap. XX, vers. 33.

(4) *Exode*, chap. XXIII, vers. 8.

Captivité, étaient donc des Rôdesches ou courtisanes sacrées; et le Deutéronome l'explique assez clairement : « Tu ne dois pas apporter dans la maison de ton Dieu » Jéhovah, d'après un vœu quelconque, le salaire d'une » prostituée ou le prix du chien. Car le chien et la prostituée sont également détestables aux yeux de ton Dieu » Jéhovah (1). » Il en est de cette tardive défense comme de la suivante : « Tu ne planteras pas d'Aschéra à côté de » l'autel de Jéhovah (2). » Elle n'existait certes pas pour Abraham qui plante le tamarisque de Beerscha, en invoquant le Seigneur; pour Isaac qui y élève un autel; pour Josué qui place l'arche sous le térébinthe de Sichem; pour Samuël, Saül, Salomon lui-même; pour tous les anciens héros et prophètes d'Israël qui tenaient leurs assemblées ou rendaient des oracles à l'ombre de l'arbre sacré (3). Et, puisque nous sommes en train de constater la parfaite concordance des textes saints, citons encore une défense qui intéresse Salomon : « Tu ne feras point d'image de sculpture, ni de » figure de tout ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas » sur la terre, ou qui vit dans les eaux ou sous la terre(4)... » Si vous me faites un autel en pierre, ne le construisez pas » avec des pierres taillées. Si vous levez un couteau sur lui, » il est souillé (5). » Tellement le Jéhovah, réformé au souvenir des machines molochistes, redoutait tout ce qui avait rapport à l'airain. Qu'eût dit Salomon, ce pieux Molochiste, s'il eût su que ces gens-là, si insensibles aux grenades, aux têtes de taureau et aux autels d'airain, allaient le compter dans leurs rangs orthodoxes ?

(1) Deutéronome, chap. XXIII, vers. 17.

(2) Deutéronome, chap. XVI, vers. 21.—Rois, liv. IV, ch. XXII, vers. 15.

(3) Genèse, chap. XIII, vers. 18; chap. XXI, vers. 31; chap. XXVI, vers. 25. — Josué, chap. XXIV, vers. 26. — Juges, chap. IV, vers. 5; chap. IX, vers. 6. — Rois, liv. I^{er}, chap. XXII, vers. 6; liv. III, chap. XIII, vers. 14, etc.

(4) Deutéronome, chap. V, vers. 8. — Exode, chap. XX, vers. 4. — Lévitique, chap. XXVI, vers. 1.

(5) Exode, chap. XX, vers. 24; chap. XXVII, vers. 2.

La centralisation du culte du Moloch à Jérusalem, acte de haute politique, rattachait du même coup la nation à la capitale et au trône de David. Aussi, lorsque les charges nécessitées par l'entretien d'une cour et les prétentions arrogantes de Juda eurent poussé à bout les tribus frères et hésogneuses, le premier soin du roi dissident, Jéroboam, est de couper le câble et d'élever autel contre autel. Redoutant pour ses nouveaux sujets les dangereux souvenirs d'un voyage religieux à Jérusalem, il copia l'idole de Sion à tête de taureau et en fit tirer un double qu'il plaça à Béthel et à Dan (1). Ce sont les veaux d'or, en style pudibond des réformistes qui voudraient ensevelir dans les entrailles de la terre les crimes de leurs ancêtres. Mais ils oublient de nous citer la mine d'or où puisa Israël le lendemain de sa révolte contre les impôts de Roboam. Ces heureuses concurrences du grand Temple n'étaient pas plus en or que les chérubins, les autels creux et les idoles de Salomon.

Comment, d'ailleurs, s'imaginer qu'un peuple imprégné de la loi dite de Moïse et façonné à cette rude discipline s'inclinât, sans mot dire, devant des simulacres d'animaux ? Les luttes mémorables des Macchabées contre les tentatives d'Antiochus sont la démonstration du contraire. Les Israélites de Jéroboam revenaient sacrifier leurs enfants aux idoles de Dan et de Béthel, après une courte station près du Moloch centralisé de Jérusalem, parce que le Moloch était le Dieu séculaire de leur race et qu'ils n'en avaient jamais connu d'autre. Le retour aux hauts lieux de Béthel et de Dan, sièges antiques du Moloch-Jéhovisme, où vivaient les souvenirs et les autels d'Abraham et de ses enfants, était une protestation nouvelle contre la tentative unitaire des David et des Salomon. Jéroboam ne fit que remettre à la mode les sanctuaires antiques.

Dès lors, jusqu'à la chute de Samarie et de Jérusalem, le

(1) *Rois*, liv. III, chap. XII, vers. 27.

brûlement et la débauche sacerdotales se pratiquent à la fois à Dan, à Béthel et, comme le dit la Bible, « sur tout lieu élevé et à l'ombre de tout arbre feuillu ». Les mères se disputent l'honneur d'offrir le fruit de leurs entrailles au Saturne parricide. Une sorte d'émulation de carnage s'empare des roitelets israélites et judéens; et, chose remarquable, avant le VIII^e siècle, pas un mot, pas un anathème, pas un prophète ne s'élève contre ce culte, seul rite historique, national et traditionnel des Juifs jusqu'à la confection du Pentateuque.

C'est à ce Jéhovah cornu que les Amon, les Manassés et les Sédécias ont sacrifié leurs enfants; c'est à lui que Jéhu a immolé les prêtres du Baal concurrent de Tyr. C'est ce Jéhovah-taureau que prêchaient Élie et Élisée et dont ils réclamaient le culte exclusif contre les importations de l'épouse d'Achab, Jézabel. Toutes ces fantasmagories d'une lutte du vrai Dieu contre les idoles étrangères, avec péripéties mouvementées, ne soutiennent pas l'examen. Si l'on y regarde d'un peu plus près, cette prétendue ivraie apportée par le simoun des nations voisines foisonne jusqu'à la Captivité comme un produit indigène du sol israélite. Je prends les galles ou pédérastes sacrés, ces moines ignobles du Molochisme, dont les prophètes poursuivront la destruction comme d'une exécrable vermine. Eh bien, Asa, le premier, est censé les chasser (1). Or, il les chassa si peu que Josaphat les extermina à son tour (2), et Josaphat les extermina si peu que ce rôle incombe encore à Josias (3), et non pour la dernière fois. De même pour les idoles sans cesse cassées, sans cesse renaissantes, et tellement intactes à la fin que, sauf le grand serpent d'airain exécuté par Ézéchiass, Josias les retrouve au complet. Les princes, auxquels la Bible décerne la couronne de piété, Salomon jusqu'à sa vieillesse,

(1) *Rois*, liv. III, chap. XV, vers. 12.

(2) *Rois*, liv. III, chap. XXII, vers. 47.

(3) *Rois*, liv. IV, chap. XXIII, vers. 7.

Asa, Josaphat, Joas, Joatham (1) ont tous sacrifié ou laissé sacrifier sur les hauts lieux qui étaient de toute antiquité les sanctuaires de Jéhovah (2), et, chose décisive, ces lieux d'abomination, de meurtre et d'orgie dont les prophètes réclameront à grands cris la destruction : Galgala, Gabaon, Béthel, etc., les Juges, les Rois dans leurs premiers livres, même la Genèse, les offrent comme des demeures préférées de ce Jéhovah qui, du VIII^e au V^e siècle, exige impérieusement leur renversement.

Ce Baal-Moloch, assez tendre à l'abord pour ses confrères syriens ou arabes, s'irrite tendrement à l'arrivée des Baal tyriens de Jézabel, fille d'Hiram. Elle amenait avec elle une suite de prêtres phéniciens qui portèrent ombrage aux sauvages pontifes des veaux d'airain. Telle est la polémique d'Élie et d'Élisée toute dirigée contre les Dieux de Tyr et pour le compte des veaux de Jéroboam. Jéhu lui-même, le vengour du Jéhovah sur Jézabel et ses prêtres, est renommé pour sa piété envers les veaux d'airain (3) qui furent, jusqu'à la destruction de Samarie, les Jéhovah d'Israël.

C'était une lutte de races, d'influences même, et pas autre chose. Elle eut son contre-coup à Jérusalem dans le triomphe momentané et la chute d'Athalie, la fameuse fille de Jézabel. Il est au moins singulier, on en conviendra, de voir les orthodoxes des Rois, tels que le saint Josaphat, marier leur fils à des Molochistes forcées, telles qu'Athalie, et s'allier étroitement avec des rois profanes, les Achab et consorts. Ce trait, fût-il seul, suffirait pour ruiner tout l'échafaudage biblique et démasquer l'embarras des pieux faussaires d'Esdras.

Leur tâche était rude : glaner des princes à mine orthodoxe dans ce fouillis de Molochistes, afin de jeter un pont

(1) *Rois*, liv. III, chap. III, vers. 2 et suiv.; liv. IV, chap. X, vers. 29; liv. IV, chap. XII, vers. 3; liv. IV, chap. XIV, vers. 4; chap. XV, vers. 35, etc.

(2) *Rois*, liv. III, chap. III, vers. 2; liv. I^{er}, chap. XV, vers. 21, etc.

(3) *Rois*, liv. IV, chap. X, vers. 29.

entre leurs réformes et le fabuleux Moïse noyé dans les âges. Car ils avaient sondé l'écueil où s'étaient brisés les premiers prophètes, le manque de traditions positives, l'étranger de ce Moloch honteux qui reniait sans transition ses antiques exigences. Aussi leur fallait-il combler à tout prix les lacunes de leur histoire, refaire de toutes pièces le passé et la religion des Hébreux. Ils profitèrent de l'effroyable interruption jetée dans les idées et les souvenirs sémitiques par la captivité. Les rois renommés par leurs conquêtes ou même par leur piété molochiste à Jéhovah, les constructeurs et réédificateurs du Temple, les champions du Baal-Jéhovah contre les Baals de Tyr, furent choisis pour jouer tant bien que mal le rôle d'utilités dans la pièce à surprise moysique. Par une étrange illusion d'optique, l'étranger détesté, un Dieu chaldéen et perse s'installa en fils de la maison, tandis que le vieux Jéhovah-Moloch fut l'intrus qu'on devait jeter à la porte. Son culte séculaire devint infidélité et idolâtrie; l'abandon par les Israélites de leurs rites traditionnels, un retour aux croyances de leurs pères. Ainsi l'orgueil national se trouva intéressé et satisfait, et les Juifs des Macchabées se seraient fait tuer jusqu'au dernier en témoignage de la sainteté de Salomon ou du zèle de Josaphat qui n'en pouvaient.

Pour nous, peu sensible aux motifs d'Esdras et de Néhémie, le Baal-Moloch est, jusqu'à la Captivité, le Jéhovah régulier, traditionnel et national d'Israël.

Jusqu'au VIII^e siècle, il savoure tranquillement sa ration de petits enfants et rassasie ses regards du spectacle excitant des orgies sémitiques. Il n'a jamais entendu parler des lois de Moïse, pas plus que donné des ordres humains ou pacifiques. C'est à cette époque seulement qu'Amos et Osée s'élèvent pour la première fois contre les atrocités séculaires et affirment la réprobation inconnue jusque alors du Jéhovah pour l'orgie et le massacre.

Cette initiative hardie inaugure l'ère héroïque des prophètes. Elle concorde avec l'apparition sur la scène ju-

daïque des Assyriens, iconoclastes fanatiques, qui portaient dans leur camp le grand feu sacré où fondent comme cire les idoles des nations (1). Au contact d'une civilisation plus raffinée, l'honneur du culte meurtrier avait envahi ces cœurs d'élite connus sous le nom de prophètes. Ils n'écou-
tèrent que leur courage pour se lever résolument contre le dogme de mort. Ni le sort funeste de leurs prédécesseurs, ni la crainte du supplice, ni supplice pire encore, le mépris et la réprobation de leurs compatriotes, ne pourront faire reculer ces mâles courages. Amos teint le premier de son sang la route où s'engageront les Isaïe et les Jérémie. La Bible nous conserve encore sa fière réponse à son bourreau juridique, le prêtre de Béthel, Amazias, qui lui interdisait de prophétiser : « Je ne suis ni prophète, ni fils de pro-
phète, mais je mène paître les bœufs et je me nourris de
» sycomores. Adonaï m'a pris, lorsque je menais mes
» bêtes, et m'a dit : Va, et parle comme un prophète au
» peuple d'Israël (2). »

La tactique de ces grands hommes est parfaite d'adresse et de diplomatie. En face des prophètes du Moloch ordonnant le meurtre au nom de Jéhovah, ils font intervenir à leur tour Jéhovah pour répudier ces brûleries, en ordonner le terme et menacer les indociles. Leur inépuisable verve, inspirée des sentiments les plus généreux de l'âme humaine, attaqua sans relâche tout ce qui, de près ou de loin, rappelait le culte officiel du Baal-Moloch. L'arche, ce repaire d'ossements calcinés et de l'idole infernale, les cornes des autels-fourneaux, qu'on arrosait du sang des premiers nés d'Israël, le cochon, cet animal sacré du Moloch, les sabbats, jour de Saturne, les Passahs ou nouvelles lunes, ces soirées maudites où coulait le sang innocent, tout cet attirail, rajeuni par le Pentateuque, est trépigné et foulé aux pieds, comme le sanglant et détestable appareil du Moloch.

(1) *Rois*, liv. IV, chap. XIX, vers. 18.

(2) *Amos*, chap. VII.

Osée : « Je ferai cesser vos orgies, vos fêtes, vos nouvelles
» lunes et vos sabbaths (1). »

Amos : « Je visiterai Israël ; je visiterai ses abominations.
» Je visiterai les autels de Béthel. Je couperai leurs cornes
» et les jetterai à terre (2). »

Et Jérémie : « Le péché de Juda est inscrit avec une
» plume de fer et une pointe de diamant. Il est gravé sur
» la table de leur cœur et sur les cornes de leurs autels (3) ». »

Et plus loin : « Revenez, mes fils apostats, je suis votre
» maître. Je vous donnerai des pasteurs qui me plaisent.
» Ils vous conduiront avec intelligence, et on ne parlera
» plus de l'archo, personne n'y pensera plus, personne ne
» la regrettera plus. Personne n'en confectionnera une
» semblable. Au contraire, la ville de Jérusalem sera le
» grand trône de Jéhovah (4). »

Et Isaïe : « Ne m'offrez plus de sacrifices ; votre encens
» est une abomination. Je ne veux plus de vos nouvelles
» lunes, de votre sabbath et de vos autres fêtes. Toutes vos
» assemblées sont souillées par le crime (5). »

On le voit, aucun de ces grands hommes ne connaît encore le compromis signé dans les livres dits de Moïse, où l'on incorpora, avec forme et légende modifiée, tous les meubles révéérés de l'antique jéhovisme. Leur réforme vraiment révolutionnaire était bien autrement grandiose que le moule étroit d'Esdras et dépassait de cent coudées la mythologie mesquine et tracassière du Pentateuque. Car le Jéhovah réformé des prophètes répudie tout ce qui est taché de sang, tout ce qui est carnage inutile, même celui des animaux. Ce qu'il veut, c'est « un cœur
» pur, une âme honnête, un esprit prêt à le suivre dans la
» voie de la justice. »

(1) OSÉE, chap. II, vers. 11.

(2) AMOS, chap. III, vers. 13.

(3) JÉRÉMIE, chap. XVII, vers. 1.

(4) JÉRÉMIE, chap. III, vers. 14.

(5) ISAÏE, chap. I^{er}, vers. 13.

Osée : « C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice. Et j'aime mieux la connaissance de Dieu que les holocaustes (1). »

Michée : « Qu'offrirai-je au Seigneur qui soit digne de lui ? Lui offrirai-je des holocaustes ou des veaux d'un an ?

» L'apaiserai-je en lui sacrifiant mille bœliers ou des milliers de boucs gras ? Lui sacrifierai-je pour mon crime *mon fils aîné* et pour mon péché quelque autre de mes enfants ?

» O homme, je vous dirai ce qui est utile et ce qu'Adonaï vous réclame : c'est d'agir selon la justice et d'aimer la miséricorde (2). »

Et Isaïe : « Celui qui immole un bœuf est comme celui qui tuerait un homme. Celui qui sacrifie un agneau ou un chevreau est comme celui qui assommerait un chien. Celui qui fait une oblation est comme celui qui offrirait le sang d'un porceau. Et celui qui brûle de l'encens est comme celui qui révélerait une idole. Ils ont pris plaisir et se sont accoutumés à toutes ces choses ; et leur âme a fait ses délices de ces abominations (3). » L'encens lui-même, une abomination ! Comment la synagogue d'Esdras a-t-elle laissé cette hérésie ?

Je pourrais remplir ce volume de citations. Une encore et des plus significatives de Jérémie : « Voici ce que dit le seigneur Sebaoth, le Dieu d'Israël : Ajoutez, tant que vous voudrez, vos holocaustes à vos victimes et mangez de la chair.

» *Car je n'ai point ordonné à vos pères, au jour où je les ai tirés d'Égypte, de m'offrir des holocaustes et des victimes (4).* »

Moïse dit oui, et Jérémie dit non.

Et le Pentateuque, l'Exode, les Nombres, le Lévitique, le

(1) OSÉE, chap. VI, vers. 6.

(2) MICHÉE, chap. VI, vers. 6 et suiv.

(3) ISAÏE, chap. XLVI.

(4) JÉRÉMIE, chap. VII, vers. 22.

Deutéronome, tous ces recueils de prescriptions minutieuses qui règlent jusque dans leurs plus minces détails toutes les cérémonies de l'holocauste, ces formulaires sacrés du sacrifice et de l'hostie ! Et le Sinaï et l'autel des fumigations, et l'agneau pascal lui-même, pourtant substitué si tard à la victime humaine, que deviennent ils en face de ces affirmations tranchantes des premiers prophètes ?

De toute évidence, ces sacro-saints volumes n'étaient pas encore inventés. Ni Amos, ni Osée, ni Joël, ni Michée, ni Isaïe, ni Jérémie même, contemporain de Josias, n'en ont aucune idée. Michée, un des rares prophètes qui parlent de Moïse, le cite comme un simple libérateur d'Israël, et ce, deux versets avant le magnifique passage où Jéhovah réproouve les holocaustes. Ce nom de Moïse n'évoquait donc encore aucune image de législation ou de codification quelconque. Ce fabuleux personnage n'avait pas encore revêtu son costume posthume de Numa de la nation juive.

Mais, si Moïse n'a jamais légiféré, si le Pentateuque n'existe pas avant Esdras, si le Jéhovah humanisé est une innovation tardive repoussée par les habitudes et les mœurs invétérées du peuple juif, quel est le Jéhovah des âges, adoré depuis les Juges, le Jéhovah d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, comme de David et de Salomon ? Notre vieille connaissance, le Baal-Moloch, l'idole nationale d'Israël qu'il a tirée d'Égypte au prix de ses premiers nés, qu'il a dotée de Chanaan en vue de *chèrem*s gigantesques, et dont il a élevé si haut la gloire sous les pieux massacreurs, David et Salomon. Le vieux drôle menace de supprimer son aide, si l'on supprime sa ration humaine. Donnant, donnant.

On voit tout l'ardu de cette situation des prophètes, enfants perdus de la civilisation au milieu de l'enfer sémitique. Sans autre preuve que leur cœur, sans autre tradition que le sentiment de justice, ils viennent attaquer un rite séculaire et incontesté, évoquer un Jéhovah en esprit et en vérité devant la face du dévoreur de petits enfants et prêter à ce fauve le langage de l'humanité. Sous leur

brûlante inspiration, la bête féroce repousse son horrible pâture, renie ses fours d'airain à cornes, rejette enfin avec dégoût ses anciennes épithètes de Baal et de Moloch, sous lesquelles elle a présidé à tant d'impurs et affreux mystères.

Mais une telle métamorphose ne s'accomplit pas sans accrocs à la réalité sinistre. L'ex-Moloch, à peine dégagé de sa chrysalide de bronze, ne peut prendre encore à son égard le ton dégagé et tranchant du futur Élohim de Moïse. Que de fois les prophètes, mis au pied du mur, ne sont-ils pas contraints d'avouer humblement la solidarité honteuse qui lie leur Dieu aux épithètes sanglantes !

Osé supplie Israël de ne plus donner à Jéhovah ces titres exécérables : « En ce temps-là, dit Adonaï, la Judée m'appellera son épouse et ne m'appellera plus Baali (mon Seigneur). »

« J'ôterai de sa bouche ce nom de Baal et elle ne se souviendra plus de ce nom (1). »

C'est le rouge au front qu'Ézéchiel confesse l'antique Molochiste et le couvre d'une triste explication : « Parce qu'ils n'avaient pas pratiqué mes jugements, dit Jéhovah..., alors, moi aussi, je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons et des jugements dans lesquels ils ne doivent pas vivre. Et je les ai souillés dans leurs présents, lorsqu'ils m'offraient les premiers nés de la vulve à cause de leurs péchés (2). »

Jérémie, plus intraitable, trouve dans son indignation le courage de mentir. En face du Thopheth et de la sombre vallée des sacrifices, il renie au nom de son Dieu toute part au carnage : « Ils ont élevé des hauts lieux aux Baalim pour brûler leurs enfants dans le feu et les offrir aux Baalim en holocauste, ce que je ne leur ai point ordonné. Je ne leur en ai pas parlé, et jamais cela n'est venu dans mon cœur (3). » Et encore : « Ils ont bâti à Baal les

(1) OSÉE, chap. I^{er}, vers. 16 à 17.

(2) EZÉCHIEL, chap. XX, vers. 25.

(3) JÉRÉMIE chap. XIX, vers. 5.

» hauts lieux qui sont dans la vallée des fils d'Eanom pour
 » sacrifier à Moloch leurs fils et leurs filles, quoique je ne
 » le leur ai point commandé et qu'il ne me soit jamais venu
 » dans l'esprit de les pousser à commettre de pareilles
 » abominations et à porter ainsi Juda au péché (1). »
 Jérémie n'est guère d'accord avec Ézéchiël. Toutefois sa tournure de phrase montre jusqu'à quel point le Jéhovah des prophètes se trouvait compromis dans les adorations rendues aux Baals et aux Molochs. C'est bien à lui Baal-Moloch-Jéhovah que les Juifs sacrifiaient sur les Thopheth leurs fils et leurs filles. Sinon, il n'aurait eu que faire de les refuser et d'envoyer son prophète Jérémie.

Les défenses mêmes du Pentateuque, dans leur formule embarrassée, sont une nouvelle preuve ajoutée à tant d'autres de l'identité du Baal-Moloch-Jéhovah : « Vous ne
 » donnerez point de vos enfants pour être consacrés à
 » l'idole Moloch et vous ne souillerez point le nom de votre
 » Dieu. Je suis Adonaï (2).

» Si un homme d'entre les enfants d'Israël ou des étrangers qui demeurent dans Israël donne de ses enfants à
 » l'idole Moloch, qu'il soit puni de mort. Que le peuple le
 » lapide.

» J'arrêterai l'œil de ma colère sur cet homme et je le
 » retrancherai du milieu de son peuple, parce qu'il a donné
 » de sa race à Moloch, qu'il a profané mon sanctuaire et
 » souillé mon nom saint (3). »

Merci de l'indiscrétion. Les sacrifices avaient donc lieu dans le propre sanctuaire de Jéhovah et en son propre nom de Jéhovah-Baal-Moloch. C'était bien la peine de refaire l'histoire juive en entier, d'accumuler Ossa sur Pélion, d'inventer et d'écrire le gros roman du Pentateuque pour lâcher pareil aveu.

Ces passages épars, échappés à l'ombrageuse inquisition

(1) JÉRÉMIE, chap. XXXII, vers. 35.

(2) Lévitique, chap. XVIII, vers. 21.

(3) Lévitique, chap. XX, vers. 2 et suiv.

d'Esdras, sont notre providence. Éloquents débris, ils permettent de reconstruire de toutes pièces le léviathan molochiste.

Ainsi le Livre des Rois dépeint tous les Dieux brisés par les réformistes comme des idoles exotiques, indûment introduites par infidélité spéciale au grand Jéhovah. Il faut déjà en rabattre le grand serpent d'airain, dénoncé comme une idole par les Rois et canonisé par les réformistes (1). Mais en voici bien d'autres; un passage décisif de ces mêmes Rois restitue tous ces monstres d'airain et tous ces lieux de cannibalisme à leur véritable propriétaire. L'aveu vient d'une bouche autorisée et instruite. C'est Rabsacôs de Lachis, l'envoyé de Sennachérib, qui s'adressa aux Juifs d'Ézéchias : « Vous me dites : nous mettons notre confiance » dans Adonaï, notre Dieu. N'est-ce pas ce Dieu dont » Ézéchias a détruit les autels et les hauts lieux, ayant » fait ce commandement spécial à Juda et à Jérusalem : » Vous n'adorez plus que dans Jérusalem et devant un » seul autel. (2) » Est-ce clair?

Cette volte-face du Jéhovah-Moloch répudiant ses titres, ses rites et ses statues, s'accroît dans la *nouvelle alliance*, *alliance de paix et de vérité*, proposée par les prophètes en opposition au pacte sanglant d'Égypte dont l'arche était le trop visible symbole (3). Leur radicalisme frappé au meilleur coin n'admet même pas la substitution de l'agneau pascal. Entre tous, Ézéchiël, qui fut en relation presque certaine avec les Mages, ressent toute l'infamie du culte antique et en poursuit d'une voix émue la rénovation. Son œuvre est un long *mea culpa* : « Voici ce que dit l'Adonaï » El : Parce qu'on a dit de vous que vous étiez une terre qui » dévorait les hommes et qui étouffait son propre peuple, » Vous ne dévorez plus les hommes à l'avenir et vous » ne ferez plus mourir votre peuple, dit l'Adonaï El.....

(1) *Nombres*, chap. XXI.

(2) *Rois*, liv. IV, chap. XIX, vers. 22.

(3) *JÉRÉMIE*, chap. XXXI, vers. 31 et suiv.

« Ils ont vécu parmi les peuples où ils étaient allés et ils ont *déshonoré mon saint nom*, lorsqu'on disait d'eux : « C'est le peuple d'Adonaï. Ce sont ceux-là qui sortent de sa terre.

« Et j'ai voulu épargner la sainteté de mon nom que la maison d'Israël *avait déshonoré* parmi les nations..., etc. (1).

« Je ferai avec mes brebis une alliance de paix. J'exterminerai de la terre les bêtes les plus cruelles, et l'on pourra dormir en sûreté dans le désert et au milieu des bois (2). »

Cette lutte des deux alliances du double Jéhovah, ce dualisme perpétuel enfante les dialogues les plus dramatiques : « Nous avons fait une alliance avec la mort, disent les contradicteurs d'Isaïe, les serviteurs du Baal-Moloch-Jéhovah, nous avons conclu un traité avec le monde souterrain. Par conséquent, le fléau quand il arrivera ne nous touchera pas (3). » A quoi le prophète du Jéhovah réformé riposte : « Votre alliance avec la mort sera déchirée, votre traité avec l'enfer n'existe pas, et le fléau quand il arrivera vous exterminera. »

Les Molochistes, comme leurs compatriotes de Tyr et de Carthage, voyaient dans les malheurs d'Israël la furie du Moloch négligé; tandis que Jérémie et ses compagnons lisaient l'ire de leur Dieu Jéhovah contre les pratiques molochistes. La destruction du temple et des idoles, suivie de tant de misères, put seule donner raison aux réformateurs. C'est à la poigne seule que le crâne d'Israël, cette dure tête d'Arabe, reconnut son vrai Dieu, selon le sens de cette trop véridique formule, tant de fois répétée à la suite des plus épouvantables menaces : « Et ils sauront alors que je suis le véritable Jéhovah, le Seigneur et l'Adonaï. »

Il fallut quatre cents ans et la domination de l'étranger

(1) EZÉCHIEL, chap. XXXVI, vers. 13, 20 et suiv.

(2) EZÉCHIEL, chap. XXXIV, vers. 25.

(3) ISAÏE, chap. XXVIII, vers 15-18; chap. V, vers. 19 et suiv.

pour arriver à ce résultat. Tant que subsista la nationalité juive, la société molochiste, avec ses écrits, ses dogmes, son histoire, sa logique et son indiscutable antiquité, resta jusqu'au bout la société nationale. Tout le génie, les sacrifices et l'héroïsme des prophètes ne purent rien contre cette indoluctable fatalité. Bien plus, chacune de leurs tentatives fut suivie d'une recrudescence de carnage comme d'une sauvage protestation.

Ézéchias, le premier, avec l'aide du noble Isaïe, tâcha d'enrayer le flot de sang qui coule du grand temple de Jérusalem (1). Il détruit le serpent d'airain, Nohostan, ce rôtisseur molochiste, devant lequel sacrifiaient les Israélites depuis un temps immémorial, et non toutes les idoles, puisque, sauf le serpent, Josias les retrouvera au complet. Alla-t-il jusqu'à substituer au Passah ou sacrifice humain la Pâque actuelle, symbolisée par l'agneau, j'en doute fort, malgré les affirmations des Paralipomènes; car les Rois plus antiques et plus francs n'en soufflent mot. L'essai d'Ézéchias fut stérile: « La plupart de la nation riait aux éclats et s'en détournait avec mépris (2). » Hilarité et mépris compréhensibles chez des cannibales habitués à un ragoût plus épicé et trouvant fade un morceau de mouton, après un régal séculaire de chair humaine. Aussi le fils et successeur d'Ézéchias, Manassès, revient vite aux horreurs molochistes et immole son enfant en expiation des sacrilèges de son père. Jérusalem, sous ce prince, fut, aux termes de la Bible, littéralement inondée de sang humain (3), et Isaïe, l'instigateur des attentats d'Ézéchias, périt, sous les yeux du roi, scié entre deux planches.

Ce n'est que soixante-sept ans après le trépas d'Ézéchias que la réforme devait se relever une seconde fois et, par un habile coup de théâtre, s'appuyer sur la magique évo-

(1) *Rois*, liv. IV, chap. XVIII.

(2) *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXIX, vers. 7; chap. XXX, vers. 15.

(3) *Rois*, liv. IV, chap. XXI.

ention du passé. On convient d'apporter une preuve écrite des intentions de Jéhovah. Rien ne supplée le Livre des Rois, livre IV, chapitre XXII :

» Verset 3. — La dix-huitième année du règne de Josias,
 » le roi envoya Saphan, fils d'Aslia, fils de Messulam,
 » scribe du Temple, on lui disant :

» Verset 4. — Va au grand prêtre Helcias pour ramasser
 » l'argent qui a été apporté dans le temple d'Adonai et que
 » les portiers ont reçu du peuple.

» Verset 5. — Et que les maîtres de la maison d'Adonai
 » le donnent aux entrepreneurs, afin qu'ils le distribuent à
 » ceux qui travaillent aux réparations du temple du
 » Seigneur.

» Verset 6. — Aux charpentiers, aux maçons et à ceux
 » qui rétablissent les murs entr'ouverts, afin qu'on achète
 » aussi du bois et qu'on tire des pierres des carrières, afin
 » de rétablir le temple d'Adonai.

» Verset 7. — Qu'on ne leur fasse pas rendre compte
 » de l'argent qu'ils reçoivent et qu'on se fie à leur bonne
 » foi.

» Verset 8. — Alors le grand prêtre Helcias dit au scribe
 » Saphan : J'ai trouvé un livre de la loi dans la maison
 » d'Adonai. Et il donna ce livre à Saphan qui le lut.

» Verset 9. — Le scribe revint au roi rendre compte de
 » l'exécution de ses ordres, et lui dit : Tes serviteurs ont
 » réuni l'argent qu'on a trouvé dans la maison d'Adonai.
 » et ils l'ont donné aux intendants des bâtiments du temple
 » pour les distribuer aux ouvriers.

» Verset 10. — Le scribe Saphan dit encore : Le prêtre
 » Helcias m'a donné un livre et lorsque Saphan l'eut lu en
 » présence du roi,

» Verset 11. — Et que le roi eut entendu les paroles du
 » livre de la loi d'Adonai, il déchira ses vêtements,

» Verset 12. — Et il ordonna au prêtre Helcias et à Ahi-
 » cam, fils de Saphan, et à Achobor, fils de Micha, au
 » scribe Saphan et à Asaïa, esclave royal :

» Verset 13. — Allez et consultez Adonaï, surtout Juda,
 » et au sujet des paroles de ce volume qu'on vient de
 » trouver. Car la fureur de Jéhovah s'est allumée contre
 » nous, parce que nos pères n'ont pas écouté les paroles de
 » ce volume.

» Verset 14. — Le prêtre Helcias, et Ahicam, et Achohor
 » et Saphan, et Asaïa allèront donc trouver la prophétesse
 » Houla, femme de Sellum, fils de Thécua, fils d'Araas,
 » gardien des vêtements, qui habitait Jérusalem dans la
 » seconde enceinte, et ils lui parlèrent.

» Verset 15. — Elle leur répondit : « Voici ce que dit
 » Adonaï, Dieu d'Israël : Dites à celui qui vous a envoyés :

» Verset 16. — Voici ce que dit Adonaï : J'amènerai les
 » fléaux sur ce lieu et sur ses habitants, selon les paroles
 » de la loi lues par le roi Josias ;

» Verset 17. — Parce qu'ils m'ont abandonné pour sacri-
 » fier aux Dieux étrangers et m'ont irrité par toutes leurs
 » œuvres ; et mon indignation s'allumera contre ce lieu, de
 » telle façon qu'il n'y aura pas moyen de l'éteindre.

» Verset 18. — Quant au roi de Juda qui vous a envoyés
 » consulter Adonaï, vous lui direz : Voici ce que dit Adonaï,
 » Dieu d'Israël : Parce que tu as écouté les paroles de ce
 » volume ;

» Verset 19. — Et que ton cœur s'est effrayé et que tu
 » t'es humilié en entendant les paroles contre ce lieu et
 » ses habitants qui doivent tomber dans le désespoir et
 » l'exécration,

» Verset 20. — Je te réunirai à tes pères et tu reposeras
 » en paix dans ton sépulcre, sans voir les maux que je
 » déchaînerai. »

Suivent, dans tous leurs détails, la convocation par Josias de tous les vieillards de Juda et de Jérusalem, de tout le peuple, de tous les prêtres et de tous les prophètes, la lecture à haute voix de la loi, la conclusion d'une *nouvelle alliance* avec Jéhovah, la célébration du Passah réformé, et enfin l'exécution des idoles et de leurs sectateurs.

Josias et sa troupe fanatisée réduisent en poudre les statues, les autels, les Aschérims, les Thophoths, les hauts lieux élevés par Salomon à Chamos, à Astarté et à Milchom, les hauts lieux et autels de Béthel. Ils tuent les chevaux consacrés au Soleil, brûlent le char du Dieu, renversent autour du Temple les cabanes des Rédesches où les femmes se livraient à l'amour sacré, comme à Mabug. Pour complément d'auto-da-fé, les prêtres de Baal sont égorgés, leurs ossements brûlés sur les autels.

Qu'ajouter à ce récit circonstancié, sinon que Josias, au lieu du trépas tranquille prédit par l'inspirée Holda, devait mourir d'une flèche à la bataille de Mageddo. Jéhovah le décide ainsi au dernier moment, en dépit de ses promesses et en châtimant des impiétés de Manassès, le grand-père de Josias. La prophétie fautive couronne la trouvaille.

Évidemment, cette loi trouvée dans un coin du Temple et lue par Josias en quelques heures n'est pas encore notre Pontateuque, (les Rois n'eussent pas manqué de le dire), mais un recueil exigü de prescriptions antimolochistes. Si cet embryon eût été mis sur le compte de Moïse, Jérémie et Ézéchiel l'auraient cité sous cette rubrique. Or, Jérémie déclare que *Jéhovah n'a rien ordonné dans le désert au sujet des holocaustes*; et Ézéchiel, déjà très au courant des lois actuelles, ne parle jamais de Moïse, semble même l'ignorer.

Telle est la première apparition de la loi nouvelle de Jéhovah sur la scène biblique, apparition certes des plus modestes, si on la compare à tout le fracas du Sinaï et qui pourtant n'a donné sur le moment le change à personne. Ainsi les deux fils et successeurs de Josias, Joachas et Joachim, renient les entreprises et le livre de leur père, reviennent aux horreurs nationales. Il fut péremptoirement démontré que la réforme, sans attache avec le passé et en contradiction avec toutes les pratiques du peuple juif, était impuissante à s'implanter par ses propres forces. Les prophètes se voient réduits à s'allier avec l'étranger contre

l'idole sanguinaire restée jusqu'au dernier jour le Dieu national. Voilà tout le secret de la conduite étrange de Jérémie pendant la dernière époque du royaume de Juda.

L'échec de Josias avait atterré ce grand citoyen. Son magnifique chapitre V nous le montre errant sur les places et dans les rues de Jérusalem, à la recherche d'un homme qui ne fût point souillé des horreurs molochistes, et sans le rencontrer. Désespéré, n'apercevant plus d'issue pour sortir de la voie infernale où roulait Israël, il préféra l'humanité à sa patrie et s'allia aux Chaldéens pour détruire d'un seul coup l'idolâtrie et les idoles. Trois fois, pour ainsi dire, à son appel, Nabuchodonosor fond comme l'aigle sur Jérusalem où les Juifs firent montre pour la première fois de cette ténacité et de cette indomptable énergie qui devaient plus tard les caractériser si fortement sous l'empire romain. Mais, tandis que les rois maudits des saints Livres, ces pourvoyeurs du Jéhovah chauffé en fournaise, Joachim, Jéchonias, Sédécias restent jusqu'à la fin les champions de l'indépendance et de la foi nationale, Jérémie, lui le prophète du vrai Dieu, l'enfant chéri de la Bible, n'était aux yeux du peuple qu'un traître et un sacrilège conjuré avec l'ennemi. Ainsi s'explique toute l'angoisse de cette âme désolée et l'amertume de ses accents : « Maudit soit le » jour où je suis né ! Que le jour auquel ma mère m'a en- » fanté ne soit pas béni !

» Maudit soit l'homme qui en porta la nouvelle à mon » père, en disant : Il vous est né un enfant mâle, et qui » crut lui donner un sujet de joie !

» Pourquoi suis-je sorti du ventre de ma mère, pour être » accablé de souci et de douleurs, et voir consumer mes » jours dans la confusion (1) ! »

Il était alors l'allié public de Nabuchodonosor, prédit et appelé par lui comme le châtement des abominations

(1) JÉRÉMIE, chap. XX, vers. 14 et suiv.

d'Israël, l'homme et le vengeur de son Jéhovah (1). Pour ce monarque étranger, Jérémie déploie toutes les ressources de la mimique et de la verve prophétiques, envoie des bâts à tous les roitelets sémitiques et somme Sédécias de se rendre sans résistance avec tout son peuple au puissant roi des Chaldéens (2). Le siège de Jérusalem le retrouve occupé à désorganiser la défense, braver les Molochistes et annoncer à haute voix la prise de Jérusalem, la ruine du Temple et l'esclavage du monarque et de la nation. Ce rôle éminemment suspect n'était pas sans péril. Frappé par les prophètes du Jéhovah-Moloch, chargé de chaînes, plusieurs fois condamné au dernier supplice, Jérémie ne dut la vie qu'à la crainte de Nabuchodonosor et aux incertitudes sur l'issue de la lutte (3). Après trois ans de siège, qui furent pour lui une longue agonie, il eut enfin la douleur de voir le triomphe de ses idées et la ruine de sa patrie. Nabuchodonosor entre de vive force à Jérusalem; et irrité de cette longue et acharnée résistance, brise les idoles, les colonnes et les murs d'airain, les marmites, les chaudières, les chérubins et les arches, noie le Molochisme dans le sang et lui porte le coup mortel en emmenant dans la Chaldée toutes les hautes classes, les princes, les guerriers et les prêtres (4). Son premier soin, en entrant à Jérusalem, avait été de briser les fers de Jérémie (5) et de le combler de présents (6), de grâcier même, sur sa demande, les grands qui l'avaient protégé (7). Au départ, il le recommanda à son général Nabuzardan, et, redoutant pour lui la vengeance de ses compatriotes lui fit offrir de venir dans sa cour de Babylone (8).

(1) JÉRÉMIE, chap. XLIII, vers. 10.

(2) JÉRÉMIE, chap. XXVII.

(3) Voir pour toute cette conduite de Jérémie les chap. XX et suiv.

(4) JÉRÉMIE, chap. XXXIX. — *Rois*, liv. IV, chap. XXV. — *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXVI.

(5) JÉRÉMIE, chap. XXXIX, vers. 13.

(6) JÉRÉMIE, chap. XL, vers. 5.

(7) JÉRÉMIE, chap. XXXIX, vers. 18.

(8) JÉRÉMIE, chap. XL, vers. 1-5.

Jérémie, accablé des malheurs de sa patrie et fidèle à sa mission, préféra demeurer avec les restes du peuple. Mais les Molochistes, après avoir assassiné Godolias, le gouverneur de Nabuchodonosor, emmenèrent le prophète en Égypte où, selon les rabbins, ils finirent par le mettre à mort comme traître à la religion et à la patrie. Ses dernières prophéties combattent encore les atrocités molochistes, prédisent la conquête de l'Égypte par Nabuchodonosor et supplient les Juifs de rentrer sous sa loi. La mort seule put mettre un terme à ses accents.

Le triomphe et la vengeance se préparaient par une autre voie : Israël faisait son éducation à Babylone. Car, la transportation en masse, ce mode de civilisation barbare, fut la rénovation d'Israël. Elle frappait la tête de Juda, l'aristocratie et le clergé, partisans acharnés jusqu'alors du rite et de la tradition molochistes. Au contact des Chaldéens et des Mages, les plus éclairés des captifs rougirent de leurs sanglantes pratiques et tentèrent de s'assimiler la civilisation où ils se trouvaient immergés. Nul doute que les prêtres en particulier n'aient sérieusement étudié la hiérarchie et le système sacerdotal qui s'offraient pour la première fois à leurs yeux et pensé à reconstituer sur ce modèle la lugubre religion de leurs pères. Car grattez tout ce mosaïsme d'apparat, vous trouverez du parsisme. Grand Dieu unique et universel, anges, résurrection, création, déluge, une bonne part de la Genèse, toute l'organisation politique et religieuse d'Israël, un nouveau courant de sentiments et d'idées, tel est le butin fait par les captifs sur leurs vainqueurs, butin certes plus précieux si on en considère les résultats que les vases et les lingots de bronze emportés de Jérusalem par Nabuchodonosor. L'œuvre d'Ézéchiél nous initie, pour ainsi dire, jour par jour à ce travail profond qui s'opéra dans l'esprit des Juifs babyloniens de 600 à 500 avant Jésus-Christ.

Le prophète, du fond de la Chaldée, sur les bords du fleuve Chobar où il est relégué, envoie ses instructions et

ses épîtres aux frères de Judée. Il leur donne les conditions de la nouvelle alliance, toute de paix et d'humanité, qu'ils doivent signer avec Jéhovah, le plan du nouveau Temple calqué, il semble, sur le temple de Babel (1), l'ameublement très anodin de ce sanctuaire rénové, ses cérémonies pures, et inaugure la hiérarchie sacerdotale, inconnue jusqu'à lui, en excluant du service tous les prêtres, tous plus ou moins entachés de Molochisme, à l'exception de la famille réformiste de Sadoc.

Tous les rites, alors en possession des réformistes, timide embryon du gros livre de Moïse, tiennent à l'aise dans les huit chapitres d'Ézéchiel. Mais, phénomène bizarre et argument décisif, Ézéchiel qui règle en maître la plupart des cérémonies que nous retrouverons revues et augmentées dans le Pentateuque, Ézéchiel ne cite pas une seule fois Moïse, leur prétendu fondateur. Tout au contraire, il donne ses prescriptions comme une inspiration directe de Jéhovah (2). Tant l'opération du Pentateuque et le rôle législatif de Moïse sont personnels à Esdras!

Ce tour remarquable, la subtile introduction des réformes sous le couvert d'un héros fabuleux, pourrait bien n'être pas si originale qu'on le croirait, et copier encore Zoroastre. On sait que ce nom désigne, dans toute la Haute-Asie, l'épuration du culte du feu, la conversion de Moloch-Mithra en déité inoffensive. Contemporain de Darius, fils d'Hystape, par Aristote, renvoyé six mille ans avant Platon par Pline, tour à tour Mède, Bactrien, Perse, fils d'Ormuzd et Dieu lui-même, Zoroastre est un drapeau et pourrait bien n'avoir pas plus existé que son congénère Moïse auquel il servirait de patron.

Je donne cette hypothèse pour ce qu'elle vaut. Elle n'en emprunte pas moins un certain poids à l'intérêt tout particulier pris par les rois de Perse au succès des Néhémie et

(1) Comparer la description du Temple dans la Bible avec la description du Temple de Bel dans HÉRODOTE, liv. I^{er}, § 181-183.

(2) ÉZÉCHIEL, chap. XL et suiv.

des Esdras. Tous ces princes, papes et rois comme les czars, chefs spirituels et temporels, font plus ou moins de cette entreprise leur affaire personnelle, l'aident de leur cassette, multiplient les édits et déploient un zèle et une chaleur véritablement inexplicables, sans intervention de prosélytisme.

Car, si l'on examine bien le Jéhovah retour de Babylone, on ne lui trouve plus nul trait de ressemblance avec la bête fauve que laissent ontrovoir certaines échappées des Juges et des Rois. Ce Jéhovah babylonien, créateur du ciel et de la terre, n'eût jamais consenti à s'enfouir dans l'arche putride des ossements immolés et ne se serait pas mieux prêté au déguisement des bœufs d'airain. Ce « Dieu du ciel » à mine astrologique, ce Dieu de Nabuchodonosor, de Cyrus, Darius et Artaxercès, qui a tant déteint sur la Bible, est un étranger. Il guide contre Jérusalem les armées ennemies (1), leur livre la ville, les idoles et le Temple, et s'impose par leurs armes à ce peuple vaincu. Ce Dieu pseudo-juif est le Dieu de Cyrus, *son Christ* (2), *qu'il a pris par la main pour lui assujettir les nations* et auquel il inspire la pensée patriotique de lui construire un temple sur les débris de l'abattoir molochiste (3).

C'est à ces motifs de propagande et de confraternité religieuses plutôt qu'au dessein trop chevaleresque de relever des nationalités abaisées, qu'il faut attribuer l'édit favorable de Cyrus et l'aide persistante de ses successeurs.

La reconstruction du Temple sur les instructions toutes zoroastriques d'Ézéchiel et l'établissement de ce poste avancé du parsisme au milieu des nations idolâtres furent une œuvre officielle et nationale des rois de Perse qui durent, à plusieurs reprises, intervenir personnellement contre les intrigues chananéennes.

(1) *Rois*, liv. IV, chap. XIX, vers. 25. — *JÉRÉMIE*, chap. XLII, vers. 10.

(2) *ISAÏE* ou plutôt un faussaire qui, après la captivité, a ajouté des chapitres à ce prophète, chap. XLII et XLV.

(3) *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXVI, vers. 23.

Cyrus avait remis à la première caravane juive tous les vases d'or et d'argent emportés par Nabuchodonosor et non l'attirail d'airain détruit et répudié comme stigmate molochiste. Après lui, Darius rendit un nouvel édit pour ordonner la continuation du Temple, y affecter des sommes d'argent et menacer de peines graves qui-conque y porterait obstacle. Les gouverneurs perses devaient spécialement veiller à l'œuvre royale et fournir chaque jour tout ce qui était nécessaire pour un holocauste et des prières en l'honneur du grand roi et de sa famille (1).

Qui l'aurait cru? Le grand obstacle à cette restauration fut surtout le peu d'empressement des Juifs à profiter de l'édit de Cyrus. Car cette captivité prétendue, véritable incubation de la foi et de la nationalité juives, avait été si douce en définitive et si avantageuse, que les captifs se souciaient peu de quitter leurs charges et leurs emplois pour retourner dans leur sauvage patrie. L'esprit méticuleux des Juifs, leur propension naturelle à manier les écus, une grande servilité de formes plutôt que de fonds, en avaient fait les indispensables de la basse domesticité du palais, intendants, échansons, gardiens ou intermédiaires du sérail dont leurs Esthers faisaient le plus bel ornement. Cette position donnait un accès journalier auprès du souverain et permettait de lui rafraîchir à l'occasion la mémoire sur ses édits ou ceux de ses prédécesseurs. Ce petit détail, dont les Livres saints tiennent un juste compte, ne fut pas sans influence sur la réussite définitive des Néhémie et des Esdras.

Ils en avaient certes grand besoin. Zorobabel était parti déjà depuis quatre-vingts ans à la tête de quarante-deux mille Juifs et l'œuvre de réorganisation n'avancait pas. Une nouvelle expédition presque exclusivement sacerdotale fut décidée sous les auspices du grand roi, qui s'assura par lui-

(1) ESDRAS, liv. I^{er}, chap. VI, vers. 6 et suiv.

même de l'instruction et des *principes religieux* (1) d'Esdras, le chef de l'entreprise.

Esdras, ce personnage si important dans les annales juives, scribe et docteur de la loi, qui, de l'aveu même des orthodoxes, fixa les textes sacrés, partit muni de pouvoirs extraordinaires. Artaxercès l'avait chargé de cadeaux et d'offrandes pour son *Dieu du ciel* (2). Il emportait, en outre, un bon sur toutes les caisses du grand roi, l'exemption de tout impôt pour les prêtres et lévites, et *droit de vie et de mort sur Israël pour tout ce qui regardait la foi* (3).

Cette autorité dictatoriale démontre à la fois la grandeur de l'obstacle et les intentions d'Esdras. Car le retour sur le sol national avait été peu favorable aux idées nouvelles. Les Juifs y avaient retrouvé des souvenirs et des habitudes contre lesquels ils ne s'étaient pas suffisamment gardés. Esdras et ses prêtres durent frémir de voir Israël retomber dans son gouffre de sang. Aussi n'hésitèrent-ils pas à couper le mal dans sa racine.

Pour arrêter net la contagion, Esdras débuta par une mesure dont la nécessité et le voisinage des Molochistes justifient la dureté. Toutes les femmes étrangères unies à des Hébreux et les enfants issus de ces mariages furent impitoyablement expulsés; et la défense de pareilles unions, inconnue jusque alors, s'inscrivit comme un dogme fondamental au fronton de la nouvelle Jérusalem (4).

Ce coup d'État ne s'accomplit point sans résistance. Esdras était, depuis quatre ans, engagé dans une voie de lutte et de violence, lorsque Artaxercès lui envoya un renfort opportun dans la personne de son échanson, Néhémie, qui vint avec le titre de gouverneur et la licence de relever les murs de Jérusalem abattus depuis deux siècles.

(1) ESDRAS, liv. I^{er}, chap. VII, vers. 14.

(2) ESDRAS, liv. I^{er}, chap. VII, vers. 16-21.

(3) ESDRAS, liv. I^{er}, chap. VII, vers. 26.

(4) ESDRAS, liv. I^{er}, chap. IX.

Cette opération capitale, exécutée sans coup férir, la truelle d'une main, le sabre de l'autre, le repos absolu du sabbath ordonné sous peine de mort, la proscription rigoureuse des alliances étrangères, enfin l'andantissement ou l'expulsion de tous les opposants permirent à Esdras et à Néhémie de se livrer tout entiers à la réforme radicale qui est leur œuvre.

Témoins de l'entêtement et de l'indomptable ténacité du peuple juif pour ses traditions nationales, ils résolurent de se concilier ces forces jusque-là hostiles. Esdras osa beaucoup parce qu'il était prêtre et, à ce titre, habitué à faire fonds sur la crédulité humaine. Une codification édictée pour des Juifs du v^e siècle fut placée dans les âges, aux origines de la nation, sous le couvert d'un prophète fabuleux devenu par enchantement le créateur et le législateur d'Israël.

Dès lors toute l'histoire et la religion juives étaient bouleversées. Du même coup s'expliquaient la longue idolâtrie des Juges et des Rois et tous les fléaux d'Israël. L'assujettissement aux ordres et aux réformes d'Esdras n'était plus que retour naturel à la voie primitive; la résistance, une apostasie et une trahison. Le nom et la ténébreuse personnalité de Moïse ne furent sans doute choisis que pour rompre les chiens et dérouter toute recherche comme tout contrôle.

Et, afin de rendre plus impossible encore tout pas et tout regard en arrière, Esdras, aidé de l'autorité et du sabre des Perses, n'hésita pas à substituer à l'antique alphabet les caractères chaldéens qu'il rapportait de Babylone (1) et inaugura sur une grande échelle la réforme de la littérature nationale.

Tous les écrits d'Israël furent soigneusement dépouillés, épluchés, revus, corrigés ou détruits. La *grande synagogue* d'Esdras, dont parlent les rabbins, fonctionna six

(1) SAINT JÉRÔME, *Prologus Gallatus*.

ans, et ce n'est qu'en 452, quatre siècles à peine avant Jésus-Christ, qu'Esdras, sans conteste le plus hardi faussaire qui ait jamais existé, présenta au peuple *la loi dite de Moïse* et conclut avec Jéhovah l'alliance qui dure encore.

Depuis, séparés des nations voisines et du reste du monde, murés dans une histoire et une législation factice par la rude discipline d'Esdras et de Néhémie, les Juifs se façonnèrent aux institutions nouvelles pendant la longue paix de l'empire perse. Elles étaient devenues leur chair et leur sang sous Antiochus où elles soutinrent une lutte héroïque et glorieuse qui n'est plus de notre ressort.

Nous allons examiner en détail le Pentateuque.

CHAPITRE I

Le Pentateuque

Il faut être chrétien ou juif pour attribuer une part quelconque à Moïse dans la rédaction du Pentateuque. L'orthodoxie place Moïse au xvi^e siècle. Or, le Pentateuque est écrit dans la meilleure forme du v^e siècle avant Jésus-Christ, celle des prophètes, dix siècles après son auteur putatif. C'est raide.

Mais l'orthodoxie, habituée à rompre et plus experte à cette manœuvre que tous les Xénophons du monde, ne se trouble pas pour si peu : « Il y a eu rajeunissement, » dira-t-elle, rhabillage à la nouvelle mode d'une œuvre » antique. »

Devant cette ignorance et cette mauvaise foi, vertus religieuses, nous doublerons la dose : non seulement la forme de Moïse ou plutôt des livres dits de Moïse est du v^e siècle, mais le fond même, les détails et l'inspiration sont de cette époque, n'ont en vue que les hommes et les choses de cette époque, n'ont pu matériellement se fabriquer avant cette époque. L'œuvre, pour la confusion de la foi et le triomphe des incrédules, est estampillée et parafée de la façon la moins récusable. Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'en convaincre.

Or, si un Chasles quelconque nous présentait un manuscrit écrit de la meilleure plume du xix^e siècle comme une œuvre contemporaine de Philippe le Bel, nous serions d'abord grandement ébahis. Mais si, dans ce manuscrit, il

était parlé d'électricité, d'astronomie ou de la guerre de Crimée, nous dirions que M. Chasles est un halluciné ou un faussaire, et nous aurions raison.

Les hallucinés ici sont les croyants; et Esdras, le faussaire. Faussaire pour le bon motif, je le reconnais et le proclame bien haut. Mais son faux n'en doit pas moins être relévé dans l'intérêt de la vérité historique.

On ose encore parler de l'insondable antiquité du Pentateuque et les allusions à l'exil babylonien remplissent ce volume (1). La géographie toute moderne est prise en deçà du Jourdain. La procédure date des Rois (2). Les mesures, les monnaies sont celles du Temple (3). Un passage même, contemporain des Macchabées, fait allusion aux Romains dans la bénédiction de Balaam (4). Le Deutéronome régente les Rois; le Lévitique, la caste sacerdotale de Jérusalem. Supprimez le grand Temple de Sion, le Pentateuque s'évanouit en fumée. Et, quand je dis le grand Temple, je ne vise pas le Muséum molochiste de Salomon détruit avec le secours et aux applaudissements des réformistes, mais leur monument tout moderne, l'édifice perse, bâti avec l'or perse, sur les plans perses d'Ézéchiél, cinq cent vingt ans à peine avant le Christ.

Cet or a déteint sur l'œuvre où se retrouvent profondément enfoncés les cinq doigts crochus du prêtre.

Qu'est devenu entre les mains d'Esdras la haute morale des Isaïe et des Michée et leur détachement sublime? Relégués, tout aussi bien que Moloch, dans les errements du passé, ces grands hommes eussent rougi à la lecture de l'alliance gastronomique que Esdras fit signer au peuple (5),

(1) *Deutéronome*, chap. XXVIII, vers. 26; *Lévitique*, chap. XXVI, vers. 33; *Deutéronome*, chap. IV, vers. 27 et suiv.

(2) *Deutéronome*, chap. XXIV.

(3) *Ecclésiaste*, chap. XXX, vers. 13; *Lévitique*, chap. XXVII, vers. 25; *Nombres*, chap. III, vers. 47; *Ézéchiél*, chap. XLV, vers. 12.

(4) *Nombres*, chap. XXIV, vers. 24.

(5) *Néhémie*, chap. X.

à l'énumération des bœliers d'un an, des veaux gras, des génisses pures et sans tache que le Jéhovah babylonien réclame à coups de malédictions grotesques, moins pour l'autel que pour la table du prêtre. Le Jéhovah des prophètes, frugal et arriéré, n'avait que faire du sang et de la chair des boucs et des génisses et se contentait d'un cœur pur. O l'innocent ! Les illustres scribes et docteurs de Babylone lui ont appris à vivre et expliqué les ordonnances de Moïse. Leur prophète, Malachie, contemporain d'Esdras, maudit les hommes pervers qui offriraient une victime boiteuse ou maigre et recommande avant toute chose, comme le *culmen* de la sagesse, le payement des dîmes et des prémices (1). A la bonne heure, voilà qui est parler.

Les Lévités, de tous les temps, n'entendent pas raison sur ce chapitre et vont droit au solide. Au moindre son argentin, les scribes du Pentateuque plantent là mannequin moïsique et promenade sentimentale du désert pour étendre leurs mains avides. Ils veulent bien faire danser leurs marionnettes à dix siècles près dans les âges, mais à la condition qu'il n'arrivera à la caisse d'Esdras ni pièce fausse, ni monnaie hors de poids. Ce Jéhovah de sacristie, déjà digne de Gobseck, dit sérieusement à Moïse sur le Sinaï, entre éclairs et tonnerres : « Tous ceux qui seront comptés » dans le dénombrement donneront un demi-sicle, *selon la mesure du Temple* » (dix siècles avant la fondation du dit Temple !!!) « le sicle a vingt oboles, le demi-sicle sera offert à Adonaï (2) ». Adonaï a bon dos ; et ses prêtres, bonne panse. Mais ce n'est pas notre affaire pour le quart d'heure.

Notre affaire est l'état mental de prétendus savants qui placent un livre ainsi daté et parafé dix siècles avant l'édifice dont il est le règlement officiel. Car ce passage n'est pas isolé, mais une des plus constantes préoccupations de

(1) MALACHIE, chap. I^{er} et III.

(2) *Exode*, chap. XXX, vers. 13.

ce Dieu voué à l'unité monétaire. La Lévitique, les Nombres reproduisent, chaque fois qu'il est besoin, la pancarte utilitaire, cet avis intéressé au public et copié dans Ézéchiel (1) : « N'oubliez pas la mesure du sanctuaire, s'il vous plaît. » L'Exode, plus audacieuse encore, fait verser au peuple de l'argent *selon la mesure du sanctuaire*, avant tout sanctuaire dans Israël et pour la construction du Tabernacle (2). Qu'importent à tous ces prêtres les contradictions et les anachronismes ! Pour la fixation du siecle, cette raison suprême, ils eussent fait bon marché de leurs mannes, de leurs places, de leurs arches et de tout le mobilier d'Aaron. Et c'est ainsi que le vice professionnel appose au Pontatouque sa marque de fabrique et lui donne le millésime de la pièce qu'il porte clouée au front.

Ce peuple, du temps de Saül, ne savait pas même aiguïser la pointe de ses hoes et de ses socs de charrue (3), à plus forte raison battre monnaie. Quant à la littérature, il n'y faut pas penser (4). Les Juifs n'ont pu recevoir leur alphabet qu'au temps de David et de Salomon, où ils ont commencé à se dégrader et à traiter de peuple à peuple. Jusque-là ils n'étaient qu'une bande de brigands guettant, pour s'y précipiter à la première occasion, les villes commerçantes du littoral (5). Ils n'avaient alors pas plus de lettres que de moralité, pas plus de lois que de forgerons et de législateurs, sauf pourtant la loi fidèlement observée d'immoler ses enfants.

Un père comme Jephthé, un condottiere comme David, un prêtre comme Samuel n'ont jamais eu la moindre notion du Décalogue. Ignoré des prophètes dont nul n'en cite un

(1) *Lévitique*, chap. XXVII, vers. 25; *Nombres*, chap. III, vers. 47 et suiv.; *Ézéchiel*, chap. XLV, vers. 12.

(2) *Exode*, chap. XXXVIII, vers. 24.

(3) *Rois*, liv. I^{er}, chap. XIII, vers. 19.

(4) Les réformistes ont tellement bien pressenti l'objection qu'ils font écrire à Josué le Deutéronome sur des pierres (*Josué*, chap. VIII, vers. 32). Mais ils oublient de nous dire ce que sont devenus ces précieux moellons et qui les a escamotés.

(5) *Juges*, chap. XVIII, vers. 7.

mot. cet édit de justice sommaire, en opposition complète avec toute la conduite des Juifs, n'a pu être composé qu'après ou pendant la captivité de Babylone, comme tout le reste du Pentateuque.

Prenez d'ailleurs une à une toutes les lois de ce recueil. aucune n'a été observée ni même édictée avant la Captivité.

1^o Les Lévites, loin de descendre d'Aaron, n'ont jamais existé comme tribu (1). Leur mythologique ancêtre ne figure visiblement que pour la forme dans la légende des douze fils de Jacobs, destinée à unifier le peuple par le conte d'une souche commune. Ce nom même de lévites est jusqu'au Pentateuque un titre professionnel qui désigne les travaux fatigants du rite, ce qu'on appelait le sacerdoco du second ordre (2). Nous l'avons vu dans ce passage égaré des Juges, où Michas embauche pour son idole *un lévite de la tribu de Juda*. Le léviticisme n'est pas même un privilège de Jéhovah. Ses confrères, Baal, Moloch, Astarté, ont, tout comme lui, leurs prêtres et leurs lévites. Une promenade dans les villes lévitiennes de la Bible nous amène à Baalam, à Astaroth, Sichem, Gabaon, à tous les centres idolâtriques d'Israël jusqu'à la Captivité (3); et l'on ne me fera guère croire que les lévites de la ville d'Astaroth servissent un bien pur encens à Jéhovah. Car il en était des villes de Judée comme de toutes les cités antiques qui portent le nom de leurs Dieux tutélaires. Ézéchiel lui-même, le plus franc des prophètes, se range à notre avis. Il ne reconnaît de régulière que la famille lévitique de Sadoc, restée seule fidèle à la réforme (4). Notons que c'est la famille d'Esdras.

En vain; le rédacteur des Paralipomènes essaye de hisser

(1) VALKE, *Die Religion der alten Testament*, t. 1^{er}, p. 221 et suiv.

(2) *Rois*, liv. II, chap. XV, vers. 24; liv. 1^{er}, chap. VI, vers. 15; liv. III, chap. VIII, vers. 4; liv. IV, chap. XXIII, vers. 9 et suiv.

(3) JOSUË, chap. XXI, vers. 21 et 17; *Paralipomènes*, liv. 1^{er}, chap. VI, vers. 67, 70 et 71.

(4) ÉZÉCHIEL, chap. XLII, vers. 19; chap. XLIV, vers. 10-15.

leur généalogie jusqu'au mythique Aaron, à l'aide des procédés que rééditeront les premiers chrétiens pour leur Christ. Il recueille et ajuste bout à bout tous les noms des pontifes épars, dans le Livre des Juges et le Livre des Rois. Mais le moindre examen brise les fils mal noués de cette trame; et rien ne prouve, par exemple, qu'Achitob, père de Sadoc, soit Achitob, fils de Phinées (1). La famille d'Héli, à laquelle ce scribe se rattache en désespoir de cause, disparaît vite de la scène, en dépit des réserves curieuses de Jéhovah, insérées après coup (2), et l'on ne peut nier qu'elle n'ait été fort négligée, sinon complètement mise de côté, sous David et Salomon.

2° Le monopole des cérémonies entre les mains lévétiques est une innovation toute moderne. Gédéon, Samuel, Saül, David, Salomon, Élie, tout le monde sacrifie, sans redouter l'horrible trépas de Coré et d'Abiron dont nul n'a encore entendu parler (3). Ces braves Molochistes sacrifient sur *tous les hauts lieux et à l'ombre de tout arbre feuillu*, comme disent les prophètes. Ils n'auraient pu, du reste, obéir aux commandements répétés du Pentateuque (4), qui leur ordonne d'aller sacrifier à Jérusalem six siècles avant la prise de cette ville par David, puisqu'elle était jusque-là entre les mains des Jébuséens.

3° Le sabbath est, pour toute l'antiquité, le jour de Saturne, le septième de la semaine, consacré à la septième planète. Aussi est-il abominé et exécré des premiers prophètes comme l'horrible jour du Moloch, jour de fête, de

(1) Comparer les *Paralipomènes*, liv. I^{er}, chap. VI, vers. 30-34 et chap. XXIV, vers. 6, avec *Itois*, liv. I^{er}, chap. XIV, vers. 3 et liv. II, chap. XVIII.

(2) *Rois*, liv. I^{er}, chap. II, vers. 33.

(3) *Rois*, liv. I^{er}, chap. VII, vers. 9; chap. XVI, vers. 2; chap. XIII, vers. 9; liv. II, chap. VI, vers. 17; chap. XXIV, vers. 25; liv. III, chap. IX, vers. 29; chap. XVIII, vers. 30; *Juges*, chap. VI et suiv.

(4) *Lévitique*, chap. XVII; *Deutéronome*, chap. XII, vers. 5, 11 et 21.

massacre et de commerce (1). Voulant lier les mains des Molochistes, Jérémie recommande le repos absolu le jour de Saturne, mais tout le monde s'en moque et va au Moloch (2). Néhémie devra, deux siècles après, reprendre cette loi et l'édicter sous peine de mort. C'est alors qu'on écrit l'histoire toute morale d'un homme qui va ramasser du bois sec dans le fameux désert et que le peuple lapide sur l'ordre exprès de Jéhovah (3).

4° « N'épousez pas les femmes païennes ! » dit Esdras, par la voix de Moïse. Et Moïse lui-même, est-ce hasard ou tradition ? viole sa loi, épouse une Éthiopienne (4).

5° Les Israélites n'avaient aucune idée des degrés de parenté avant leur éducation babylonienne. Ils couchent péle-mêle avec leurs mères, leurs sœurs et leurs filles. L'infortunée Tamar, violée par son frère Ammon, le prie de demander sa main à leur père David (5) ; et lorsque l'autre frère, Absalom, a chassé ce pieux Molochiste, le sage Achitophel, « qui parle comme Jéhovah », lui ordonne de coucher vite, et *coram populo*, avec les femmes de son père, ce qui fut fait (6).

6° La grande année du jubilé et la septième année sabbatique, utopies des prophètes, n'ont jamais reçu d'exécution, ni avant ni après la Captivité. Croire qu'à chaque jubilé on affranchissait les serfs et que chaque terre vendue retournait à son premier propriétaire, c'est peu connaître l'esprit judaïque. Il en était chez les Juifs comme partout. Nous avons le témoignage du savant Michaëlis : « On parle bien » des contraventions de cette loi, mais jamais on ne nous

(1) OSÉE, chap. II, vers. 11 ; AMOS, chap. VIII, vers. 5 ; ISAÏE, chap. I^{er}, vers. 15.

(2) JÉRÉMIE, chap. XVII.

(3) NÉNÉMIE, chap. XIII, vers. 15 ; *Exode*, chap. XVI, vers. 13 ; chap. XX, vers. 8 ; chap. XXIII, vers. 12 et suiv., et *Nombres*, chap. XV, vers. 30.

(4) *Nombres*, chap. XII, vers. 1.

(5) *Rois*, liv. II, chap. XIII, vers. 13.

(6) *Rois*, liv. II, chap. XVI, vers. 20-23

« en cite une seule exécution. Jamais la Bible ne daigne
 « compter d'après les grandes années, ce qui eût été plus
 « commode que la chronologie d'après les Rois. » Et il
 ajoute : « En lisant les Paralipomènes, livre II, cha-
 « pitre XXXVI, verset 21, je ne suis pas loin d'y voir une
 « omission de soixante-dix années sabbatiques, une omis-
 « sion pendant cinq cents ans. Moïse lui-même n'a guère
 « compté sur la stricte exécution de cette ordonnance; et,
 « Lévitique, chapitre XXVI, verset 34, il suppose que la
 « solennité de la grande année cessera quand la population
 « sera accrue. Le pays doit la célébrer quand il aura été
 « dépeuplé et dévasté (1). » O le bon billet! Jérémie, l'in-
 venteur de cette grande année, déclare catégoriquement
 qu'elle n'a jamais reçu d'exécution (2). Et elle n'en eut pas
 davantage après lui. Car ce prophète, inspiré d'un esprit si
 moderne, avait profité des embarras du roi Sédécias pour
 lui arracher l'affranchissement de tous les serfs hébreux et
 fait jurer le pacte au roi et à toute sa cour dans le grand
 temple, entre les deux moitiés d'un bœuf immolé. Mais
 l'armée des Chaldéens, rappelée en arrière, n'eut pas plutôt
 donné un instant de répit à Jérusalem que Sédécias et ses
 Grands se hâtèrent de ressaisir leurs serfs et de renier leur
 parole. Toutes les protestations et exécérations de Jérémie
 furent en pure perte. Après lui, Néhémie en pleine crise se
 vit obligé de revenir à cette mesure populaire (3). Il l'inséra
 tout au long dans le Lévitique, mais en l'accompagnant de
 réserves qui en annulaient complètement l'exécution.

7° Le second livre d'Esdras attribue nettement à ce réfor-
 mateur la fête des Tabernacles ou huttes de feuillage, telle
 qu'elle se célèbre dans le nouveau rite : « Les enfants
 » d'Israël, est-il écrit, n'avaient pas célébré *ainsi* cette fête
 » depuis Josué, fils de Nun (4). » Va pour Josué. Mais si

(1) MICHAËLIS, *Droit Mosaique*, liv. II, chap. XLVIII.

(2) JÉRÉMIE, chap. XXXIV vers. 14.

(3) NÉHÉMIE, chap. V.

(4) NÉHÉMIE ou second livre d'Esdras, chap. VIII, vers. 14 et 17.

cette fête ne se célébrait pas *ainsi*, comment s'est-elle célébrée depuis Josué jusqu'à Esdras ? Les prophètes nous l'apprennent : la fête des Tabernacles cache sous son masque orthodoxe l'abomination d'Osée et d'Amos, la débauche vulgivague *sous tout arbre feuillu*, dont s'indignent les premiers prophètes. Moins radical, comme nous l'avons déjà vu, Esdras n'essaya pas d'anéantir cette luxure séculaire. Il fit la part du feu, quitte à ajouter un nouveau chapitre aux pérégrinations du désert. Ainsi badigeonnée, la fête des Tabernacles n'en garde pas moins un air de bacchante : « Pendant huit jours ils célébrèrent la fête des » bosquets, en portant des bâtons de lierre et de beaux » rameaux, aussi des branches de palmier (1). » Ce n'est ni du Lucien, ni du Pétrone, mais un simple extrait des *Macchabées*. On jurerait pourtant une *Dionysiaque*. « L'épo- » que et la manière de les célébrer sont les mêmes (2), » écrit Plutarque que ces ressemblances ont frappé et le cri d'alléluia ! Allélu-Jah ! retentit à Athènes comme à Jérusalem.

Jéhovah, pour la circonstance, devenait Dieu solaire et fécondant. On répand du vin, on arrose d'eau fraîche l'autel toujours humecté de sang. Des tentes de feuillage sont dressées sur le haut des maisons et dans les rues. Une danse échevelée se poursuit pendant sept nuits à la lueur des flambeaux. Ce sont, de toute évidence, les restes d'une grande cérémonie orgiastique, sans rapport avec le désert si utile aux réformistes (3). Déjà Josias avait détruit près du Temple certain nombre de ces cabanes impures que personne sans doute ne faisait remonter au désert de Sin (4) ; et les sacées ou fêtes des cabanes se célébrent en Syrie, en Perse, en Assyrie, sous les motifs les plus variés.

8°. La grande fête d'Israël, la Pâque ou Passah, pas plus

(1) *Macchabées*, liv. II, chap. X, vers. 6.

(2) PLUTARQUE, *Symposion*, 4, 35.

(3) *Lévitique*, chap. XXII, vers. 42.

(4) *Rois*, liv. IV, chap. XXIII.

que les Tabernacles, ne s'est jamais célébrée à la façon et sur les motifs moysiïques. C'est la fête phénicienne et carthaginoise, l'immolation humaine, accompagnement forcé de la race molochiste. Des descriptions même modernes ne parlent pas plus d'agneau que de délivrance d'Égypte (1) et laissent entrevoir des breuvages amers, du sang répandu, des orgies infâmes et ces ténèbres recherchées des Syriens pour brûler des animaux vivants et des hommes suspendus (2). Nous reprendrons en détail cet important sujet. Il en vaut la peine.

9° Le rachat annuel du premier né n'est, comme l'agneau pascal, qu'une transformation lucrative (3). Évidemment, Moloch n'a jamais admis ce truc ayant la Captivité. Jusque-là il lui fallait son enfant ou son ânon cuit à point dans sa fournaise. Les prophètes réagissent contre ce dogme de mort et avec une telle énergie qu'ils réprouvent toute effusion de sang, toute victime, même animale. Ils devaient succomber. Plus habiles et moins désintéressés, Esdras et consorts se proposèrent à la fois de donner satisfaction platonique aux vieux instincts et de remplir la caisse du Temple; ils réussirent. Cette caste sortie de Babylone ferme ses oreilles à Michée dont le Jéhovah épuré préfère les bonnes œuvres à *l'huile, au bétier, au fils aîné* (4). Le Jéhovah, diplômé de Chaldée, met l'huile et le bétier au moins sur le rang des bonnes œuvres. Il efface de grand cœur une immolation humaine de nul rapport, mais en échange d'un bétier gras ou d'une somme d'argent. Sa règle pratique est l'allégorie du sacrifice d'Abraham.

Voici d'abord l'étiquette du sac réformiste, la loi de

(1) *Exode*, chap. XXIII, vers. 18 et 19; chap. XXIX, vers. 2; *Deutéronome*, chap. XVI, vers. 17; *Amos*, chap. IV, vers. 5.

(2) *De Deû Syriâ*, § 49.

(3) *Exode*, chap. XIII, vers. 2; chap. XXII, vers. 20; chap. XXIV, vers. 20; *Lévitique*, chap. XXII, vers. 26; *Nombres*, chap. III, vers. 13; chap. VIII, vers. 17; *Deutéronome*, chap. XV, vers. 19; *НѢНѢМІЕ*, chap. X, vers. 19.

(4) *МІСНѢК*, chap. VI, vers. 6.

Moloch dans toute son affreuse pureté. Sa forme archaïque et sa forte couleur tranchent la banale monotonie de l'Exode : « Adonaï dit : Vous me consacrerez tout ce qui » naît le premier de la vulve, car tout cela est à moi (1). » Et plus loin : « Tu sépareras pour Jéhovah tout ce qui est » premier né de la vulve et premier né des troupeaux. Tout » ce que tu auras du sexe masculin, tu le consacreras à » Jéhovah (2). » Et Nombres : « Tout premier né est à moi, » depuis que j'ai frappé les premiers nés sur la terre » d'Égypte. Je me suis sanctifié tout ce qui naît le premier » dans Israël. Depuis l'homme jusqu'à l'animal, tout cela » est à moi (3). » Et encore : « Tous les premiers nés d'Israël » sont à moi, tant des hommes que des animaux. Je me les » suis sanctifiés (4) etc. » C'est clair, net, précis.

Voici maintenant l'amendement argentifère des réformistes : « Tu remplaceras le premier né de l'âne par un » mouton. Si tu ne le rachètes pas, *brise-lui la nuque*. » Quant au premier né de tes fils, tu le rachèteras à prix » d'argent (5). » Depuis Esdras, au moins, les prêtres juifs font crédit au pauvre et ne touchent pas à son enfant. Mais avant lui qu'arrivait-il si le juif n'avait pas d'argent et pas de crédit auprès du prêtre ? L'Exode nous l'apprend encore : « Tu ne tarderas pas à rendre tes dîmes et tes prémices. Tu » me donneras le premier né de tes fils ; tu en feras de » même pour les bœufs et les moutons. *Qu'il reste sept » jours avec la mère et tu me le rendras le huitième* (6). » La répétition obstinée de cette ordonnance (7) nous introduit jusqu'aux replis les plus intimes du rachat de la nation en masse par ses premiers nés. On laissait l'en-

(1) *Exode*, chap. XIII, vers. 2.

(2) *Exode*, chap. XIII, vers. 12.

(3) *Nombres*, chap. III, vers. 13.

(4) *Nombres*, chap. VIII, vers. 17.

(5) *Exode*, chap. XIII, vers. 13.

(6) *Exode*, chap. XXII, vers. 29.

(7) *Exode*, chap. XXXIV, vers. 19.

fant ou le veau sept jours avec la mère et le huitième on lui brisait la nuque, tout comme à un lapin, devant l'idole.

Rapprochée de ces détails, la circoncision, lambeau de chair et de sang jeté au Dieu, est la marque du Moloch. Elle se pratique le huitième jour, le jour précis où se brisait la nuque (1). Elle ne s'est pas toujours pratiquée, puisque la Bible confesse, de son propre mouvement, l'incirconcision des Israélites du Désert (2). Ils eurent quelque chance de ne point être dévorés par leur Dieu, comme faillit l'être, ensemble occurrence, le fils aîné de Moïse. Ce mythique personnage se rendait, d'après l'Exode, en Égypte avec sa femme et son fils encore incirconcis, lorsque Jéhovah se précipite sur l'enfant comme une hyène. Séphora n'a que le temps de prendre une pierre tranchante et de circonscrire son fils, en disant : « Tu m'es fiancé de sang (3) ». Jéhovah lâche prise, apaisé par cette parcelle de chair. Et encore aujourd'hui le bout de chair symbolique s'offre au Moloch apprivoisé dans les flammes (4).

10° Les prêtres d'Esdras, assez habiles à marier la cupidité à l'antimolochisme, ont battu monnaie avec toutes ces lois cannibales. Ils ne pouvaient oublier, dans ce brocantage, une source inépuisable de prébendes, le *cherem* soit individuel, soit collectif, par lequel on vouait au Moloch les ennemis, les captifs et sa propre famille et sa propre personne. Car la religion sémitique, sombre portière d'enfer, ouvre toutes les voies de la destruction. Ici encore Esdras et consorts ajustent leur sébille à la loi de Moloch. Mais leur aveugle glotonnerie les trahit. N'ont-ils pas l'audace d'insérer en plein Lévitique la loi de mort? « Tout » ce qui est consacré à Adonai, soit homme, soit champ, soit animal, ne peut être vendu, ni racheté. Tout ce qui

(1) Lévitique, chap. XII, vers. 3.

(2) Josué, chap. V, vers. 6.

(3) Exode, chap. IV, vers. 24.

(4) KIRCHER, *Cérémonies juives*, p. 162.

aura été consacré une fois à Adonaï sera le Saint des Saints pour Jéhovah.

« Tout ce qui aura été offert par un homme et consacré à Adonaï *ne se rachètera point*, mais *il faudra nécessairement qu'il meure* (1). » Et ce même chapitre où s'étale tout au long cette défense formelle n'est qu'un long tarif ou *Wergeld* des personnes vouées au Jéhovah. Un mâle de vingt à soixante ans se paye cinquante sicles d'argent de la mesure du sanctuaire; une femme, trente sicles. De cinq ans à vingt ans, c'est vingt sicles pour les mâles et dix pour les femelles. O galanterie sémitique!! Les petits enfants d'un mois à cinq ans se cotent cinq et trois sicles. Et encore ce tableau ne comprend-il pas les premiers nés qui, le verset 26 a bien soin de l'indiquer, ne peuvent être ni voués, ni rachotés et appartiennent d'ores et déjà au Jéhovah. Car la lecture de ces textes ferait presque croire à une époque de transition où le rachat par les riches et l'égoïsme des pauvres marchaient de front, si le rachat *avec la mesure du sanctuaire* (2) ne datait cette innovation après la Captivité. Jephté certes n'eût pas chicané sur dix sicles pour racheter sa fille unique. Et Jonathas, le fils du roi, coupable d'être tombé à son insu dans le *chèrem* de son père, attend la mort sans espoir. Moïse n'était pas encore inventé. Ce serait le cas de refaire le vers de Voltaire.

11° Le chapitre XIII du Deutéronome, ce code de l'extermination par lequel Jéhovah ordonne de détruire toute ville où s'introduirait l'idolâtrie, eut été l'arrêt de mort d'Israël avant le 7^e siècle. Il continue dignement les *chèrem*s des rois molochistes, avec cette différence que le *chèrem* était une vaste hécatombe humaine, et que le Deutéronome y voit à toute force l'extermination raisonnée d'idolâtres. Cette confusion toute volontaire nous a valu la conservation de morceaux précieux pour la reconstitution du culte

(1) *Lévitique*, chap. XXVII, vers. 28 et 29.

(2) *Lévitique*, chap. XXVII, vers. 25.

antique (1). Nous en aurions vu de roses si la Bible en avait agi avec les sacrifices nationaux comme avec les *chèrens* des Gentils.

Enfin, tous les articles du Pentateuque, depuis le premier jusqu'au dernier, défense de faire et d'adorer des images, de planter des *aschérim* à côté de l'autel de Jéhovah, défense d'élever des autels en airain ou en pierre taillée, défense de conserver et d'honorer les objets et les endroits sacrés des Chananéens, etc., autant de témoignages de l'antique Molochisme, autant de démontis infligés à la fable et aux fabulistes du monothéisme. Car le Pentateuque n'est, à proprement parler, que l'inventaire de l'ancienne religion dressé au v^e siècle. Chaque défense, chaque ordre de Jéhovah et de Moïse ne doivent pas se prendre à la lettre, mais évoquent un rite ou une cérémonie à remettre sur ses jambes. Il y a là tout un monde affreux qu'il faut avoir le courage de reconstruire et dont les matériaux se retrouvent dans une foule de détails en désaccord avec l'ensemble officiel.

La sentimentalité n'a rien à voir dans ce travail utile. N'est-ce pas, du reste, plaisir que de reléguer dans les contes de Perrault ce Dieu mystificateur, émule du comte de Saint-Germain et de la Belle au bois dormant, qui sommeille onze cents ans pour s'éveiller tout d'une pièce sous Esdras? N'est-ce pas féerie de voir peu à peu se soulever la Pompéi molochiste ensevelie sous les versets, tandis que s'évanouit dans la pénombre le mirage des châteaux au désert? N'est-ce pas justice enfin de restituer à Abraham, Moïse, David, Salomon et tant d'autres, leur couronne molochiste iniquement arrachée par l'effort maladroit d'un saint zèle?

Car si, par hasard, Moïse a existé, loin d'avoir rendu de purs et orthodoxes décrets, il a dû, à l'instar de tous ses collègues, se plonger jusqu'au cou dans le sang humain.

(1) *Deutéronome*, chap. II, vers. 31, et chap. III. — *Josué*, chap. VI, vers. 21; chap. VII, VIII et X.

Mais ce personnage fantastique, vrai Dieu de la machine, a-t-il, je ne dirai pas, légiféré, mais seulement existé? Question grave et obscure.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est le rôle muet du législateur hébraïque jusqu'à Esdras, par opposé à son rôle bruyant depuis Esdras jusqu'à Jésus-Christ. Brumouse et presque inconnue aux premiers âges, cette singulière personnalité se dégage et s'éclaire tout à coup par l'éloignement.

Or, si un législateur de la force de Moïse eût doté un peuple, il y a trente-quatre siècles, d'une organisation semblable à celle qui régit dans tous ses actes, même les plus infimes, avec un soin minutieux, la vie entière de l'Hébreu, son nom devrait remplir l'histoire et la nation, se heurter sur toutes les bouches et s'inscrire en tête de toutes les annales. Et c'est ce qui a lieu depuis Esdras, alors que la personnalité et le rôle de Moïse sont fixés. Il est la loi et les Prophètes, le drapeau et la nation. Il la domine, comme la cathédrale la cité. Les Juifs sont moins le peuple de Dieu que le peuple de Moïse.

Qu'on mette en regard de tout ce fracas le silence des livres hébreux auxquels leur fonds même donne un caractère plus sûr d'authenticité. Vous pouvez lire le Livre des Juges en entier et les deux premiers livres des Rois, sans vous douter, je ne dirai pas seulement des lois, mais même de la personne de Moïse. Rien de lui sous Jephthé, sous Gédéon, sous Samuel. Ce prophète écrit la loi du royaume en sacrant Saül (1), ce qu'il n'eût pas fait s'il avait eu en main le Deutéronome. Rien de Moïse encore sous Saül, David, Salomon, Josias même et *tutti quanti*. Ce n'est qu'au bout de dix siècles que le fondateur de la nationalité hébraïque surgit magiquement de toutes pièces, avec légende, législation et odyssee.

Les premiers prophètes eux-mêmes, ces hérauts prétendus

(1) *Rois*, liv. I^{er}, chap. X, vers. 25.

de la loi du Sinaï, ne parlent jamais ni Moïse, ni Pentateuque, ni Sinaï. A peine Osée et Michée (1) citent-ils Moïse, en passant, comme un indifférent, une obscurité, et encore à côté de passages radicalement opposés au Pentateuque. Michée, deux versets après avoir cité le *prophète Moïse*, fait réprover à son Jéhovah le sang des victimes, même animales. Non moins formel, le Jéhovah de Jérémie déclare *n'avoir rien ordonné dans le désert, au sujet des holocaustes* (2). Les livres que nous avons sous les yeux n'étaient donc pas encore inventés. De même Ézéchias brise le grand serpent d'airain, rôtissoire molochiste. Il ignore donc la pi-euse et posthume explication des Nombres, le haut-fait de Moïse.

Chose plus grave, Ézéchiel, éditcur d'un bon nombre de réglemens moïsiques, les signe comme son inspiration spéciale, à lui personnellement accordée par le Jéhovah, sur les bords du fleuve Chobar, en 600, dix siècles après le Sinaï. Les prophètes n'ont donc jamais connu un Moïse législateur, façon l'entateuque. Il n'apparaît ainsi que dans Malachie (3), contemporain d'Esdras et le même qu'Esdras, si l'on en croit les rabbins. Une *loi de Moïse* n'est lue, de l'aveu même de la Bible, que par le même Esdras, 452 ans avant Jésus.

J'en conclus que Moïse est un mythe ou que, s'il a existé, nous ne savons rien, mais absolument rien, de son existence. Examinons sa légende : Personnage symbolique, Moïse naît dans le berceau de Chrisna, exécute les miracles et les conquêtes du Dieu Bacchus, brandit le serpent des révélateurs sacrés. Sa place est à côté de Manou, Taaut, Zoroastre et Hermès. Qu'on en débarrasse l'histoire.

Elle n'a rien de commun avec ces récits moralisateurs, simple cadre à prescriptions et à menaces, sanction et considérants des législations barbares.

Israël même est-il allé en Égypte? Question non moins

(1) OSÉE, chap. XII, vers. 13. — MICHÉE, chap. VI, vers. 4 et 7.

(2) JÉRÉMIE, chap. VII, vers. 22.

(3) MALACHIE, chap. IV, vers. 4.

obscur que Moïse. On peut dire du moins que si Israël a touché l'Égypte, c'est de tout autre manière et dans de tout autres conditions que les acteurs bibliques.

Ce qui le prouverait seul au besoin, c'est l'impuissance de la bande orthodoxe à montrer, même aujourd'hui, un seul témoignage véritablement historique de ce séjour. Elle apporte pour tout potage des allégations outrageantes, comme on s'en jette de peuple à peuple, ou des récits fabuleux, Diodore, Chérémon, tous les polémistes antiques voient dans les Juifs des lépreux expulsés, tandis que la Bible narre sa légende burlesque et pompeuse à la fois avec des Pharaons comme il ne s'en rencontra jamais et des mœurs qui eussent bien étonné l'Égypte. Seul, l'historien Josèphe tente, avec quelque vraisemblance, de rattacher le séjour d'Israël à l'invasion des Hyksos.

Il est dépassé de plusieurs longueurs par nos savants qui, plus orthodoxes que la Genèse et plus zélés que les rabbins, déchiffrent le nom des Hébreux dans les mystérieux *Aperin* (1) employés à construire les résidences royales. Ils ont déjà vu la manne dans les champignons d'Arabie, le passage de la mer Rouge dans le flot qui faillit engloutir Bonaparte, et les miracles du Sinaï dans le retentissement du tonnerre au milieu de ces hautes solitudes. A quand les babouches de Sara et les trompettes de Jéricho?

Mais, s'ils me permettent une respectueuse observation, Josèphe aussi était lettré et ami du prince. S'ils sont chrétiens, il était juif, instruit dans les livres saints, anxieux d'établir l'antiquité et la prédestination de sa race. Il avait sous les yeux des sources disparues. Josèphe a-t-il réussi? Pour démontrer le séjour d'Israël en Égypte, il allègue des documents en désaccord complet avec la Bible et, apologiste maladroit, donne un sanglant démenti à la cause qu'il veut défendre.

(1) Le mot « *Aperin* » se trouve dans les Papyrus cités par Pleyte. Il le traduit intrépidement par Hébreux.

Tout le monde connaît dans Josèphe (1) le tragique récit du prêtre Manéthon : l'Égypte, deux fois conquise par les Hyksos, conduits pour la première fois par le roi Salatis, la seconde par le prêtre lépreux Osarsoph qui, d'après Manéthon, ne serait autre que Moïse.

Ce morceau de Manéthon s'appuie d'une façon irrécusable sur le témoignage des hiéroglyphes et des monuments. Les travaux modernes établissent, en effet, vers la quatorzième dynastie l'invasion de l'Égypte et son occupation pendant cinq cents ans par des peuples d'origine sémitique. Chassés une première fois, ils renouvelèrent leur conquête et ne furent définitivement expulsés que par Amosis. Flavius Josèphe se porte lui-même garant de la version égyptienne et ne fait ses réserves qu'au sujet de la lèpre attribuée à Moïse, plaie sémitique, sans cesse ravivée par la polémique gréco-latine.

Je le demande aux hommes de bonne foi, quelle connexion entre cette invasion des Hyksos ou Chets et les songes de Joseph, la robe sanglante, le songe de Putiphar, les vaches maigres et les vaches grasses ? L'embarras de l'historien Josèphe crève les yeux et se manifeste suffisamment par le recours à de pareilles pièces. Or, précisément Manéthon, le témoin allégué, dépose contre lui. Si ses ancêtres ont conquis l'Égypte avec les Chets, sous les ordres de Salatis et de Moïse, la Bible est mensongère, puisqu'elle passe sous silence une conquête glorieuse et lui substitue de plates narrations. S'ils en sont sortis avec armes et bagages, après une capitulation honorable, comme le veut Josèphe doublé de Manéthon, au lieu de l'équipée de vagabonds qui a nom l'Exode, alors il n'y a plus de certitude dans ce récit biblique. Il marche seul dans l'histoire, et sa texture, plus légendaire qu'historique, doit être acceptée ou rejetée tout entière *ipso facto*.

La science orthodoxe objectera, à grands renforts de

(1) JOSÈPHE, *Contre Apionem*.

gloses, les ressemblances entre les religions hébraïque et égyptienne, l'éducation égyptienne de Moïse et autres contes arabes. Or, loin de devoir quelque chose à l'Égypte, la religion des Hébreux est sa créancière. Seth-Typhon, Dieu du cochon et de l'âne (1), assassin d'Osiris, le bouc Hazaël, la vache rousse, la circoncision et autres cérémonies communes aux deux cultes, sont une importation des Hyksos, un reste de l'invasion sémitique (2). L'influence égyptienne ne s'introduit guère en Palestine que du temps de Salomon, dispute un instant le terrain au chaldéisme, et battu à Carchémis par Nabuchodonosor, abandonne définitivement la place. Le chaldéisme l'a partout emporté et inscrit son triomphe dans le sombre refrain de la délivrance de l'Égypte, appel jeté contre les armées des Pharaons.

En résumé, le Pentateuque est le roman humanitaire de la nation juive, une espèce de *Télémaque* tout moderne, dont Moïse est l'Idoménée et Esdras le Fénélon. Plus heureuse que sa sœur, cette nouvelle Salente devint réalité. Elle incarna tout un peuple dans son Verbe fait chair et créa une des nationalités les plus vivaces de l'histoire. Jamais mystification n'eut semblable succès. L'humanité tout entière s'est égarée sur la piste savante d'Esdras et honore, comme trente fois centenaire, un livre presque contemporain de Jésus-Christ.

Car l'ouvrage édité par Esdras, fixé par lui dans ses points principaux, n'est pas resté stationnaire. Il a subi encore de nombreuses rajoutes, et ne s'est vu arrêté et définitivement clôturé que cent cinquante ans avant Jésus-Christ.

C'est à cette époque que Judas Macchabée profite d'un instant de répit pour réunir en corps de volume les livres et chapitres dispersés dans la dernière guerre et mettre le

(1) Typhon (*le roux*) est le nom hébreu de l'âne, qui, dans le Pentateuque, est mis sur le même rang que l'homme.

(2) PLEYTE, *La Religion des Pré-Israélites* (Utrecht, 1832). — *Nouvelles*, chap. XIX.

seau à l'œuvre d'Esdras (1). Il s'est, du reste, amplement payé, se faisant prédire *comme une Voile* et insérant un passage relatif aux Romains au beau milieu de la bénédiction de Balaam (2). Cette addition, qui vaut date, fut la dernière. Depuis Macchabée, la Bible hébraïque, baptisée du sang le plus pur de ses zéloteurs, véritable palladium de la nationalité et de la religion, était sacrée à tous les titres. Les Juifs eussent déchiré et mis en pièces quiconque eût proposé d'y changer un iota.

Ils n'avaient pas toujours été si rigides. Car rien n'eût servi d'inventer le Pentateuque, si le reste de la littérature juive infligeait à l'intrus un long et perpétuel démenti. Sous peine de lourd échec, il fallait mettre les annales au diapason moïsiquo, introduire violemment dans ce moule Molochs, rois, cérémonies, étymologies et idoles, refaire l'histoire et la nation.

Tel est le travail d'Esdras, ce hardi prophète qui, d'après son livre apocryphe, dicte plus de deux cents chapitres, sous l'influence d'un punch sacré, apporté par un ange (3). Tel est le secret de cette teinte uniforme et de ces refrains répétés qui unissent, dans un nasillement monocorde, des livres si divers à tant d'égards. « Souffle de Dieu ! » disent les bonnes femmes et les savants orthodoxes. Non, travail de la caste sacerdotale de Jérusalem.

Et ce travail n'est pas un mythe, comme Moïse et Aaron. Les plus incrédules peuvent le suivre à la trace et retrouver la marque de ses ciseaux dans une foule de détails échappés par miracle. Comment expliquer ces apparitions étranges qui jurent avec l'ensemble officiel et protestent de l'enfouissement de tout un monde ? Comment accorder, par exemple, le Pentateuque avec Amos, qui ne voit dans le

(1) *Macchabées*, liv. II, chap. II, vers. 14.

(2) *Nombres*, chap. XXIV, vers. 17 et 24.

(3) *ESDRAS*, liv. IV, chap. XIV, vers. 33 : « Une voix me dit : « Ouvrez la bouche et bois. » J'ouvris la bouche et l'on me tendit une coupe dont le contenu paraissait de l'eau et ressemblait à de la flamme, etc. »

Dieu du désert que Saturne et Moloch ; la Bible avec Ézéchiol, qui confesse bien bas le goût séculaire de Jéhovah pour les petits enfants, les explications anodines de l'archo, du Sabbath et de la Pâque, avec les exérations passionnées des Osée, des Isaïe et des Jérémie ? Enfin, comment accorder entre eux les Rois, les Paralipomènes, les Juges, certains termes même du Pentateuque, et cet entassement de contradictions élevé pour ainsi dire à plaisir, afin de décourager toute recherche et d'arrêter net la critique ? L'électisme ici n'est plus de mise. Il faut opter entre le Pentateuque ou Moloch, Esdras ou les prophètes. Si le Pentateuque dit vrai, Isaïe, Jérémie et leurs préloccesseurs en ont menti. S'ils ont parlé selon la vérité et leur conscience, alors Esdras est un faussaire. Choisissez. Quant à nous, notre siège est fait.

Tous les écrits d'Israël ont été revus, expurgés, épluchés et passés au tamis et même plus d'une fois, puisque Ewald reconnaît dans le Pentateuque trois et même quatre rédactions superposées (1). Ceux qui mettaient au rebut les anciens caractères alphabétiques d'Israël, brûlaient les idoles et jusqu'aux ossements des prêtres, ne devaient pas montrer un zèle moins vif contre les écrits. Aussi tout un côté de la littérature hébraïque est-il perdu pour nous. Les foyers idolâtriques : Rama, Béthel, Galgala, Jéricho possédaient des écoles renommées de scribes et de prophètes (2). La grande société molochiste de Jérusalem se vantait de ses traditions, de ses livres, de ses prophètes et de ses scribes plus ou moins faux, contre lesquels les réformistes sont réduits bien souvent à des explications honteuses. Que sont devenues toutes ces pièces antiques ? Enveloppées dans la proscription générale, anéanties. La Bible orthodoxe

(1) EWALD, *Geschichte des Volkes Israël*.

(2) *Rois*, liv. I^{er}, chap. X, vers. 5; chap. XIX, vers. 20; liv. IV, chap. VI, vers. 1. — ISAÏE, chap. XXIX, vers. 10; chap. IX, vers. 15; chap. XXVIII, vers. 7. — JÉRÉMIE, chap. XXIII, vers. 11; chap. XXXVII, vers. 19. — THÉRÈNES, chap. II, vers. 14; chap. IV, vers. 13.

elle-même contient les titres d'un certain nombre d'ouvrages qui ne nous sont point parvenus : le Livre des Justes, les Livres des prophètes Gal, Nathan, Anias, Adlo, le livre d'Hosai, les grandes annales des rois d'Israël et de Juda (1), sur lesquelles ont été composés, dans le sens réformiste, le Livre des Rois, etc. Tous ces ouvrages ont péri. L'index d'Éstras n'a probablement pas admis ces livres trop imprégnés de Molochisme et les a voués à une impitoyable destruction.

De là double courant et double influence : suppression d'un côté, addition de l'autre. Nous en avons un exemple instructif dans le Livre des Rois, copie d'un ouvrage disparu, modèle lui-même revu et expurgé des Paralipomènes. Le scribe des Paralipomènes trouve encore trop indiscret le Livre des Rois. Il enlève ce qui a rapport aux statues de Jéhovah, à l'idolâtrie de Salomon et d'Abia, au fameux serpent d'airain détruit par Ézéchias (2). En revanche, il immole bœufs et moutons par milliers, bat le million d'Éthiopiens de Zara et se complait aux exagérations.

Dans cette voie on ne s'arrête plus. On fabrique jusque sous les Macchabées des hymnes attribuées à David ou à son maître de musique Asaph, et un illuminé qui connaît la Captivité et Cyrus ajoute vingt-six chapitres à Isaïe.

Ainsi a été fabriqué tout le canon hébreu.

Et ne criez pas au scandale, au roman, à l'utopie. L'histoire, cette inflexible mécanique, s'est chargée de vous réfuter. Le phénomène de Josias et d'Esdras à la fois s'est reproduit sous nos yeux, avec mêmes circonstances, mêmes péripéties, même inspiration.

C'est en plein XIX^e siècle, le 22 septembre 1827, que Joseph Smith, nouvel Esdras, reçoit des mains d'un ange le livre

(1) Josué, chap. X, vers. 13. — Rois, liv. III, chap. XIV, vers. 19 et 20; liv. IV, chap. XX, vers. 20. — Paralipomènes, liv. I^{er}, chap. XXIX, vers. 29; liv. II, chap. IX, vers. 29, etc., etc.

(2) Paralipomènes, liv. I^{er}, chap. XIV, vers. 10; liv. II, chap. XIX, vers. 19.

du prophète Mormon, auquel il fit, comme son modèle, de nombreuses additions. Ce livre qui, par une singulière coïncidence, unit dans une commune origine les Hébreux et les Américains, a été composé, sous Sôlécias, par Mormon, aussi clair et aussi connu que Moïse. Son livre sacré en main, Smith prêche le règne de Dieu sur terre et appelle à lui les saints des derniers jours. Une foule immense et fanatique répond à sa voix, et après avoir subi les persécutions des Pharaons Yankoes, la longue caravane s'enfonce dans le désert des Montagnes-Rocheuses, à la recherche d'un pays de lait et de miel.

Ils l'ont trouvé sur les bords du grand lac Salé. Ils y ont bâti leur Sion des derniers jours et sont là deux cent mille. communautaires, théocrates, polygames, sectateurs aussi forcenés du prophète Mormon que les Juifs purent jamais l'être de leur Moïse. Il ne fait pas bon, paraît-il, aller les contredire.

CHAPITRE III

La Pâque molochiste

Tous les ans, à la première pleine lune du mois d'Orisan (milieu de mars), les Juifs célèbrent la sortie d'Égypte de leurs ancêtres. Chacun marque sa porte de sang, et le soir, au soleil couchant, mange une parcelle de l'agneau pascal. C'est encore la grande fête nationale et traditionnelle d'Israël, celle à laquelle ils sont tous restés fidèles et qu'ils devaient autrefois célébrer sous peine de mort.

Rien de plus innocent au premier abord que ce banquet de famille à la Jordaëns. La mystérieuse sortie d'Égypte, les contes de Moïse et du désert, l'agneau, victime tendre et inoffensive, tout cet ensemble de détails ne manque pas d'une certaine fraîcheur et pousse à la mélancolie. Mais qu'on creuse un peu cette féerie, qu'on dépouille cet agneau, qu'on analyse cette fête; tout d'un coup le mouton deviendra un homme; la fête, une horreur; le repas de famille éclairé par un chaud foyer du soir, un festin de cannibales à faire pâlir Atrée et Thyeste.

Avant tout, qu'est-ce que ce mot de Passah? Les chrétiens, étymologistes féroces, en trouvent la racine dans *passio, pati*, *παροισιν*, souffrir et souffrance. Josèphe et Philon donnent *πασχαλια* et *διαβατηρια*. Gesenius (1) enfin, plus séricieux, voit dans Passah, d'abord *il sauta*, puis *il sauta par-dessus* ou *il passa*, enfin *transition, déli-*

(1) GESENIUS, *Thesaurus*, t. II.

rance ; explication à laquelle se rattache indirectement l'Exode (1). Le Dieu passe à côté des portes marquées de sang dans ce massacre des premiers nés d'Égypte, qui fut longtemps celui des premiers nés de Judée. Il n'épargne les enfants des Juifs que grâce au sang qui assouvit sa soif. Le récit de l'Exode n'a qu'un sens : une victime humaine remplacée par un agneau.

Le Passah était donc l'époque où Israël se délivrait annuellement de l'obsession divine en faisant *passer* (2) ses enfants par le feu, où le vieux pacte était scellé et rajourni avec du sang humain.

Aussi de quelles ténèbres, de quels nuages épais les réformistes ne l'ont-ils pas entouré ? Ils ne le présentent qu'au moment de sa modification radicale et sans le moindre renseignement sur sa célébration primitive. Le nom, nous l'avons vu ; l'origine, le rite... autant de mystères.

On peut, en effet, lire le Livre des Juges et les deux premiers livres des Rois, dotés dans le canon hébreu d'une authenticité relative, sans se douter d'une Pâque ou d'un Passah quelconque. Et pourtant cette fête religieuse et nationale des Juifs, solennité capitale de leur culte, eut de tout temps le privilège de les passionner. Un Passah, sur lequel on fournit à peine quelques notions indirectes, se célébrait non pas au premier mois de l'année comme depuis Esdras, mais dans le mois de la moisson où les Gabaonites offrent sur la croix les descendants du roi Saül. Le septième jour, jour de Saturne, était spécialement le jour de la fête ; et il ne s'agissait pas plus alors d'agneau que de délivrance d'Égypte (3). L'agneau est tout moderne, puisque Ézéchiel,

(1) *Exode*, chap. XII, vers 23-27.

(2) Comparer le terme de Passah avec l'expression dont se sert la Bible pour désigner le sacrifice à Moloch : *passer ses enfants par le feu*. Voir *Rois*, liv. IV, chap. XVI, vers. 3 ; chap. XVII, vers. 17 et 31 ; chap. XXI, vers. 6, etc.

(3) *Exode*, chap. XXIII, vers. 18-19. — *Deutéronome*, chap. XVI, vers. 7.

postérieur à Josias, ne le connaît pas et célèbre sa Pâque avec des veaux et des boucs (1). Le veau et les boucs ne remontent guère plus haut; car les prédécesseurs d'Ézéchiel, Amos et Isaïe (2), attaquent le Passah avec une violence inexplicable dans le cas d'une victime animale, et fort juste, s'il s'agit d'égorgement.

Le Livre des Rois et les Paralipomènes, selon leur habitude, ne sont pas d'accord sur l'époque de cette innovation. L'un l'attribue à Ézéchias, tandis que l'autre en fait honneur à Josias, le grand réformiste. De plus, les Paralipomènes, après avoir contredit le Livre des Rois, trouvent moyen de se contredire eux-mêmes. Ainsi, livre II, chapitre XXX, ils disent d'Ézéchias : « Il y eut à Jérusalem une solennité » comme il n'y en avait pas eu dans cette ville depuis les » jours de Salomon, fils de David. » Puis le rédacteur oublie sa première date, et, vaincu par l'évidence, ajoute à la rubrique de Josias cinq chapitres après Ézéchias : « Et » un Passah de ce genre n'avait pas été célébré dans le pays » israélite depuis Samuel le Prophète. Aucun roi d'Israël » n'avait célébré un Passah comme celui du roi Josias. Ni » les prêtres, ni les Lévites n'avaient vu quelque chose de » pareil (3). » Alors si un Passah de ce genre n'a pas été célébré depuis Samuel, si aucun roi n'en a célébré un pareil, Salomon et Ézéchias n'ont rien célébré du tout et les Paralipomènes en ont menti. L'extravagant rédacteur de ce recueil oublie ce qu'il vient de dire cinq chapitres auparavant et démasque sa fourbe. Ses termes s'excluent réciproquement.

Le mot de cette charade sacerdotale n'est pas difficile à trouver et donne un nouveau spécimen du sans-gêne des historiens sacrés. Le Livre des Rois, sur lequel furent réligés les Paralipomènes, avec les enjolivements d'un

(1) ÉZÉCHIEL, chap. XLV, vers. 21.

(2) AMOS, chap. IV, vers. 5. ISAIÉ, chap. I^{er}, vers. 13. — Voir, sur tous ces sujets, VATKE, *Die Religion der Alten Testament*.

(3) *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXXV.

saint zèle, fait détruire à Ézéchias l'idole Nohestan. Vite le rédacteur des Paralipomènes, qui cherche à placer son Passah, l'adjuge à ce pieux iconoclaste. De même les *Rois* ont relevé l'idolâtrie de Salomon; ils se gardent donc bien de lui attribuer une célébration quelconque du Passah. Leurs termes sont, au contraire, pleins de réserve. « Un » Passah *pareil* n'avait pas été célébré depuis les Juges, ni » sous les rois d'Israël, ni sous les rois de Juda (1). » Réserve fort naturelle, puisque Salomon est classé parmi les idolâtres; et Josias seul, le grand acteur de la tragédie du livre de Jéhovah. Mais le compilateur des Paralipomènes fait bon marché de tout détail gênant. Il supprime de son chef l'idolâtrie du fils de David et ne voit plus aucune difficulté à le décorer de son Passah. Et voilà comment s'écrit l'histoire et se bâcle la religion.... chez les Sémites!

Toutes ces expressions... « depuis les Juges, depuis » Samuel, Salomon, etc.... » prouvent deux faits graves : d'abord l'impudence des réformistes à se gratifier de précédents dans les âges, ensuite la nouveauté du Passah romanié, dont personne ne se rappelait l'analogie. Car le Passah s'est toujours célébré... sous les juges David, Salomon, les rois d'Israël et de Juda. Il n'y a pas eu chômage. Les réformistes eux-mêmes le confessent dans leur ombreuse phraséologie : « Jamais Passah *pareil*, jamais une cérémonie *de ce genre* n'avait été célébrée, etc... » Seulement ils se refusent à tout détail sur cette cérémonie embarrassante.

Quelle était donc l'affreuse victime remplacée par l'agneau, les rites tellement épouvantables qu'on tente de les ensevelir à jamais dans les replis du mensonge? Le silence des livres saints est éloquent; l'esprit molochiste, connu; et quiconque a plongé dans la lugubre mythologie du Baal-Jéhovah répondra : Au Passah, on immolait des

(1) *Rois*, liv. IV, chap. XXIII, vers. 22.

hommes, on mangeait leur chair, on buvait leur sang dans une communion de crime et d'horreur; et c'est ce qui rendait cette fête si chère au peuple juif.

L'histoire nous apprend qu'un peuple sauvago tient à ses rites en raison directe de leur atrocité. Aussi, jamais la race phénicienne n'a-t-elle pu se dégager entièrement de l'immolation humaine, importée par ses vaisseaux dans tout le monde antique, maudite encore par Augustin sur les ruines de Carthage. A Jérusalem même, le vieux Moloch-Jéhovah subsiste encore côte à côte avec le nouveau, et, jusque sous les empereurs, choisit avec un instinct tenace l'époque du Passah pour immoler des meurtriers et Jésus-Christ.

Ce n'est pas seulement à Jérusalem qu'on eût pu retrouver des traces de la Pâque molochiste, métamorphosée par le procédé Josias. Cette substitution est tellement naturelle que ce roi réformateur compte sinon des imitateurs, du moins des émules. Dès les temps héroïques, le roi Dûphile substituait dans la ville de Salamine l'immolation d'un taureau au sacrifice d'un jeune homme. Jusqu'à lui, les prêtres avaient sacrifié annuellement un malheureux qu'ils perçaient d'une lance dans le flanc pour le brûler en solennel holocauste (1). Eusèbe reproche vertement ces rites aux pauvres païens, sans se douter qu'il porte le même bagage dans son eucharistie.

L'agneau de Jérusalem, ce père de l'hostie, est de la même famille que le taureau de Salamine, mais ne s'introduit pas avec la même facilité. Tout le peuple juif riait aux éclats et se moquait de cet agneau (2). Ces cannibales, habitués au régal humain, se demandaient si Jéhovah consentirait à déchoir de l'homme à l'animal, et, jusqu'à la Captivité, et même jusqu'à Esdras, repoussèrent obstinément un troc réputé inefficace. Ainsi Manassès, le fils d'Ézéchias, offre son propre fils au Passah, et les deux fils et succés-

(1) EUSÈBE, *Præparatio Evangelii*, liv. IV, § 6.

(2) *Paralipomènes*, liv. II, chap. XXX, vers. 10.

sours de Josias relèvent les idoles abattues par leur père.

Car les détails culinaires de l'agneau pascal ne sont pas moins significatifs que son étymologie et ses origines. D'abord, le temple est le grand abattoir. Chaque Juif y immole son agneau, met la graisse dans la flamme et verse le sang contre l'autel (1). Il doit, en outre, immoler également des bœufs pour la *chagiga* ou festin préparatoire (2).

Après la boucherie, le rôti. Moïse ordonne ce mode de cuisson pour un double motif : la défense expresse et répétée de manger de la chair crue et de boire du sang chaud (3) dénote le goût d'anthropophages endurcis. De plus Jéhovah, Dieu du feu, doit lécher la victime de ses grandes langues rougies. Aussi, dans le cas où le Juif ne veut pas faire cuire son agneau directement sur le feu, son vase de terre ou de métal doit être percé de trous (4), afin que, selon l'expression des Perses, le Seigneur feu puisse manger. Ce vase percé de trous a attiré l'attention de commentateurs. C'est, il semble, la vulgarisation de la machine molochiste. Car rien n'est laissé au hasard dans cette sombre cuisine. Faut-il des broches ? Elles sont en bois de grenadier, l'arbre de Dionyse (5). En faut-il deux ? Outre le bâton qui traverse le corps, un autre doit passer entre les pieds de devant et former croix (6).

Or, cette manière d'embrocher un agneau choque toute loi culinaire, n'est pas naturelle. D'autre part, le crucifiement fut de tout temps la mort sacrée, la grande torture divine. Remplacez l'agneau par un enfant ou par un homme, comme avant Josias et Dûphile, vous arrivez au résultat suivant : la victime est crucifiée, grillée sur le feu,

(1) *Exode*, chap. XII, vers. 17; chap. XXXIV, vers. 25.

(2) LIGHTFOOT, chap. XVIII.

(3) *Exode*, chap. XII, vers. 9; chap. XXIII, vers. 18.

(4) *Exode*, chap. XII et XXIII. — *Deutéronome*, chap. XVI, vers. 7.

(5) *Exode*, chap. XXVIII, vers. 38.

(6) SAINT JUSTIN LE MARTYR, *Dialogue avec Tryphon*, p. 218 (Édition de Londres 1722).

mangée en grande pompe. Telles sont les trois divisions du drame molochiste (1).

Cette cuisson même est un progrès. Du verset 25, chapitre XXXIII, d'Ezéchiel (2) rapproché du passage peu expliqué de Samuel, livre I^{er}, chapitre XIV, verset 32, et des défenses multipliées de boire du sang chaud et de manger de la chair crue, Ghillany (3) arrive à l'hypothèse du Passah molochiste dans sa réalité primitive, la victime était crucifiée en plein jour. Le soir, on la tue d'un coup de lance dans le cœur, on la dépend après le coucher du soleil, on boit le sang, on mange la chair. La Bible défend de manger l'agneau pascal avant le coucher du soleil, à l'heure même où elle ordonne de dépendre le crucifié. Cette remarquable et peu fortuite coïncidence rétablit l'ancien texte.

Ainsi la victime est prête, cuite, rôtie à point. On ne la mange pas encore. Le Juif se prépare par la *chagiga*, festin copieux et agréable, où domine la chair de bœuf. Mais, à mesure qu'approche la fin du repas, l'effroi gagne avec la nuit; les femmes, qui se sentent défaillir, sont dispensées; les Juifs caraïbes font même retirer les enfants. Alors arrivait le morceau d'horreur dont chaque Juif est obligé de manger au moins la valeur d'une olive. Nulle parcelle ne doit en rester le lendemain matin.

S'il ne s'est jamais agi que d'agneau et de sortie d'Égypte, pourquoi cette violence, ces précautions? Pourquoi le rabbin ordonne-t-il même aux plus pauvres de se procurer du

(1) Le mot dont se sert la Bible pour exprimer la crucifixion signifie : *faire une lucation ou démettre* (Genèse, chap. XXXII, vers. 25). *In palo suspendit. Lucadit membra*, traduit Gesenius (*Thesaurus*, liv. II, 620). En outre, le mot Chaldéen (JOSUÉ, chap. VIII, vers. 29) signifie en arabe *rôtir ou brûler de la viande*. GHILLANY, dans Ewerbeek, *Qu'est-ce que la Bible?* p. 324.

(2) Voici ce que dit le Seigneur votre Dieu : « Posséderez-vous cette terre comme votre héritage, vous qui mangez des viandes avec le sang, qui levez vos yeux vers vos impuretés et vos idoles et qui répandez le sang humain? »

(3) *Qu'est-ce que la Bible?* p. 325.

vin ? Pourquoi ces herbes amères, ce régime étrange destiné à vaincre le dégoût du cannibalisme, ces pains sans levain mouillés autrefois du sang des victimes ? L'Exode est mon garant : « Tu ne sacrifieras pas au-dessus de la prossure le sang de la victime (1). » Pourquoi ces ténèbres du crime, cette nuit qui doit le couvrir de son ombre ?

Un doute n'est pas permis. Le soin même des Juifs à ne pas briser les os de l'agneau conserve intactes ces saintes reliques enfouies autrefois dans la profondeur putride des arches.

Telle est cette fête unique dans les fastes de l'horrible. Elle fut homme d'abord, puis agneau ; elle sera hostie demain et n'attend pas Jésus pour contagier le monde. Les mythes racontent Dionyse mis en pièces par les Titans. Ils l'embrochent, le rôtissent et le mangent. Le grenadier, si célèbre dans les mythes du Passah, naît du sang répandu du Dieu. Un cérémonial divisé, comme un drame, reproduisait cette passion (παθηματα) dans les mythes dionysiaques où un taureau vivant dont on mangeait la chair saignante remplaçait avantageusement le Dieu (2). On voit que Dionyse-Jacchus et Jehovah sont frères.

Mais la fleur du Molochisme, sa résurrection dans tout l'éclat de la jeunesse, c'est l'invention la plus neuve, la Pâque chrétienne. En vain Assyriens et Chaldéens ont supprimé l'antique Passah, les Néo-Perses ont dissimulé son origine sous des fables apocryphes ; en vain la majeure partie de la nation oublia jusqu'à son origine et son histoire. Il reste toujours des Sadducéens pour repousser l'esprit des prophètes. Le Molochisme eut sa revanche et son triomphe fut complet. Jésus se sacrifiant à son père n'est-ce pas le masque de Kronos Saturne, immolateur de son fils Jéud sur l'autel de Sidon ? Le Dieu meurt au Passah sur la

(1) *Exode*, chap. XXIII, vers. 8 ; chap. XXXIV, vers. 25.

(2) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Adversus gentes*, chap. XXII. — JULIUS FIRMICUS, *De errore profanae religionis*.

croix sacrée (1). Il meurt d'un coup de lance comme la victime en Crète et à Carthage. Ses os sont laissés intacts, à lui, sainte hostie jéhovique, tandis qu'on brise les jambes de ses compagnons; et, mis au tombeau, pleuré par de saintes femmes, il ressuscite comme Adonis.

Il ne s'agit encore une fois pas plus d'agneau que de sortie d'Égypte. Le Molochisme est franc du moins: « Ceci » est sa chair! Ceci est son sang! » La critique du Passah démontre la parfaite hérésie des négateurs de la présence divine.

(1) Le *lamma sabachtani*, traduit faussement par « Mon père, pour-
» quoi m'avez-vous abandonné? » signifie: « Mon père, pourquoi m'avez-
» vous immolé? »

CHAPITRE IV

Le Dieu des réformistes

Nous venons d'en finir avec le Moloch. Maintenant au Jéhovah des réformistes, ce progrès encore si repoussant du peuple juif !

On n'a pu parvenir à le rendre présentable, en dépit de tous les replâtrages, ce Moloch débarbouillé. Tous les efforts, les enjolivements, les émondages y ont échoué. Pourtant il a troqué son cannibalisme contre la glotonnerie simple ; sa soif de meurtre, contre la soif de l'or. Il tourne maintenant sa furie contre ses ex-disciples et les antiques alliés d'Israël. Mais il n'en reste pas moins Dieu féroce, haineux et détestable.

Les prophètes eux-mêmes, ces hommes respectables dont nous avons loué, à tant de reprises, la morale humanitaire, n'ont pu se dégager entièrement de l'affreuse réalité qui les entoure et les enserre malgré eux. Il ne leur est loisible d'arracher Israël à ses sanglantes pratiques que par la promesse d'un massacre universel des Gentils et par la menace des boucheries idéales de l'Exode et du Deutéronome. De là, au milieu des plus belles pages, ces hurlements, ces rugissements sauvages, ces accès frénétiques qui nous transportent bien loin de leurs préceptes moraux et nous ramènent en plein Moloch.

Chassez le naturel, il revient au galop. Examinons donc un peu ce Dieu d'Esdras tel que le présente la Bible, en nous

plaçant, ne fût-ce qu'une minute, au point de vue orthodoxe.

Sans être aussi strict que le Talmud qui rapporte, à une lieue près, la longueur de la barbe de Jéhovah, on peut voir dans le Dieu remanié d'Israël sinon un être humain, du moins un être doué des sens et des facultés humaines, qui cause, marche, regarde, s'attriste, s'irrite et se repent comme l'homme. Sa forme même, quand par une vieille habitude il ne se change pas en flamme, est celle de l'homme ainsi que l'ont vu Abraham (1), Moïse et les soixante-dix vieillards ; son habitation ordinaire, le ciel, d'où il ne sort que pour affaire pressante ou pour prendre possession d'un Temple. Il se promène à midi sous le frais ombrage d'un beau jardin (2) et aime à se jouer dans les forêts du Carmel, à fulminer du haut du Sinâï, à trôner sur la sainte montagne de Sion. La Bible est unanime à attester dans plus de quinze endroits la finesse de son odorat qui ne le cède en rien à celui des Dieux d'Homère : « Noé érigea un autel à » Jéhovah et brûla des animaux purs, et Jéhovah sentit » cette douce odeur et se dit dans son âme : jamais, jamais » je ne maudirai plus (3). » Promesse mal tenue, du reste, comme toutes celles des Dieux. Le Lévitique (4), l'Exode (5), les Nombres, etc., parlent d'odeurs suaves pour Jéhovah. Les Juifs flattent ce goût délicat pour la bonne chère et nourrissent des mets les plus confortables ce monstre dévorant dont la fureur ne s'apaise, dont les bonnes grâces ne s'acquièrent que par la satiété. S'ils ne lui donnent plus que du bétail, le Dieu se rabat sur la quantité. Car son appétit est féroce ; sa faim indomptable. Veaux, génisses, chèvres et agneaux d'un an défilent continuellement sur son autel (6). A chaque repas le vin arrose les dalles d'alen-

(1) *Genèse*, chap. XI, vers. 5; chap. XVII, vers. 22.

(2) *Genèse*, chap. III, vers. 8.

(3) *Genèse*, chap. VIII, vers. 20.

(4) *Lévitique*, chap. I^{er}, vers. 13.

(5) *Exode*, chap. XXIX, vers. 18 — *Nombres*, chap. XVII, vers. 18.

(6) *Lévitique*, chap. I^{er}, vers. 4.

tour (1). Le Dieu surtout recommande de ne pas oublier le sel (2) et n'aime ni le miel, ni ce qui est fermenté. Chaque samedi, jour du sabbath, douze pains, de la plus fine fleur de froment, prennent place sur la table d'or du sanctuaire, et chacun contenait, dit-on, tant de substances alimentaires qu'un morceau de la grosseur d'une olive suffisait pour rassasier un homme (3).

En proie à une sorte de dipsomanie sanglante, ce Jéhovah réclame à grands cris du sang ! Chaque sacrificateur doit arroser de sang les cornes symboliques de l'autel et répandre le reste alentour (4). Le sang doit mouiller tout les jours l'autel des holocaustes et l'archo en est humectée au moins une fois l'an (5). Tout péché s'expie, tout traité se signe avec du sang ! (6) Du sang ! voilà le cri de Jéhovah à travers les âges. Lorsque le Dieu assassin se jette sur Moïse et son fils incircocis, la mère n'a que le temps de l'apaiser avec du sang. S'il livre la Cananée, c'est pour du sang, en retour d'une ample moisson de victimes humaines et animales, pour assouvir son amour natif de la destruction, son antipathie contre la vie et la nature. Rien n'égale la joie de Jéhovah à la vue des boucheries aussi fictives que colossales des livres saints. Soulé de sang et de victimes, il éructe alors, pour une fois, de sa gueule saignante, des paroles de douceur et de contentement. Lorsque David introduit l'archo, ce doux coffret, dans Jérusalem, on s'arrête à chaque sixième pas pour abattre un veau et un taureau (7). Son digne fils, Salomon, lors de l'inauguration du grand temple, immole cent vingt mille moutons et deux cent vingt mille bœufs. C'est le cas de dire que si le chiffre est

(1) *Nombres*, chap. XV, vers. 5 ; chap. XXVIII, vers. 14.

(2) *Lévitique*, chap. II, vers. 13.

(3) *Ecclésiaste*, chap. XXV, vers. 30 — JOSËPHE, *Antiquités judaïques* liv. III, § 10. — LAVOUS, *Antiquités judaïques*, p. 745.

(4) *Lévitique*, chap. XVII, vers. 3.

(5) *Lévitique*, chap. XVI, vers. 2.

(6) *Deutéronome*, chap. I^{er}-IV.

(7) *Rois*, liv. II, chap. VI, vers. 12.

contestable, l'intention ne l'est pas. Dans un siècle moins fabuleux, sous Hérode, à l'époque où tous les Juifs de l'empire Romain se réunissaient au temple rebâti, l'autel jéhovique flottait, comme un îlot, dans une mer de sang fumant.

Le Dieu prend la peine d'expliquer lui-même les motifs de sa prédilection. Peu avancé dans la science de son temps, il croit voir dans le sang, *l'animus*, cette vie qu'il aime tant à savourer et à détruire et se réserve ce mets divin sous peine de mort (1).

Si l'on pénètre plus avant dans le moral de ce Dieu réformé, quel sombre regard jeté dans les profondeurs du mal et les abîmes où s'aperçoivent des choses sans nom, des créations informes comme l'esprit n'en a jamais rêvés !

Certes, il se meut des individualités relativement honnêtes dans le peuple des Dieux, et les divinités grecques, par exemple, gardent jusqu'au milieu de leurs passions ou de leurs vices quelque chose d'humain. Mais le Jéhovah, tout réformé qu'il soit, garde une nature féroce et mauvaise dangereux à approcher, mortel à voir. « Quiconque a vu Jéhovah doit mourir (2) ! » Tel est le retentissement des livres saints : « Malheur à moi ! » s'écrie Isaïe, apercevant Jéhovah dans le Temple (3). « Malheur à moi ! » s'écrie Gédéon à la vue de l'ange (4). « Sanctifiez Adonaï. Je suis » votre effroi et votre horreur (5) » répète le tendre Isaïe. Les psaumes l'appellent perpétuellement le terrible, l'affreux, l'atroce (6). Son arche sainte, réceptacle de l'idole, participe à cette influence venimeuse et frappe indistinctement tout ce qui l'approche, amis ou ennemis.

(1) *Lévitique*, chap. XVII, vers. 4 et 11. — PHILON, *De eo quod deterius*, p. 170 (Paris 1640).

(2) *Nombres*, chap. XVII, vers. 13; chap. XVIII, vers. 3 — *Exode*, chap. XXXIII, vers. 20 — *Rois*, liv. 1^{er}, chap. V, vers. 10.

(3) ISAÏE, chap. VI.

(4) *Juges*, chap. VI, vers. 22.

(5) ISAÏE, chap. VIII, vers. 12.

(6) *Psaumes*, LXXXVIII, vers. 8; LXXV, vers. 12, etc.

Le Dieu, en dépit de tous les efforts des prophètes, n'est pas seulement méchant, mais pervers. Il allégorise cet amour et cette science du mal, cette cruauté à la fois sauvage et raffinée, cette basse et envieuse jalousie, ce système de tentation jésuitique, enfin tout ce cycle de forfaits compris sous l'expression générale de satanisme. Hypocrite et lâche, il fait horreur. Ce monstre se complait au mal. Il aime à voir souffrir et souffrir par lui ; il recherche les occasions de frapper, il les fournit. Tyran subtil, il contemple avec une joie ironique les tourments de ses victimes et souffle l'infraction à ses ordres afin d'avoir la suprême joie de la châtier. Pour devenir bourreau, il se fait agent provocateur. C'est le Dieu qui se repent d'avoir créé l'homme.

Ce Dieu est infâme. Pas un de ses présents qui ne cache un piège, pas un de ses bienfaits qui ne soit un fléau. Promet-il aux Juifs de les conduire dans un pays de lait et de miel, il élude sans cesse sa promesse, il saisit à deux mains toute occasion d'en reculer l'effet, et enfin, mis en demeure, les amène dans les contrées les plus arides de l'Asie Mineure. Un tigre n'eût pas mieux joué avec sa proie.

Spectacle hideux que ce Dieu et cette nation enchaînés l'un à l'autre ! le Dieu s'attachant à elle comme un vautour, la nation traînant Jéhovah comme un boulet. C'est du vampirisme historique.

Lorsque les Juifs, dépourvus de tout, même de vivres, trouvent assez d'or pour fondre un veau, le Dieu réformé ordonne aux Lévites de tuer par le glaive vingt trois mille Hébreux. Voici le décret dans toute sa fantasmagorie barbare : « Moïse dit : Venez aujourd'hui les mains remplies » pour Jéhovah, chacun avec son fils et son frère et apportez avec vous la bénédiction (1). » Une autre fois, cet orgueilleux Jéhovah, vrai sbire de Moïse, tue par une épidémie quatorze mille sept cents Hébreux, et on ne

(1) *Exode*, chap. XXXII, vers. 29.

lui fait lâcher prise qu'en l'anesthésiant avec de l'encens (1).

Énumérons-nous les exécutions de Coré et d'Abiron, des propres enfants d'Aaron, oublieux des charbons sacrés (2) ? les pestes, les incendies, les serpents, tous les meurtres dont Jéhovah est l'instigateur ou le complice ? Non. La plume tombe de dégoût. Et quand on réfléchit que tous ces récits ont été rédigés dans une pensée d'édification salutaire et n'ont d'autre but que la moralisation par la terreur, on peut se faire une juste idée de l'antique Hébreu.

Ce Dieu même, si redoutable au peuple dont il se proclame la divinité tutélaire, se prostitue sans pudeur aux autres nations. De l'aveu même de ses livres saints, ce traître désorganise la résistance, souffle la discorde et la peur. Son prophète Jérémie, en face de l'armée qui assiège Jérusalem, prédit la ruine du temple et la Captivité, envoie des bâts avec ordre de se soumettre à Nabuchodonosor de la part de Jéhovah (3). Le Dieu passe dans le camp ennemi et jouit des flammes de Jérusalem. La déconfiture d'Israël le console de la ruine de son sanctuaire.

En présence d'un tel ensemble de forfaits, je me suis demandé plus d'une fois si Jéhovah porte à Israël de l'amour ou de la haine, s'il est Dieu national et tutélaire, ou bien divinité ennemie attachée à l'anéantissement des objets de sa haine.

Cette idole débarbouillée à grand'peine, qui réclame de ses adorateurs l'obéissance d'esclaves courbés sous le glaive, dont la justice et la morale sont de sanglants caprices, est bien la divinité la plus infernale qui ait habité le ciel et soit jamais sortie d'un cerveau humain.

(1) *Nombres*, chap. XVI.

(2) *Lévitique*, chap. X, vers. 2.

(3) On n'oubliera pas que, dans ce chapitre, Jéhovah est apprécié au point de vue des livres orthodoxes, abstraction faite des opinions personnelles de l'auteur exposées dans l'*Historique*. Nous reconstruisons ici le Jéhovah d'Esdras avec les matériaux qu'il nous a donnés, sans pousser plus loin.

Le Dieu se civilise dans son bon temps. Il arrive au respect de la vie humaine. Eh bien, les prophètes, ces hommes vénérables, ne peuvent voir dans tout désastre, dans tout fléau d'Israël qu'une manifestation de son Dieu. Lorsque, par une métamorphose inouïe, encore lettre morte pour la plupart des critiques, Jéhovah se dédouble et maudit ce qu'il chérissait jusque-là, alors il trouve dans sa conversion même matière à carna (3). Ouvrant les yeux sur certaines parties suspectes de son culte, voici en quels termes il apostrophe ses adorateurs trop lents à suivre ses volte-faces :

« J'enverrai contre eux le glaive, la famine et la peste, et je » les déposerai comme de mauvaises figues qu'on ne peut » manger, parce qu'elles sont pourries. Et je les poursuivrai » dans le glaive, dans la famine et dans la peste, et je les donnerai en vexation à tous les royaumes de la terre, et en stu- » peur, et en sifflet, et en opprobre à toutes les nations chez » lesquelles je les aurai rejetés, parce qu'ils n'ont pas écouté » mes paroles que je leur ai envoyées par mes serviteurs les » prophètes, me levant au milieu de la nuit et en- » voyant... etc. (1). »

Le Dieu est sophiste. Pour expliquer ses actes et échapper au reproche d'inconséquence, il invente un code de déshonneur qui poursuit dans les fils la faute des pères jusqu'à la cinquième génération. Le Jéhovah soi-disant réformé a l'infamie de dire : « Alors, parce que vous ne » vouliez pas suivre mes conseils, je vous ai donné » des préceptes qui n'étaient pas bons et des lois dans les- » quelles vous ne devez pas vivre ; et je vous ai souillés » dans vos présents lorsque j'ai ordonné de me sacrifier » les premiers nés de la vulve (2). » Quelle hypocrisie !

Mais, dira-t-on, le peuple juif qui, en échange de tant de sang, n'a récolté qu'esclavage ; le peuple juif qui a vu les leurres de son Dieu fuir comme les mirages du désert,

(1) JÉRÉMIE, chap. XXIX, vers. 17. — ISAÏE, chap. XLIII, vers. 28.

(2) ÉZÉCHIEL, chap. XX, vers. 25.

va-t-il enfin ouvrir les yeux et reconnaître le mensonge d'un patronage si chèrement payé? Non; Jéhovah le console en lui jurant d'abaisser toutes les nations à son degré d'avisement, l'exalte par une perspective grandiose et criminelle. Il lui promet le ravage des nations, les sanglantes orgies d'un massacre et d'un viol universels. Il lui prédit le Messie, un vice-Dieu, un Christ guerrier qui les conduira à ces œuvres pies. Il rêve des montagnes de cadavres et des mers de sang. C'est de la folie furieuse.

« Dieu vient du côté du midi, s'écrie Habaeuc (1), il arrive le sacro-saint du mont Pharan. Devant lui marche la fièvre et de ses pas naît la peste. Il est là debout. Il mesure la terre, il regarde les nations et elles frémissent sous son œil. Les montagnes éternelles s'écroulent, etc. »

Les prophètes les plus purs, les plus avancés, dont nous avons tant de fois admiré la morale et la polémique humanitaires, n'en sont que plus acharnés contre les Gentils : « Voici le jour où le Seigneur Sebaoth se venge de ses ennemis, et, voyez, le glaive les dévore. Il se rassasie et s'enivre de sang. Car le Seigneur Sebaoth a un sacrifice dans le nord, près du fleuve Euphrate (2). »

Les descriptions du pur Isaïe sont empreintes d'une sombre et épouvantable esthétique : « Arrivez, nations, et écoutez. Peuples, prêtez l'oreille, que la terre soit attentive, et tout l'univers et jusqu'aux plantes, parce que Jéhovah est en colère contre toutes les nations et en fureur contre toutes leurs armées, et il les a mises à mort et il les a données pour être *chèrems*. Et les corps inanimés sont jetés çà et là. Une puanteur s'élève des cadavres et des montagnes entières se fondent dans le sang. L'armée céleste disparaît. Les cioux sont roulés comme un livre et toutes leurs légions sont précipitées comme la feuille qui tombe de la vigne et les fruits mûrs du

(1) HABAEUC, chap. II.

(2) JÉRÉMIE, chap. XLVI.

» figuier. Mon glaive dans le ciel est ivre de sang. Il des-
 » cendra sur l'Idumée, sur ce peuple que je vais juger et
 » mettre à mort. Le glaive du Seigneur est imbibé de
 » sang, etc. (1). »

Et plus loin : « Quel est celui qui vient d'Edom avec des
 » vêtements rouges, du côté de Bosra ? Qu'il est beau dans
 » sa stole, marchant dans la compagnie de son courage ! —
 » C'est moi qui parle la justice et suis le champion du
 » salut. — Pourquoi donc ta robe est rouge et ton vêtement
 » comme celui des fondeurs dans le pressoir ? — Moi, tout
 » seul, j'ai foulé les raisins dans le pressoir. Je les ai foulés
 » aux pieds de ma fureur et leur sang s'est répandu sur
 » mes vêtements, et je les ai tachés tous. Car le jour de la
 » vengeance est dans mon cœur. L'année de la rédemption
 » est venue. J'ai regardé de toutes parts et je n'ai pas
 » vu d'aide. J'ai cherché et personne n'est venu. Mon
 » propre bras m'a soutenu ; mon indignation m'a sauvé.
 » J'ai foulé aux pieds les peuples dans ma fureur. Je les
 » ai enivrés dans mon indignation et j'ai répandu à terre
 » toute leur moelle, etc. (2). »

Dans Joël, les Juifs sont eux-mêmes les exécuteurs des
 boucherics jéhoviques : « Allez, peuples, approchez dans la
 » vallée de Josaphat. Là, je serai présent pour juger tous
 » les peuples. Vous autres (Hébreux), vous n'avez qu'à
 » lever la faux pour couper la moisson mûre. Arrivez,
 » frappez et foulez aux pieds. Car le pressoir est plein, et
 » les vases débordent. Leur perversité fut trop grande. Les
 » peuples sont dans la vallée du Massacre. Le jour de
 » Jéhovah s'est levé sur la vallée du Massacre. Le soleil et
 » la lune se sont obscurcis. Les étoiles ont retiré leur
 » splendeur. Jéhovah va rugir du haut de Sion.... » Le tout
 se termine par la Jérusalem nouvelle, finale ordinaire de
 ces sortes de morceaux : « Et Jérusalem sera sainte ; et les

(1) ISAÏE, chap. XXXIV.

(2) ISAÏE, chap. LXIII.

« étrangers se passeront plus au milieu d'elle. Et dans
 « ce jour, les monts distilleront de la douceur, et
 « les collines couleront du lait. Il y aura de l'eau
 « dans toutes les rivières de Juda. Une source sortira
 « de la maison de Jéhovah et irriguera le torrent des
 « Épines (1). »

Tous les prophètes se complaisent à ces châteaux en Palestine, ornés de toutes les splendeurs de l'imagination sémitique. « Les fils des étrangers bâtiront tes murs, dit
 « Jéhovah, à Jérusalem, et les rois te serviront. Tes portes
 « seront continuellement ouvertes ; elles ne seront fermées
 « ni jour, ni nuit, afin qu'on t'apporte les richesses des
 « nations et qu'on t'amène leurs rois. Car le peuple et le
 « royaume qui ne te sera pas assujetti périra ; et je ferai de
 « ces nations un effroyable désert. La gloire du Liban
 « viendra chez toi. Le sapin, le buis et le pin orneront mon
 « sanctuaire et je gloriflorai la place de mes pieds. Les
 « enfants de ceux qui t'ont humiliée viendront se prosterner
 « devant toi, et tous ceux qui te décriaient adoreront la
 « trace de tes pas et t'appelleront la cité du Seigneur, le
 « Sion du saint d'Israël. Parce que tu as été abandonnée et
 « haïe et que personne ne passait au milieu de toi, je te
 « rendrai l'orgueil des siècles, la joie des générations. Tu
 « suceras le lait des nations. La mamelle des rois t'allai-
 « tera. Tu sauras que je suis ton Jéhovah sauveur, ton
 « rédempteur, ton fort de Jacob, etc., etc. (2). »

Viens donc, Jéhovah, et sois jugé par la loi que tu as faite. Lorsque, dans la promenade idéale du désert, tu voulais te faire un apanage de tous les crimes et en dépouiller ton peuple, lorsque au milieu des éclairs homicides tu lanças le Décalogue réformiste, pensais-tu jamais y être soumis un jour, que tes fidèles serviteurs, les novateurs de ta fraude

(1) JOËL, chap. III.

(2) Voir ISAÏE, chap. LX et LV, vers. 4. — ZACHARIE, chap. VI, vers. 15 ; chap. VIII, vers. 3 ; chap. XIV, vers. 16. — JÉRÉMIE, chap. XXX, vers. 8. — SOPHONIE, chap. III. — ISAÏE, chap. LXI, etc.

pieuse feraient ta perte, et que tu comparaitrais en accusé au tribunal de la Raison ?

C'est que la morale n'est pas une vile esclave qu'on peut assujettir à son gré, un caprice destiné à soumettre les mortels, une contrainte insipide dont se dégage la divinité, une chose à laquelle on puisse dire : « Tu iras jusqu'ici et tu » t'arrêteras là. » Torrent impétueux, elle emporte culte et temple, prêtres et dieux, rois et lévites. Elle a rompu les liens et brisé les entraves dont tu croyais l'avoir chargée, l'immortelle ! Elle se dresse aujourd'hui frémissante. Elle réclame sa gloire usurpée. Elle t'accuse, notre reine à tous, devant laquelle le premier tu courberas la tête.

Tu dis : « *Non occides* (tu ne tueras pas), » et tes mains sont pleines de sang et tu n'as que des pensers de meurtre. Tu revendiques les désastres et les fléaux pour ton ouvrage. Tu n'as su faire de ton peuple qu'une bande d'assassins et tu te vantais naguère de fouler les nations aux pieds, comme les raisins dans le pressoir. Tes prophètes déposent contre toi. Ton nom même t'accuse et te proclame assassin, soit que tu tues par l'épée, détruises par l'incendie et empoisonnes par la peste.

Tu as dit : « *Non fortum facies* (tu ne déroberas pas), » et tu ne parles aux tiens que le langage du vol. Tu ne leur donnes que le bien d'autrui. Livras-tu la Cananée, hommes et femmes, enfants et bêtes, pour partager l'or sanglant, comme un chef de bande avec ses complices. Est-ce toi encore qui, exaltant leur concupiscence, fanatisant leurs esprits, n'as su leur offrir dans l'avenir qu'un seul idéal : *Spoilation !*

« *Non concupisces* (tu ne convoiteras pas), » et pas une de nos joies, pas une de nos gloires et de nos supériorités dont tu ne sois envieux. Accroupi dans le ciel, tu considères avec rage les triomphes de la terre. L'intelligence, la liberté, la civilisation, aiguillons de tes cuisants regrets, sont tes ennemis. Tu mets le poing sur Babel et les pieds sur Ninive. Tu t'entends avec tous les despotismes comme avec tous les

fléaux. Tu as inventé l'ascétisme. Tu es venu sournoisement en prononcer l'éloge, afin de flétrir l'humanité et de lui faire rejeter ces supériorités brillantes qui sont sa gloire et ton désespoir éternels. Que la bile t'étouffe, Dieu jaloux !

Les commandements au sujet du prochain ne te regardent pas, monstre unique dans la nature.

Gigantesque incarnation du mal, Gargantua céleste et farouche que n'a pas rêvé Rabelais, Dieu hypocrite, pervers, assassin, complice et instigateur de tous les crimes, que la plus ardente malédiction sortie de tes lèvres fertiles s'abatte sur toi ! L'humanité sortie sanglante de tes griffes te repousse et te condamne au mépris et à la haine. Sombre avatar, cloué au pilori des siècles, sois maudit !

CHAPITRE V

Résumé

NOUVEAU TABLEAU

*Période de la confection des livres de Moïse
et de la formation violente du peuple juif.*

458-160.

Esdras et Néhémie.

458-454.

Défense des mariages étrangers. Proscription des opposants
et apparition des livres dits de Moïse.

Mort de Néhémie.

408.

Gouvernement des grands-prêtres.

Eliarib,

Judas,

Jean,

Jaddus.

Entrée d'Alexandre à Jérusalem.

332.

Conquête de la Judée par Ptolémée Soter.

323.

Onias 1^{er},
Siméon le Juste.
292-284.

Ajoute au canon Esdras, Néhémie et les Paralipomènes.
Traduction des Septante, sous Ptolémée Philadelphe.
275.

Éléazar,
Manassé.

Les rois de Syrie et d'Égypte se disputent la Palestine.

Onias II.
211.

Joseph,
Siméon.

Domination des rois de Syrie.
203.

Onias III,
Jason,
Onias IV, dit Ménélas.
172.

Lutte du judaïsme contre l'hellénisme des Séleucides.

Les Macchabées.
166.

Judas Macchabée.
167-161.

Réunion en corps définitif des livres saints et alliance
avec les Romains.

Comment se pétrit un peuple à force de volonté et de
hardiesse, se confectionne une nationalité et une histoire,

voilà ce que nous apprend la composition des livres sacrés, voilà ce que les siècles apportent à l'actif de l'initiative humaine.

C'est de 458 à 160, pendant trois cents ans d'obscurité relative et de silence, que le gouvernement autocratique des grands-prêtres, institué par les Perses, élabora dans l'ombre le peuple juif, l'étreignit sous la double influence de l'autorité et du prêche et façonna à loisir cette nationalité vigoureuse qui tout d'un coup éclata comme une trombe, remua et étonna le monde pendant trois siècles, par un éblouissant défilé de héros, de révélateurs ou de tribuns, et ne tomba que sous toutes les forces réunies de l'empire romain.

Car si le peuple d'Esdras n'est déjà plus le peuple de David, le peuple des Macchabées est encore moins celui qui revient de Babylone.

Une main de fer, un niveau implacable a passé sur toutes ces têtes, sur tous ces cerveaux, sur toutes ces aspirations. Le Juif est coulé dans un moule identique, marche dans un cercle tracé d'avance, n'agit et ne pense que par ordonnance. Il est l'homme de la loi, le champion des règlements de l'Éternel. Le moindre se fera tuer pour la révélation du Sinai et les colloques apocryphes de Moïse et de Jéhovah.

Il se trompe certes, et nous l'avons prouvé du reste. Mais cette erreur ne lui en donne pas moins une force et une portée incalculables. Allez lui dire que Moïse est du xv^e siècle et sa loi du vr^e, que son Jéhovah, ex-Baal-Moloch, s'est régalé sous ce titre de tous les enfants du pays, il vous déchirera ou vous lapidera, comme il a fait du diacre Étienne. Il croit au saint roi David, ce molochiste forcené dont on chante encore dans toutes les églises les hymnes mensongères ; au saint roi Salomon, entraîné dans sa vieillesse seule à l'idolâtrie des femmes étrangères. Il croit à l'arche et à l'autel des holocaustes, ces sombres engins d'abomination et d'horreurs. Le Juif des Macchabées ne ressemble à rien, ne conserve rien de ses ancêtres. Il est une

œuvre d'art marquée d'un cachet spécial, l'œuvre personnelle d'Esdras et de ses successeurs.

Car la réforme d'Esdras eût été rejoindre les tentatives analogues des Ézéchias et des Jérémie, sans la théocratie trois fois centenaire qui sut, insensiblement et par une habile mixture de sévérité et d'affirmations, la faire accoster des juifs. Les motifs des nouveaux réformistes n'étaient rien moins que nobles et désintéressés. Scribe et docteur de la loi, Esdras voulut, tout en sapant Moloch, assujétir à jamais le peuple à sa caste. Il fut le coup d'État violent qui brise avec le passé pour y substituer ses vues et ses volontés personnelles. Il déblaya le terrain plutôt qu'il ne construisit, et cette lutte d'un demi-siècle (jusqu'à la mort de Néhémie en 408) demeurait indécise sans l'autorité des rois de Perse qui fit pencher la balance. Enfin, premier et dernier argument du prêtre, le sabre upi au fouet vient proscrire les antiques monuments d'Israël, impose des livres et un alphabet nouveau, le repos du Sabbath, la nouvelle Pâque, la prohibition des femmes étrangères, et ne cesse de faucher qu'à la retraite définitive des dissidents, sous la conduite de Manassé, propre fils du grand-prêtre Joiada, et gendre de Sanaballat, gouverneur de Samarie.

Encore la besogne n'était qu'à demi-faite. Restait à implanter cette réforme, à grand-peine maîtresse d'un terrain si chaudement disputé, à panser les plaies, éponger les blessures, effacer une origine odieuse et en faire oublier jusqu'au souvenir. Il ne suffisait point d'inventer Moïse, de prendre sa voix pour frapper et prescrire, si un seul témoin ou un seul réfractaire pouvait venir renverser la fourbe. Il fallait encore asseoir et consolider invinciblement par l'éducation cette foi dont la terreur avait jeté les assises, l'inculquer de gré ou de force aux générations et leur présenter comme un point d'honneur séculaire ce qui était l'œuvre tardive et violente d'une caste. Ce fut le travail du prêtre, auquel il est si merveilleusement apte par ses instincts, sa position et ses habitudes, travail sourd, tenace,

muet, qui prit trois siècles et encastra tout un peuple dans une organisation serrée, sans arracher un cri, ni presque un mouvement à la victime.

L'histoire du monde nous offre plus d'un exemple de ces transformations silencieuses sous la main experte du prêtre. L'Europe du XVIII^e siècle accusa longtemps d'invasion les voyageurs qui lui parlaient de tout un empire jésuite dans le Paraguay; et, naguère encore, quel ne fut pas notre étonnement à la découverte de cette société mormone surgie des déserts comme par enchantement. Le silence est le caractère de ces lentes élaborations sacerdotales. Elles n'apparaissent qu'armées de toutes pièces. Jusque-là rien n'en transpire au dehors. Aussi nul détail sur cette longue période de trois siècles où le peuple juif se forma et grandit dans le sein des empire perse et macédonien, comme l'enfant dans le sein de sa mère. A peine un fait ou deux, émergeant à la surface, dénoncent-ils le travail latent qui s'opère dans les profondeurs. Nous voyons, par exemple, se continuer la fabrication ou le remaniement des livres saints avec le grand-prêtre Siméon le Juste qui ajoute au canon hébreu Esdras, Néhémie et les fameux Paralipomènes (1).

C'est que le prêtre renferme ses sensations et se moque des satisfactions bruyantes. Tout entier à la mise en œuvre d'une législation qui leur livrait un peuple et les dotait de ce pouvoir spirituel et temporel, idéal des théocraties, les successeurs et continuateurs d'Esdras, czars au petit pied, ne se mêlèrent que contraints et forcés aux affaires du dehors. Pourvu qu'on ne touchât pas à leur propriété, le peuple juif, et qu'on ne s'opposât pas au fonctionnement des prétendues lois de Moïse, leur charte, ils payèrent

(1) Nous ne voyons aucun inconvénient à admettre cette hypothèse des orthodoxes, bien que Spinoza soit plus difficile. Dans son fameux *Traité théologico-politique*, ce chef-d'œuvre de critique, il fait remonter la composition de ces livres longtemps après Judas Macchabée et les attribue aux Pharisiens.

consciencieusement tribut au plus fort dans les guerres de compétition des successeurs d'Alexandre.

C'est seulement en 170 avant Jésus-Christ, lorsque les Antiochides, offusqués de ce particularisme qui créait un État dans l'État, voulurent fondre les Juifs dans leurs peuples et introduire violemment l'hellénisme, que le Mosaïsme se refusa net à toute transaction et montra pour la première fois sa puissance de résistance. En 170, l'esprit de Moïse-Esdras infusé depuis deux siècles a passé dans le sang des Juifs, et, loin de se prostituer aux idoles avec la facilité fantastique dont les affuble la Bible jusqu'à la Captivité, les Juifs préférèrent en masse la mort à l'apostasie. Ce fut un spectacle sans analogue dans la Judée. On vit des vieillards de soixante-dix ans mourir dans les tourments plutôt que d'approcher leurs lèvres de viandes interdites, des enfants se jeter avec joie dans des chaudières bouillantes, des mères regarder ainsi sans défaillir l'égorgeement de leurs fils, choses inconnues dans l'histoire juive, fruits directs et récents de l'éducation lévitique. Le Mosaïsme, inquisiteur et bourreau jusqu'alors, eut pour la première fois son martyrologe populaire à joindre aux morts sublimes, mais isolées, des Isaïe et des Jérémie.

Cette attitude et ces dogmes sont tellement en dehors des habitudes juives, qu'au premier abord ceux-ci ne savent comment les adapter aux circonstances de la vie normale. Ainsi violemment soumis, sous peine de mort, au repos du Sabbath qui remplace l'orgie sabbatique, et habitués à l'observer ponctuellement depuis trois siècles d'une paix sans nuages, les Juifs ignorent l'art de concilier cet ordre avec les nécessités de la défense nationale. Certes, ce scrupule est du neuf. Il n'existait, de l'aveu même des livres orthodoxes, ni sous les Juges, ni sous les Rois, ni jamais nous n'avons vu, avant Esdras, de Juif se laisser égorger sans défense le jour de Saturne. Il en est autrement depuis Esdras. Ptolémée Soter profite de ce jour sacré pour entrer sans résistance à Jérusalem. Aucun Juif, les yeux sur son texte d'Esdras,

n'ose prendre le glaive pour rompre le repos sacré. Plus tard, les bandes héroïques réfugiées avec le grand-prêtre Mathathias dans le désert, pour inaugurer la lutte de guérillas qui doit amener l'indépendance de la Judée, n'osent encore se défendre contre les troupes syriennes le jour du Sabbath et présentent leurs poitrines nues aux égorgeurs.

Il fallut que Mathathias décidât solennellement qu'on pouvait défendre sa vie le jour du Sabbath pour que les Juifs, victimes d'un rigorisme absurde, ne se laissassent pas tous massacrer jusqu'au dernier en l'honneur de la loi de Moïse.

Ces tâtonnements, ces essais, ces perfectionnements, autant de témoignages de l'apprentissage des Juifs dans la loi dite de Moïse et de sa récente apparition. Ces fameux livres, nous l'avons vu, ne furent définitivement arrêtés qu'un demi-siècle avant le Christ par Judas Macchabée. Il y a laissé sa trace en plein Pentateuque (1) et dans le Livre des Psaumes, presque tous composés ou remaniés pendant cette lutte héroïque dont ils furent la *Marseillaise*, aux innombrables exploits.

Car une persécution qui n'extirpe pas enraciné; et rien ne trempe un peuple comme une guerre de nationalité et de religion brusquement terminée par le triomphe. La Bible d'Esdras sortit de cette tourmente baptisée du sang le plus pur de la nation, vrai palladium de tout un peuple. Une paix théocratique de trois siècles en avait permis la lente élaboration et l'enseignement continu, sous la double égide de la parole et du glaive. Une guerre triomphante d'un demi-siècle vint mettre le sceau à l'œuvre sacerdotale et la consacrer par un succès aussi glorieux qu'inespéré. Dès lors, le Juif embrassa d'un amour frénétique ce livre pour lequel ses pères avaient péri et triomphé, et mit à le défendre et à le proclamer toute l'énergie qu'il avait déployée contre les essais impuissants des Jérémie et des Josias. Un

(1) Chap. IV ci-dessus.

esprit d'indépendance sauvage, qui ne serait pas dépourvu de grandeur s'il ne prenait sa source dans des instincts de domination égoïste, plana du haut de Sion sur toute l'Asie et enfanta la lutte héroïque des Juifs contre l'empire romain.

La Judée fut la dernière province qui lutta contre la louve dominatrice de l'Univers. Une série autrement vivante que Jésus illumine cette dernière partie de son histoire et se révolte courageusement, au nom de Jéhovah, contre le tribut des Césars. Tous ces héros des derniers jours, les Juda le Gaulonite, les Jean de Giscala et Simon de Gioras, les Éléazar et les Barcochébas, défendant pied à pied les murailles de leur temple et l'indépendance de leur pays, égalent la gloire des Vercingétorix et des Arminius.

On put dire qu'alors toute la vie de l'antiquité, morte partout ailleurs, sembla s'être réfugiée dans le peuple juif, vivifié à son insu par l'esprit grec auquel il n'avait pu échapper. Une luxuriante végétation, Esséniens, Phariséens, Sadducéens, Zéloteurs, Juifs hellénistes ou alexandrins, jaillit du livre sacré transfiguré par la glose et broda sur le canevas biblique des arabesques presque modernes. Une vitalité vertigineuse rue l'une contre l'autre et contre l'étranger toutes ces sectes énergiques, où l'on retrouverait facilement les partis qui sont la vie des nations et se disputent encore aujourd'hui la scène politique. Rarement on dépensa autant de courage et de dévouement que dans cette période si peu connue et pourtant la plus intéressante de l'histoire juive. Les divisions de ces violents esprits, signe de la vérité, puisque rien d'uni comme l'ignorance et l'erreur, furent la cause de leur perte. S'ils étaient parvenus à s'entendre, ils eussent fait reculer l'empire.

Tels furent les effets prodigieux d'une cause peu soupçonnée jusqu'ici, le large courant sorti de la Galilée pour remuer profondément le monde.

La personnalité d'Esdras, du prêtre qui règle les mouvements d'un peuple avec la régularité des cérémonies reli-

gieuses, s'imprime sur le peuple juif, comme la personnalité cauteleuse de Jésus a déteint sur le christianisme. Deux Juifs, à des époques diverses, ont changé la face des nations. Tant les causes mystiques ou métaphysiques doivent céder le pas à la réalité et s'incliner devant l'agent suprême à qui rien ne résiste : la force !

Cette fabrication artificielle du peuple juif est l'énergique démonstration de la toute-puissance de la force, pour le bien comme pour le mal, pour le salut comme pour la perversion des peuples.

Intelligenti salutem !

TROISIÈME PARTIE

Jésus, Moloch.

CHAPITRE PREMIER

Historique

Nous venons de voir les Sémites à l'œuvre. Nous les avons surpris dans leur acharnement contre la nature, leur mépris des nations, leur déification continue. Nous avons contemplé face à face le néant de cette grandeur et de cette dignité, fruits imaginaires d'une révélation primitive. Nous sentons peser tous les jours plus lourdement les éléments par eux importés dans nos lois, nos mœurs, notre société.

Quittez Nonnus, Lydus, Lucien, Eusèbe, Porphyre, Plotin, la horde des compilateurs et encyclopédistes alexandrins. Abandonnez ces bords de Sémitie où hurle le Moloch et l'orgie. Regardez autour de nous. Rien n'est changé. Chaque monstre se trouve à son poste avec sa physionomie d'autrefois.

Ces flèches hardies qui s'élèvent dans les airs, ce sont les phalles de Cilicie. Ces cryptes sombres, cavernes factices avec l'autel des sacrifices au fond, c'est le sanctuaire

de Moloch ou l'antro de Mithra. Les prêtres sont noirs encore comme ceux de Saturne, tonsurés comme eux (1) ; tantôt hordo attachée au temple, tantôt ordres mendians, Kélesches vagabonds et obscènes décrits par Apulée (2). La trinité babylonienne, avec l'unité pour corollaire, est le fondement de la foi. Voici le Fils unique, ce mystérieux produit du souffle Apason ou Kolpiah. Il vient, comme Moloch-Jéud, se sacrifier à son père, ou plutôt se donner la jouissance de sa propre immolation. Il est attaché à un bois comme Attis, symbolisé par l'agneau ; et, mis au tombeau, plouré par de saintes femmes dans de pieuses Adonies, ressuscite à la façon du Thammuz, d'Apollon, de l'Hercule de Tyr. La vierge chaste se tient à ses côtés sous les traits de l'Artémis, de la déesse du ciel, de la Didon Carthaginoise. Les jeunes immolés des arches voltigent avec l'aile séraphique des anges. Les saints, armés de grils et de glaives, accoudés à des fours, associés à tout l'arsenal de la torture, grimacent dans leurs niches, en tout semblables aux idoles de Sardaigne découvertes par La Marmora. On mange avec délices la chair de l'autel. Le vieux Kronos règne encore et jette avec défi ses titres de Seigneur (Baal-Adonai) et de Roi (Moloch).

Rien n'y manque. Les femmes s'introduisent seules dans les sanctuaires comme à Babylone. Les disciples de Molinos ont soutenu la théorie de la sainteté sacerdotale qui unissait les femmes et les Galles dans un amour sacré. La *Gazette des Tribunaux* relate chaque jour les exploits des *Cinvedi* modernes.

Avancez. Portez une main audacieuse sur les dogmes ; monstres cachés dans l'ombre, qu'abhorre et redoute une foule ignorante. Nous saluons de vieilles connaissances. Ces voix furieuses et pédantesques qui bruissent dans l'ou-

(1) Les prêtres néo-juifs portaient l'éphod ou robe de lin blanc. Les chrétiens reprennent immédiatement l'antique vêtement saturnien. C'est de l'instinct ou je ne m'y connais pas.

(2) APULÉE, *L'Âne d'or*.

ragan, nous les avons déjà entendus. Les masques tiennent peu et sont faciles à arracher.

Le martyre et sa palme tant chantée ouvrent la marche. Autrefois ils précipitaient le croyant dans la fournaise et la mort. Aujourd'hui ils sont plus raffinés et ne renoncent au corps que pour l'âme. Lorsque Jésus ordonne d'abandonner sa femme, ses enfants, sa famille pour se marier à Dieu, comme autrefois aux idoles, lorsqu'il enjoint de sacrifier ses biens, sa vie, l'humanité même, il réédite le culte du Moloch. Pour cet audacieux inspiré, le regard à la femme est péché, la justice est péché. La science et la richesse sont anathèmes. Toute manifestation de la vie devient un vol fait à la divinité. Ces idées de souillure humaine, de faute primitive inexpiable, sinon par la douleur et la mort, sont anciennes comme le monde. Elles veillent tout armées à la porte des mystères, ces produits orientaux qui ont frayé la route au christianisme et se ruent sur l'Europe au signal de Jésus.

Invasion autrement funeste que celle des barbares ! L'eucharistie reprend, chez les chrétiens, sa signification cananéenne. L'enfer de flammes, symbole éminemment sémitique chasse l'Hadès brumeux et aquatique des Hellènes où les peines (quand il y en a) sont manuelles. Il lance jusque sur nos places ces flammes immenses qui dévorent les hérétiques et prépare au Dieu chrétien l'éternel holocauste de la chair palpitante et de la graisse brûlée, tandis que le royaume de Dieu déroule le béat anéantissement promis par Moloch à ses suicidés. En un mot, le christianisme n'est qu'une continuation ; et le savant consciencieux, dont la vérité est l'unique guide, appellera ce phénomène : LA REVANCHE DU MOLOCH !

Les vieilles idées sémitiques, transformées par le contact aryen, s'agitaient encore dans le culte et le sang des Juifs, et, pour être contenues, n'en fermentaient pas moins avec toutes les impatiences de l'attente. Jésus est leur résurrection et leur éclatant triomphe !

Le Jéhovah converti s'était sensiblement amélioré. Il ne fait plus une loi de l'égorgeant humain ; et, pourvu que la dime engraisse ses lévites, qu'on ne touche pas à son animal sacré et ne travaille pas le jour de Saturne, ce Moloch défrôqué était tout prêt à se montrer bon prince.

Autre sera le monstre chrétien. Le vieux Dieu des Juifs va éprouver encore une fois le sort de Saturne, détrôné de sa divinité active et sous le titre honorifique de Père, réduit à l'innocence éternelle, tandis que son fils conquiert le monde.

Elle apparaît blanche et pure l'idole nouvelle, brûlante comme la neige, froide comme le fer chauffé à blanc (1). Les cornes paternelles sont sur sa tête ; la vierge du ciel, à sa droite, le front orné des pâles rayons de la lune (2). A leur vue, la civilisation et l'humanité reculent d'horreur.

C'était alors une triste époque. Il n'y avait plus que des maîtres et un peuple d'ilotes. L'univers était l'esclave d'une ville : et cette ville ployait sous un être imbécile ou furieux, dont les affranchis se disputaient les lambeaux de pouvoir. Le mépris de l'homme était arrivé à un point que notre état social ne nous permettra jamais de sonder, et les pères n'osaient plus mettre au monde de peur de vouer leurs enfants à une vie pire que la mort. L'antiquité, enfermée par les barbares, étranglée par le despotisme, n'avait plus d'horizon. En vain serrait-elle sur sa poitrine, d'un mouvement convulsif, le dépôt des âges, flambeau de civilisation, qu'elle ne trouvait plus à transmettre. Au milieu du cliquetis des armes, des hurlements barbares et du fracas des institutions croulantes, elle poussa le cri d'angoisse qui ne fut entendu que quinze siècles plus tard, et éperdue de terreur, croyant au dernier jour du monde, s'offrit à qui-conque lui promettait le salut, même au dépens de sa

(1) Apocalypse.

(2) Voir, pour ces premières représentations, *les Abaxas*.

Digitized by Google

dignité et de sa grandeur. Ce corps, le temple de la force, qu'avait animé le génie, que les triomphes avaient orné, n'était plus qu'un cadavre. Les Molochs pouvaient venir.

Déjà les empereurs syriens en avaient apporté dans leurs fourgons l'impur bagage. Ils se trouvèrent deux pour une proie ; et Mithra et Jésus se disputèrent l'honneur de porter le dernier coup à l'empire romain.

Mithra n'est autre que le Dieu primitif de Babel, l'orphéonite nommé par Hérodote (1), une création féroce et sémilique. Zoroastre, dont la réforme est saur aînée du Pentateuque, fit bien entrer ce fauve dans la nouvelle organisation. Mais à côté du médiateur, de l'être lumineux et démiurgique des Parses, subsista toujours l'ancien Mithra avec ses cavernes sanglantes, ses cornes caractéristiques, ses sombres mystères. Les modernes ont généralement mal compris la tentative de Julien, par esprit d'opposition systématique. Car ce paganisme des derniers jours n'est plus le culte sérieux de la nature, mais une adoration orientale des esprits et des agents surnaturels substitués aux forces vives de la matière. A cette époque, les Dieux amis et compagnons des Grecs, les Dieux hommes et humains, fils du chaos et habitants de la terre, ont décidément expiré. Le grand Pan est mort ! Platon, bien avant le Christ, ne connaît déjà plus que des démons, êtres immatériels et tyranniques qui réclament des monastères, des vierges, du sang et l'abstinence. Ses disciples posthumes, les Plotin, les Porphyre, les Maxime, sont des magiciens. Leurs cérémonies, des messes et des incantations. Descendu dans la fosse sacrée du Taurobole, Julien, l'empereur favori des Voltaire et des Diderot, avec lequel ils ne fussent pas restés plus longtemps d'accord qu'avec Frédéric, reçoit à torrents par un trou le sang des bœufs et des taureaux. Il sort sali et purifié.

L'intolérance déiste avait déjà marqué cet impérial sec-

(1) HÉRODOTE, liv. I^{er}, § 131.

taire de son sceau d'infécondité. Un index du pape mithraïque, émané de sa plume, proscrit Pyrrhon et Épicure avec une ardeur toute chrétienne, permet Chrysippe et Zénon, mais expurgés, recommande chaudement Platon et Pythagore (1). La profession de foi du vicaire savoyard l'eût ravi d'aise ! S'il eût pu entendre au moins les tirades de Robespierre !

C'était la lutte des deux Molochs. Et, on vérité, peu importait au monde qui triomphât. Les conséquences étaient les mêmes. Le christianisme, très proche parent du mithraïsme, recueillit les épaves du naufrage, autant par droit de succession que par droit de conquête. Ainsi le sophiste Augustin, qu'on n'accusera certes pas de naïveté, lui le plus crispant des orgotours catholiques, déclare que les chrétiens, ignorant la date de la naissance de Jésus, la fixèrent au 25 décembre, jour de celle de Mithra. A cette même date, dans le mois Pérیتیус, on célébrait à Tyr la résurrection du Baal-Melkarth, remarquable coïncidence qui réunit les trois divinités dans un seul type (2). Autre similitude : les rois Mages, conduits par l'étoile, qui apportent à Jésus l'or, l'encens et la myrrhe, comme déjà les Sabéens l'offrent aux deux sœurs Oola et Ooliba dans la fête d'Ézéchiel, ces rois *Mages* font partie de la symbolique mithraïque. Les premières représentations qui nous restent de Jésus lui donnent les traits et les attributs de Mithra, avec cette variante que l'agneau remplace sur les épaules du Dieu Christ le lion chaldéen.

La religion mithraïque a son imitation, ses épreuves de catéchumènes, ses sacrements : baptême, pénitence, eucharistie, avec consécration par des paroles mystiques. Les initiés marquent leur front d'un signe sacré. On leur présentait la couronne qui orne le front des martyrs. La loi de continence régnait chez eux dans toute sa rigueur. Tous ces

(1) *Juliani imperatoris fragmenta*, t. 1^{er}, p. 300 et 301. — DE POTTER, *Histoire du Christianisme*, t. II, p. 432.

(2) DEUCIS, *Origine de tous les cultes*, chap. VI.

rites furent longtemps communs aux deux cultes. Mais le christianisme victorieux finit par les confisquer à son profit, et Mithra dépossédé devint, pour flic de consolation, le saint Georges vainqueur du dragon. Tertullien (1), plus zélé qu'érudit, ne peut expliquer cette série de concordances qu'en les mettant sur le compte du diable, qui voulait singor les œuvres de Dieu; argument irrésistible de son temps comme du nôtre. On n'imagine pas les services rendus par le diable à la rhétorique religieuse.

Le christianisme ne fut donc d'abord qu'un simple calque du molochisme. Le sacrifice du Seigneur et sa résurrection céleste, puis, comme déduction, le sacrifice de l'homme sur la terre et sa résurrection pour le ciel ou pour l'enfer, tels étaient les seuls dogmes de la jeune communauté. Plus tard seulement, lorsque ses progrès l'amènent à Alexandrie, l'Église ramasse un peu partout le bagage de subtilités fantasques et de croyances arbitraires, armes futures des pourvoyeurs du Moloch — un peu partout — c'est-à-dire dans les rêveries de Platon, source empoisonnée, et dans le vieil arsenal du chaldéisme qui refferissait au milieu de la décomposition universelle.

Platon, indigne faussaire de Socrate, qui fut moins son maître que les hiérophantes de Babel, avait inauguré la déchéance du monde antique. Avec ses *immortels* dialogues, l'homme, épris d'un idéal mystique, apprit à haïr et à mépriser son être. Les entités triomphèrent de la forte et âpre réalité. On compta sur le néant imploré, sur les nuées déifiées qui passaient rapides dans l'azur, tandis que périssaient la grandeur et la virilité humaines. Le Jésus des Évangiles emploie tout son temps à chasser les esprits, dont extravagueront les gnostiques, tandis que l'école d'Alexandrie arrive par un autre chemin à ce Leucade forcé de tout idéalisme où, la matière étant avilie et délaissée, l'humanité sombre dans la misère et la mort. A tous ces titres,

(1) TERTULLIEN, *De Prescriptionibus*, chap. XL.

L'Eglise dut recevoir dans son sein ces Jean-Baptiste inattendus qui lui avaient si bien frayé la voie. Le ruisseau sorti d'Athènes, le torrent de Galilée mêlèrent leurs ondes théologiques, et cette fusion enfanta l'unité du concile de Nicée.

La trinité, nombre saint de Platon et de Pythagore, déjà manifesté dès la période la plus antique par la triplicité des idoles et les traits du Père, du Fils et du souffle ou Esprit (*spiritus*) cosmogonique, les relations délicates de ces différentes personnes, les expressions joanniques de *Logos* et d'être lumineux, le début fameux du 1^{er} évangile qu'Augustin (1) proclamait avec fervour avoir lu déjà dans Platon, la distinction du Christ engendré et non engendré; les théories de la grâce et de la prédestination, tels sont les éléments métaphysiques apportés par l'idée helléniste. Allusion remarquable à son apparence grêle qui tranche sur la forte couleur molochiste. Théurgie et théosophie qu'on retrouve tout entières, non seulement dans les écrits de Platon, mais dans ceux des commentateurs Plotin, Proclus, Jamblique, Martianus Capella et tous les scribes de l'époque dégénérée.

Ainsi, par une fatalité étrange, le christianisme unit dans sa formule les créations sémitiques jusqu'alors isolées, l'idole de Tyr et l'empirisme de Babel; et, armé de toutes pièces, le culte nouveau ne tarde pas à passer de la défense à l'attaque.

Le Moloch chrétien veut désormais régner et régner sans rivaux. Aussi, il lance sur les idoles ennemies ses fanatiques; il embrase ses disciples du vieil esprit prophétique un moment hostile et qui sait rendre insensible aux souffrances et à la mort. Il attaque en furieux un ennemi magnanime qu'il était incapable de comprendre, le doux et grand panthéisme hellénico-romain. Après une lutte convulsive, Christ monte sur le trône avec un ambitieux sanguinaire,

(1) SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, liv. VII, chap. IX.

broie sous sa dent le corps d'ivoire d'Hypatie, les païens, les philosophes, les sectaires ; et, lorsque son influence a précipité la chute inévitable de l'empire, il s'allie avec les barbares, ses alliés naturels, depuis longtemps prédits pour la désolation de la terre, dans de sauvages imaginations.

L'alliance du christianisme et des envahisseurs de l'empire produisit une époque sans nom, dont la responsabilité remonte tout entière aux pédagogues de peuples jeunes et noufs qui n'ou surent faire que des brigands hypocrites, aux saints docteurs qui donnèrent pour suite à l'état naïf décrit par Tacite l'époque criminelle de la féodalité.

Le moyen âge est la Jérusalem nouvelle des prophètes, le royaume de Dieu annoncé par Jésus, le triomphe du Moloch.

Alors le genre humain faillit périr. La nuit ! La nuit partout éclairée par des bûchers ! Moloch règne. Il aspire la graisse humaine. Il boit le sang des victimes. Il savoure leurs pleurs et leurs cris. Absorbant et jaloux, il ne veut de l'homme que son cadavre et déclare impies la vie et la pensée. Il érige la mort en paradis complet d'un enfer, essaye d'anéantir le genre humain par le célibat ; et, lorsque la vie n'est plus qu'un suicide continu, le roi, tyran des âmes, fait élever par les nations ces masses sombres, triste luxe de nos villes, qui étouffent l'École et le Portique, ces cathédrales superbes qui planent sur nos cités, immenses catafalques élevés pour servir d'ossuaires à la vie et dont les colonnettes effilées, les saints décharnés où rien ne bat plus, les vierges diaphanes, rappellent le spectre des banquets légendaires et son avis sinistre !

Le moyen âge est le règne du démon, l'apothéose du Satan sémitique. Car tout est marqué de son épouvantable griffe. Omadros le Déchireur hurle dans les cachots de l'Inquisition ; les exécuteurs royaux passent leurs victimes sur le feu comme les prêtres de Moloch. Le *chém* des hérétiques noie les villes et les contrées dans le sang. Enfin, le Minotaure, le géant Talos, le taureau de Phalaris, toutes

ces machines de l'antiquité épouvantée reparaissent sur la place de Séville dans les statues crouses et brûlantes des apôtres, hourrées d'impies, dans ces vierges de Magdebourg pressant sur leur sein d'acier les sectaires déchirés. Au milieu des places et des carrefours tourbillonne la noire fumée qui porte l'odeur de la graisse grillée au Dieu des chrétiens; et, en proie au délire frénétique et à tous les délices des cerveaux égarés, se démène la foule des flagellants, des danseurs de Saint-Guy, les énergumènes de toute sorte qu'évoque l'Évangile et auxquels des hiérophantes impuissants prodiguent l'exorcisme et l'eau purifiante des mystères.

Mais la crypto souterraine s'étend sous la cathédrale, l'église ou le monastère, entourée d'horreur, ornée de glaives, de haches, de vases sanglants, et les récits les plus sinistres circulent dans les chaumières sur ce qui s'y passe le soir, à l'anniversaire de certaines fêtes. Je ne crains pas de le proclamer hautement, puisque telle est l'inéluctable vérité, le sang répandu au moyen âge ne comprend pas seulement la tuerie publique et officielle des hérétiques. Il y eut encore assassinat d'enfants, de vierges ou d'hommes d'âge mûr, innocents de tout crime théologique, victimes pures qui s'offraient d'elles-mêmes ou que des prêtres traînaient à l'autel, poussés par la logique et par l'esprit de leur Dieu. Des sacrifices humains, dans toute la force du terme, ont eu lieu au moyen âge; telle est la révélation qui doit bouleverser de fond en comble l'histoire de cette époque.

Le Christ sur la croix, couronné d'épines, le flanc percé, est la grande victime immolée chaque jour à la messe et dont le sang innocent sauve le monde. Les saints, déchirés, tenaillés, étendus sur le chevalet ou jetés dans la fournaise, reçoivent, en échange de leur chair, la palme du martyr et vont rejoindre Dieu dans les palais célestes. Les vierges se fiancent à Jésus et, dédaignant tout amour terrestre, se fiancent à la Mort, vieille proxénète de leur divin amant;

voilà toute la poésie, l'esthétique et la littérature des premiers siècles. Voilà les chefs-d'œuvre de matérialité hulaïse sur lesquels s'est exercée l'imagination des premiers chrétiens et qu'un romantisme moderne, allié inconscient, mais efficace de l'esprit des ténèbres, a pu seul présenter sous une forme gracieuse.

Dès Caïphe dit aux Juifs avec une arrière-pensée molochiste : « Il est bon qu'un homme meure pour le peuple (1). » Paul, dans son épître sanglante, met la nouvelle victime au-dessus des boucs et des agneaux moïsiques et célèbre un véritable sacrifice humain dans la Passion, ce sacrifice de rachat offert par les sémites lors des calamités publiques et qui a le privilège de violenter la Divinité (2). Origène lui-même, l'eunuque chrétien, s'écrie : « Pour les Israélites, le sang des boucs, des moutons fut versé. Pour nous, le fils de Dieu a été abattu ! » Et ce Père de l'Église, joignant Dédicéus et Christ, croit à l'effet souverain du meurtre volontaire d'un homme innocent pour faire disparaître la stérilité du sol, les épidémies et autres calamités (3).

Presque tous les Pères caressent dans l'hostie un morceau de viande saignante (4). Cette phraséologie, dont je pourrais remplir ce volume, forme un côtoyement fatal, un système d'excitation continue, de tentation infernale où l'anthropothysie et l'anthropophagie se trouvent restaurées sous une forme mystique et plus attrayante. Aussi quel n'est pas le zèle des premiers chrétiens à sortir de cette terre rendue inhabitable !

(1) Évangile selon St-Jean, chap. XVIII, vers. 14.

(2) Paul, Epître aux Hébreux, chp. IX, vers. 19; chap. X, vers. 4; chap. XII, vers. 24. — Apocalypse, chap. IV, vers. 12. — Actes des Apôtres, chap. VIII, vers. 32, etc.

(3) Origène, Homélie sur le Lévitique, chap. II; *Exhortatio ad martyrum*, chap. I, § 309; *Contra Celsum*, livre I, chap. XXXI.

(4) Augustin, *Contra Adversarios Legis et Prophetarum*, chap. II. St Chrysostome, *In Mattheum homelia*, chap. LXXXIII. St Cyrille, *Contra Nestorium*, livre IV, chap. IV, etc. Voir, pour compléter tous ces textes sur la mort sacrée, l'excellent traité de Daumer, *Les secrets de l'antiquité chrétienne*, dans Ewerbeek.

Les trois jeunes martyrs : Cantianus, Cantius et Camille répliquent au préteur : « Nous sommes chrétiens, nous ne » sacrifions qu'à notre Dieu. A lui seul nous immolons nos » corps vivants (1). » Saint Laurent, sur le grill rougi, est une victime brûlée dont l'odeur est agréable à Dieu. Sainte Catherine, qui regarde le Christ comme son berger, son Dieu, son amant, son fiancé, veut lui offrir sa chair en sacrifice, parce qu'il s'était jadis sacrifié pour elle (2). Sainte Christine, mise sur une roue de feu, la compare au lit nuptial (3), et la vieille chanson sacrée dit de sainte Agnès : « Voilà comme elle a fini, cette fiancée aimante du » Seigneur. Oui, le sang concilie, le sang unit, le sang seul » peut fixer l'amour (4). » Quiconque veut jeter les yeux dans une légende dorée ou une vie des saints y rencontre par milliers de pareils exemples et de semblables expressions. Quelquefois même le zèle passif va jusqu'à l'action. Ainsi, saint Laurent, archevêque de Dublin (1181), se rendait à l'autel de Canterbury, dans ses habits pontificaux, lorsqu'il fut frappé à la tête d'un coup porté par un homme qui croyait faire un acte pie en donnant le martyre à un si saint prêtre (5). Sainte Francisque, fondatrice de l'ordre des Oblates, se donne en sacrifice une corde autour du cou, et chaque religieuse doit, par un sombre serment monastique, promettre à l'abbesse de s'immoler. Postelmayer (6), dans ce langage béat où le fait transpire sous la nauséabonde allégorie, nous apprend que François de Borgia, fils du duc de Gandie et général des jésuites, père de huit enfants, fit vœu de se mettre dans l'ordre quand son épouse serait morte : « Il donne en sacrifice non seulement sa vie

(1) Wicelius, *Chorus Sanctorum*, 230.

(2) Wicelius, *Chorus sanctorum* 414, 623.

(3) Rousseau, *Violettes pourprésées des Saints* (Francfort). Tome II, chap. LXIII.

(4) Rousseau, même ouvrage. Tome I, chap. XIX. — Kosegarten, *Poésies et Mythes de l'antiquité chrétienne* (Greifswald 1824, 4 vol.).

(5) *Vie des Saints*, livre X, vie 513.

(6) Postelmayer, *vie et acte des Saints de Dieu* (Augsbourg 1836), 123.

» et celle de la duchesse, mais aussi celle de ses huit
» enfants et tout ce qu'il possède. »

L'exemple est contagieux ; le syllogisme impitoyable. Issu du molochisme, le christianisme doit forcément y revenir. Et cette conclusion fut tirée par plus d'une âme naïve, pieuse et ignorante. On connaît les martyrs jansénistes et leur système de souffrances défendues de par le roi. De nos jours encore, la même cause enfante les mêmes offets. Ainsi, en 1823, dans le village suisse de Wildenpusch (canton de Zurich), une jeune paysanne, Margarèthe la Sainte, se fait crucifier avec les tourments les plus exquis. En 1817, une jeune fille se fait également immoler, dans la semaine sainte, à Ampföwang, petit village de la Haute-Autriche (1). Dorothee R. se poignarde pour aller trouver son Christ, la nuit du 17 mai, grand jour de fête des Hernutiens (2). En 1800, un jeune cordonnier italien, à Venise, parvint à se crucifier seul dans sa chambre et à se suspendre avec une corde à l'extérieur de la maison. En 1863, un fanatique Allemand tua son fils d'un coup de hache, pour renouveler le sacrifice d'Abraham ; une femme égorga ses enfants pour les transmuier en anges (3). Je passe les stigmatisés des deux sexes. Enfin, cette même année 1868, les ouvriers catholiques du chantier Cockerill, à Anvers, s'amusaient encore à crucifier leurs camarades avec toutes les tortures

(1) Meyer, histoire d'un fanatique crucifié, d'après le procès-verbal (Zurich 1824).

(2) Moritz, Manuel psychologique.

(3) Je lis dans les mystères des cloîtres d'Italie, chap. III, pages 27 et 28 : « A la fête de la Vierge célébrée à Messine les 12 et 15 août, on fait circuler un char immense sur lequel est érigé un appareil muni de roues, supportant des images de la terre, de la lune du soleil et des autres planètes, on attache des enfants de l'âge le plus tendre pour représenter les chérubins et les archanges et pendant toute la procession, ces pauvres petites créatures font autant de tours que le soleil. Beaucoup succombent. La procession finie, on fait le tirage des morts. Les mères sont consolées par l'assurance que c'est un pieux sacrifice à la Vierge qui se charge de conduire en paradis les anges de sa prédilection. »

d'usage. Ils les battaient de verges, leur enfonçaient dans le flanc des bâtons pointus en guise de lance. Deux succombèrent. Un protestant fut plusieurs fois soumis à cette cruelle opération et douloureusement géhonné, jusqu'à ce qu'il eût confessé la sainteté de la vierge. C'est ce que le style béat des catholiques appelle la folie de la croix ; cette folie de la croix qui fait les délices et l'admiration des Venillot et C^o. Or si, de notre temps éclairé, on plein XIX^e siècle, les prémisses du christianisme conduisent à de si horribles conséquences, quelles ne devaient pas être encore leurs plus atroces applications au moyen âge, au plein siècle de démence et de fureur religieuses !

Que l'on jette, en effet, un regard impartial sur cette société malheureuse, on y distingue comme un secret fatal qui pèse sur tous, mais dont les détails, soigneusement tenus à l'ombre par l'histoire baillonnée, échappent dans les tourments de la conscience populaire.

En se rendant compte de l'aspect souffreteux et frénétique à la fois de ces populations terrorisées, on sent que de grands crimes religieux et sociaux ont été commis. Les légendes d'enfants, d'hommes et de vierges, qui meurent le jour du saint dont ils portent le nom, les saints qui meurent à heure fixe et prédite, les fameux indices de mort où des roses mystiques et des sonneries spéciales désignent la victime, les enlèvements, suites et égorgements d'enfants, de l'an mil à douze cent, les statues du Christ, de la vierge et des saints, plus noires que la Kali indienne ou la Molochet, autour desquelles roulent des récits d'enfants enlevés et miraculeusement rendus, les feux de la Saint-Jean où l'on jette des animaux vifs, comme aux fêtes de Syrie, la signification du nombre treize, les dames blanches, les nonnes sanglantes, les spectres hurlant dans les cimetières et églises, tout ce sinistre cycle des mythes populaires et des chroniques sacerdotales aboutit à un ensemble de notions, d'allégories, de provocations même et de témoignages d'où l'on pourrait inférer davantage, si les preuves historiques faisaient défaut.

Car ces horreurs finissent même par percer dans l'histoire. A Wilsnack, au xv^e siècle, une partie de la population conduite par le recteur Hoppe s'insurge contre le culte des *hosties sanglantes*. Après une lutte acharnée, les prêtres sont proscrits et les hosties brûlées publiquement (1). En 1507, on brûle à Berne plusieurs dominicains, pour avoir fourni au tailleur Joser une boisson magique composée desol sacré, cire de cierge de Pâques, eau baptismale de Pâques, chrysamo et des cheveux et du sang d'un petit enfant. Ils avaient encore offert à Joser une hostie humectée du *sang de Dieu*. Dans ce procès curieux, on parle d'une hostie sanglante dans le ciboire, en outre d'un cachot, de deux petits crucifix, de plusieurs petites bandelettes, le tout humecté de *sang de Dieu*, d'un verre contenant de ce sang, de pèlerinages faits en son honneur, etc. (2). Grennoirus (3) accuse même les dominicains de s'être servis du sang et des sourcils d'un enfant israélite, ce qui renverrait aux chrétiens l'accusation si constamment portée par eux contre leurs adversaires.

De nos jours encore, la démolition des couvents et des monastères est une source d'affreuses et de trop véridiques découvertes, témoins posthumes de tout un monde de saintes atrocités. Un exemple entre mille : dernièrement, à Paris, en démolissant l'ancien couvent des Madelonottes, on a trouvé dans les cryptes un sépulcre en pierre haut d'un mètre vingt centimètres et large de quarante centimètres, à côté d'un pilier de six mètres de hauteur sur trois de circonférence. Une petite porte s'ouvre et laisse voir un puits d'environ dix mètres de profondeur.

Le sépulcre n'a d'autre ouverture que sur le puits. Audessous, on avait disposé un foyer. La pierre qui se trouvait en contact avec le feu est fendillée et brisée en mille

(1) Schlag von Ruggenroth, Dieu et l'Univers (Leipzig 1822).

(2) Hollinger, histoire de l'Église Helvétique (Zurich 1708 1719. Tome II, § 553-556.

(3) Chronicon, 1585.

endroits. « On enformait, dit un compte rendu, les reli-
 « gieuses condamnées dans ce sépulcre en pierre. Une fois
 « scellé, le feu était allumé au-dessous, et la malheureuse
 « n'avait d'autre alternative que de se laisser étouffer len-
 « tement ou de se noyer. »

La patiente, accroupie, essayait vainement de briser son tombeau. La pierre a conservé la trace des efforts multiples et surhumains qu'ont dû faire les malheureuses.

Et ce n'est pas un exemple isolé. On n'a pas démolì, sous n'importe quelle latitude, en Amérique comme en Europe, un de ces repaires, sans se heurter à des mystères de barbarie ou de vengeances, dont les fœtus enterrés, les squelettes encore attachés aux chaînes de fer de l'*in pace*, les osséments sciés en morceaux, les nonnes murées sont d'épouvantables reliques. Voilà le parfum de ces lieux de paix et de recueillement dont nos évêques revendiquent à cor et à cri la pieuse liberté, dont le maintien en plein XIX^e siècle est un impudent outrage à la civilisation et à la famille !

Et que répond à ces accusations si nettes et si tranchées l'orthodoxie traînée à la barre ? Elle ne sait que se perdre en récriminations, maudire, dénoncer au bras séculier. Car l'histoire la condamne, en montrant le sillon sanglant tracé sur ses tablettes. Les saints rois, les peuples pieux et les pontifes chrétiens du moyen âge font l'horreur de l'honnête homme. Des solitudes s'étendent à la place des empires florissants catéchisés par Pizarre et Cortez (1). L'hécatombe des France albigeoise et vaudoise et des Saint-Barthélemy retentit douloureusement dans nos cœurs. Les deux cent mille protestants sacrifiés à l'idole Moloch parée du jupon de M^{me} Scarron crient vengeance ! Et les chouans de 1793 ont renouvelé les antiques atrocités. Toujours, depuis Jésus jusqu'à Pie IX, son digne successeur, le fanatisme a

(1) On eut pu dire, avec une variante de Tacite, de ces Espagnols convertisseurs et colonisateurs : « *Ubi solitudinem fecerunt, gentem christianam appellant.* »

produit ses cadavres vivants, où le sens moral est éteint, l'initiative tarie, sôides forcenés prêts pour le crime, la sottise ou la mort. Toujours Moloch poursuit sa double guerre contre l'esprit humain : d'abord, traque officielle et publique des impies, des dissidents et des philosophes, laquelle, après le bâcher et la torture, en est réduite au bâillon, à la prison et à la flétrissure; puis guerre cachée et mystique contre de misérables victimes dont un souffle venimeux dessèche l'intelligence et tue l'âme. Telle est la tactique du vieil ennemi pour étroindre l'homme et anéantir la raison et la science, portes sacrées qui prévaudront contre lui, car elles sont plus puissantes que celles de l'onfor.

J'on appelle au lecteur le moins prévenu : du jour où les monstres accroupis sur les bords de la Méditerranée, à l'affût de leur proie, se sont déchainés, quel moment de repos a eu l'humanité ?

Voyez, Jésus moissonne avec le glaive. Marie, la Walkyrie chrétienne, plane du haut des étendards. Les saints brandissent contre la terre les instruments de leur menteuse torture. Les anges sonnent aux oreilles des fanatiques le clairon des batailles. Le sang coule ! Houle immense, il noie la France, l'Europe et le monde. Le frère étroit le frère. Le père serre frénétiquement le fils d'une homicide embrassade. Femmes éventrées, enfants écrasés, le viol divin et le meurtre ineffable jonchent le sol. — *Pax vobiscum!* L'incendie est un encens; les hurlements des condottieri et le tonnerre des canons, une prière. Les lansquenets servent la messe. Les coupe-jarrets sont enfants de chœur. — Hourrah ! La foi roule dans les caissons. Le saint-chrême graisse les roues, les missels servent aux gargousses, et les feuillets aux fusils. Vivent saint Loyola et saint Dominique ! Vivent saint Massacre et saint Viol !

Terrible cette statue de Jésus, grandie sous les larmes et le sang, honorée par le glaive, juchée sur des montagnes de cadavres ! Les iconoclastes, les donatistes, les païcas égorgés, les Albigeois exterminés forment sa base. Elle

s'élève avec les investitures, les guerres de la réforme, les grands massacres des paysans, Ravallac et Gérard sont sa couronne. Sur son autel, les sectes périssent par milliers ; les générations tombent comme le blé sous la faucille. Quel Dieu eut jamais plus d'holocaustes ! et les victimes égorgées, les entrailles pantelantes, les membres déchirés recouvrent encore le saint parvis. C'est que l'humanité diminue sous l'œil jaloux du monstre chrétien. Après son triomphe, les pays les plus habités se changent en solitudes. Les contrées les plus riches du paganisme deviennent des déserts ou des marécages. La vie recule devant le chistianisme (1).

(1) Montaigne, Lettres, Persanes.

CHAPITRE II

L'Évangile

La foule des ignorants, des mystiques, des jésuites, le *serrum pecus* des dogmes établis criera à l'Évangile, à ses préceptes sublimes, à sa morale éternelle. Je répondrai : avec ce point de départ, il était impossible d'arriver ailleurs qu'au moyen âge et au bûcher. De l'idée antisociale et antihumaine ne peut sortir la vie. La mort enfante la mort. Et, au risque de prendre la défense du catholicisme contre les sectes dissidentes, restituons-lui le triste honneur d'avoir déduit les véritables conséquences du Christianisme, fidèlement et vigoureusement exécuté les ordres du maître. Arrière les compromis menteurs et les distinctions putrides ! L'Inquisition est évangélique. Borgia, c'est le Christ. Léotade, Mallet, Simon de Montfort sont en lui comme Tartufe et Loyola.

C'est qu'au souvenir de tous les malheurs que ce livre a vomis sur la terre, de tous les forfaits auxquels il a servi de texte et de sanction, on se sent peu tenté de pousser des cantiques d'allégresse et de renouveler des professions de foi de vicaire plus ou moins savoyard. La majesté des Écritures ne m'étonne pas ; leur cruauté et leur hypocrisie m'indignent. Lorsque l'humanité, depuis dix-huit cents ans, se tord sur son lit de douleur, déchirée jusqu'aux entrailles le moment est mal choisi pour roucouler des idylles et peindre des Christ au paysage. Et qu'importent la poésie des chants, la fougue du style, l'intérêt dramatique, en un mot, les qualités littéraires d'un roman apocryphe ! Dans Jésus

il ne faut pas voir un damoret ou un philosophe, mais une des plus funestes incarnations de cette idée fatale qui a nom Dieu. Il s'agit de religion, non de littérature ; c'est dire que chaque verset est un commandement, chaque mot un dogme, dont les siècles ont donné le sanglant commentaire.

Il serait, je le sais, moins ardu et plus politique d'offrir aux applaudissements un Christ doctrinaire, vernissé de libéralisme, voire même le sans-culotte Jésus, prophète doublé de tribun qui rappelle les puissants à la pudeur et arbore les vertus de la devise révolutionnaire. Par malheur, contre ces imaginations caressées par de brillants esprits, s'inscrivent en faux le ton général des Écritures, les déclarations répétées du maître, ses conseils de soumission érigés en doctrine par saint Paul, enfin la conduite des premiers chrétiens qui, plus rapprochés de leur Christ, mettaient strictement en pratique ses enseignements et ses exemples.

A peine le héros humanitaire, cher aux âmes sensibles, dessine-t-il sa silhouette dans quelques paraboles et une poignée de préceptes dont l'aspect isolé et contradictoire, la sonorité creuse font tache au milieu de l'ensemble sévère. Jésus, qu'il le veuille ou non, enferme déjà toute une hiérarchie. Il vient de Dieu, symbole et incarnation de l'autorité, et tout en se livrant à des déclamations radicales, masque ironique des exploités à venir, délègue des pouvoirs, confie des missions et octroie à Pierre un privilège qui dure encore. Son communisme prétendu ne découle pas plus du sentiment de la solidarité humaine que ses tirades contre les Pharisiens. Jésus attaque la richesse comme il attaque la vie, la civilisation et l'art, parce que ce sont des trophées de l'humanité en face des impuissances divines. Il n'eût jamais pour idéal, (comment eût-il pu l'avoir ?), la diffusion du bien-être et de la science dans une expansion sociale, mais la paix des tombeaux et l'impeccabilité des cadavres. Et si, dans ces accès enthousiastes qui, chez les inspirés, n'excluent pas une bonne foi relative, Jésus apporte

pêle-mêle la paix et le glaive, la liberté et l'esclavage, la modestie et l'orgueil ; les versets furibonds, vrais loups d'Évangile, ont toujours profité de leur nombre et de leur force pour étrangler la phrase paisible. Dans tout débat théorique et pratique où sont intervenus les directeurs officiels du christianisme, la lettre farouche l'a emporté sur la lettre grécisée.

Le ton de Jésus ne garde même jamais la sérénité qu'on s'obstine à lui prêter et sa figure grimace la malédiction sous la forme la plus sanglante. Les gestes sont d'un de ces possédés avec lesquels il se complait. Les livres de Marc et de Matthieu, que les autres synoptiques ont ou sous les yeux, nous donnent un exemplaire fidèle de ces récits incohérents, mélange de philosophie et d'extravagance, rédigés sur leurs maîtres par les disciples de la décadence. Philostrato n'a pas plus bizarrement attifé Apollonius de Tyanos.

Tous ces évangélistes, du reste, même Marc et Matthieu, sont tardifs et connaissent la prise de Jérusalem par Titus. Jean ne la connaît même plus. Son œuvre, la plus indigeste du groupe, est un gâchis platonicien, gnostique et chalcéen, logodiarrhée vide où sont enfouies toutes les théurgies alexandrines, voire même l'amour socratique (1).

La dominante de tous ces pieux spirites était de présenter leur chef de doctrine comme un thaumaturge hors ligne et un exorciste expert. Aussi ont-ils été merveilleusement servis par l'existence obscure ou mystérieuse du Maître, dont le supplice est le seul fait connu. Les quelques rares circonstances conservées dans le souvenir de ses disciples, telles que ses relations avec Jean le Baptiste, ses promenades didactiques en Galilée, ses voyages et sa fin dramatique à Jérusalem servirent de fonds à la légende des imaginations religieuses. Et cette alluvion, sans cesse grossie, se divise elle-même en trois classes :

(1) Évangile selon St-Jean, chap. XIII, vers. 23 : « Mais l'un d'eux » que Jésus aimait étant couché sur le sein de Jésus, etc. »

1^o Versets de concordance prophétique. Tous les témoignages révéralés, les logoglyphes des Nabi, les quiproquos hébraïques aboutissent à Jésus, dont les travaux sont une consommation suprême. Il est de toute évidence le Messie, le Christ annoncé des prophètes, le sauveur des deux testaments qui, madrés compères, se donnent la réplique (1).

2^o Versets historiques *d' posteriori*. Jésus, prédit par le passé, devient le prophète de l'avenir. Sa bouche annonce la croix et ses douloureuses péripéties, les désastres de Judée, la prise de Jérusalem par Titus, les tribulations de la jeune commune, et enfin la persécution couronnée du triomphe, grandiose perspective de la foi, chef-d'œuvre de saints et hardis faussaires (2).

3^o Versets dogmatiques. Cette troisième classe de matériaux évangéliques comprend la doctrine d'abstinence et de renoncement, enseignement capital du Maître, dont sa conduite est le vivant reflet et que les premiers chrétiens, dans la plus fanatique des expériences, essayèrent de pratiquer à la lettre. C'est sur cette dernière classe de documents, véritable originalité de Jésus et expression de son rôle sémitique, que va porter l'effort de notre critique.

(1) Exemples de cette catégorie : Matthieu, chap. I, chap. II, vers. 6; chap. VIII, vers. 17; chap. XII, vers. 17; chap. XXI, vers. 5; chap. XXVI, vers. 64-67; chap. XXVII, vers. 8. — Tertullien voit dans le Psaume XXI le programme même de la Passion. Marc, chap. I; chap. XIV, vers. 21-27. — Luc, chap. I, vers. 1 et suiv.; chap. II, vers. 4 et 12; chap. III; chap. IV, vers. 21; chap. XII, vers. 12; chap. IV, vers. 44. — L'imitation dans les Synoptiques de certains psaumes XXI, LIV et LXIX, par exemple, est évident. L'entrée de Jésus à Jérusalem sur l'ânesse est copiée de Zacharie, chap. IX, etc.

(2) Exemples de seconde classe. Matthieu, chap. VIII, vers. 10 et suiv.; chap. XVIII, vers. 15; chap. XX, vers. 18; chap. XXI, vers. 42; chap. XXIII, vers. 34, 35 et suiv.; chap. XXIV en entier; chap. XXVII, vers. 19; chap. XXVIII, vers. 15. — Marc, chap. VIII, vers. 34 et suiv.; chap. XIII en entier; chap. XIV, vers. 9; chap. XVI, vers. 16. — Luc, chap. I, vers. 1; chap. IX, vers. 22; chap. XIII et XV. Ce dernier est un traité de prosélytisme; chap. XVII; chap. XVIII, vers. 29; chap. XIX, vers. 21; chap. XXI, vers. 8. Jésus y parle des hérésies. Nous ne relevons pas ces versets dans Jean. Ils y sont trop nombreux.

Écoutez-la, si vous le pouvez, sans frémir, cette sombre poésie du christianisme qui mugit du fond des abîmes comme une ronde de bourreaux et de démons conjurés contre la terre.

Jésus se définit le fléau lui-même (1), et jamais déclaration de guerre à la famille, à la vie, à tout ce qui fait la gloire et la dignité humaines n'a été plus hautement criée, plus fidèlement suivie, plus étrangement exploitée. « Ne pensez pas, » dit-il pour détromper les plus incrédules. « que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu séparer l'homme d'avec son père, la fille d'avec sa mère, la bru d'avec sa belle-mère. Et l'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison. Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Celui qui ne prend pas sa croix (2) et ne me suit pas n'est pas digne de moi. Celui qui conserve sa vie la perdra, et celui qui l'aura perdue la retrouvera (3). »

Luc est plus concis : « Si quelqu'un vient à moi et ne *hait* pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (4). »

Et ces paroles semblent si sublimes à saint Bernard qu'il ajoute dans la bouche du bon chrétien à ses parents : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi (5) ? Qu'ai-je reçu de vous, si ce n'est le péché et le malheur ? Je ne reconnais tenir de vous que ce seul corps corruptible. Ne

(1) - Je suis venu incendier le monde et mon plus vif désir est de le voir réduit en cendres. » Luc. chap. XII, vers. 49, 51 et 53.

(2) Cette expression allégorique n'a pu être prononcée qu'après le supplice de Jésus. Elle rentre dans la seconde classe de l'alluvion Évangélique. Un classement raisonné de toute cette phraséologie est indispensable.

(3) MATHRIEU, chap. X, vers. 34-39.

(4) Luc, chap. XIV, vers. 26, 27,

(5) SAINT JEAN, chap. II, vers. 4.

« vous suffit-il pas, misérable, que vous êtes, de m'avoir
 « misérablement lancé au milieu des misères de ce monde,
 « de m'avoir, pécheurs vous-mêmes, engendré pécheur par
 « votre péché, etc. (1) ? » Ce rhéteur sauvage s'exprime
 encore ainsi avec saint Jérôme et d'après le saint enfant
 Jésus : « Si ton père était étendu sur le seuil de ta porte, si
 « ta mère, le sein découvert, te montrait les mamelles qui
 « t'ont nourri; si elle tenait dans ses bras ton fils encore
 « enfant, passe outre, foule aux pieds ton père et ta mère
 « et, sans verser une larme, vole vers l'étendard de la
 « Croix... Le sublime de la pitié est de se montrer cruel
 « pour l'amour de Jésus-Christ (2). » Le mépris, que dis-je,
 la haine de la famille est le premier devoir du chrétien, s'il
 veut suivre l'exemple de son maître et Dieu, renégat de sa
 famille, contempteur de sa mère.

Jésus déclare venir mettre un terme à l'œuvre de la
 femme, ce que les gnostiques entendaient parfaitement par
 l'œuvre de reproduction. Rien, d'ailleurs, dans les paroles
 et les actes du maître ne dément cette interprétation rigou-
 reuse. La cessation de la génération n'est-elle pas le signe
 et le symbole du royaume céleste (3)? Et le Dieu lui-même
 ne manifeste aucun sexe; il ne témoigne que du mépris, à
 peine tempéré par des caresses d'amour-propre satisfait,
 pour les femmes qui l'entourent d'un amour enthousiaste et
 dont les élans fébriles et surexcités se brisent contre sa
 statue de bronze. Qu'y a-t-il donc entre lui et elles? entre
 la vie, l'humanité et le christianisme? « Malheur aux
 « mamelles qui nourrissent et aux seins qui enfantent (4)! »
 Jésus provoque même à la mutilation la plus criminelle.

(1) SAINT-BERNARD, *Ex personâ Helix monachus ad parentes suos*,
 Epistola III.

(2) SAINT-BERNARD, *Epistola CCCXXXII, Ad Hugonem* n° 2. Le
 diacre Pontius dans la vie de St-Cyprien placée en tête des œuvres de
 ce Saint. (Édition de Jacob Pamel, de Bruges.)

(3) MATTHIEU, chap. XXII, vers. 30. — MARC, chap. XII, vers. 25 —
 LUC, chap. XX, vers. 35.

(4) LUC, chap. XXIII, vers. 29.

« Si un membre te scandalise, arrache-le, » et le précepte de se châtrer pour le royaume des cieux (1) a reçu, de la part d'Origène, une application sanglante.

Les Pères de l'Église continuent jusqu'au bout cette tradition monstrueuse ; et si l'orthodoxie a condamné l'absolutisme des gnostiques assez chrétiens et logiques pour mettre fin au monde, le principe n'en fut pas moins réservé. Saint Paul n'admet le mariage que comme antidote et exalte au-dessus de toutes choses le célibat (2), cet état sublime des anges, imposé par le papisme à ses disciples. « Il est avantageux à l'homme de ne pas se marier. Celui » qui marie sa fille fait bien et celui qui ne la marie pas » fait mieux. Toutefois, si l'on est trop faible pour garder » la continence, qu'on se marie, car il vaut mieux se marier » que brûler. » Saint Jérôme parle aux vierges de la difformité de la grossesse (3). Saint Jean Chrysostome leur souffle l'effroi des douleurs de l'enfantement (4). Saint Augustin (5) restreint l'usage du mariage au seul désir d'avoir des enfants ; enfin, saint Cyprien (6), auquel appartient la palme, appelle tout crûment le mariage une *incongruité*. Le chrétien foule ainsi aux pieds les sentiments les plus nobles et les plus sacrés. Il les outrage, les maudit comme des crimes ; il les affuble du nom de péchés ; et, après avoir sali la nature, dépouillé au plus vite ce vêtement pollué, afin de revêtir la livrée céleste et de devenir un être sans passion, sans sexe et sans vertu, qui passera d'un trait sur cette terre de misères.

L'homme détruit c'est le tour du citoyen. Celui qui veut suivre le Christ et mériter la vie éternelle doit supporter

(1) МАТѢИУ, chap. XVIII, vers. 8 et 9 ; chap. XIX, vers. 12.

(2) ST-PAUL, aux Corinthiens, épître I, chap. VII.

(3) ST-JÉRÔME épître XVIII, *Ad Eustochium De Custodiâ Virginitatis*, tome IV, (Paris 1706), livre I contre Jovinien, pag. 189 et 190.

(4) ST-CHRYSTOSTOME, Περὶ παρθενίας, chapitres LVII et LXV, tome I (Paris 1718).

(5) ST-AUGUSTIN, *De bono conjugali*, chap. VI, VII et X.

(6) ST-CYPRIEN, *Lib. de Singularit. Clericor. ad script.*

tous les outrages et toutes les avanies avec délices. « Si on
 « lui donne un soufflet sur la joue droite, qu'il tende encore
 « la joue gauche. Si quelqu'un veut lui prendre sa tunique,
 « qu'il abandonne encore son manteau. Si on lui prend son
 « bien, il lui est défendu de le réclamer (1). » Le com-
 merce, le prêt à intérêt sont proscrits. Autrement le fidèle
 ne pourrait dire dans l'Oraison dominicale : « Remettez-
 « nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui
 « nous doivent. » La propriété surtout est l'objet d'atta-
 ques passionnées de la part du maître et de ses disciples.
 La question d'opter entre Mammon et Dieu se pose nette-
 ment dans l'évangile (2) et l'Église eût pu revendiquer
 pour ses plus grands docteurs la définition proudho-
 nienne (3). Enfin, le simple souci du lendemain, la simple
 inquiétude de la nourriture et du vêtement sont autant de
 manques de confiance envers le créateur qui nourrit les
 oiseaux du ciel comme il habille les plantes de la terre (4).
 Fatalisme dégradant, mendicité paresseuse, stérilité immo-
 rale, anarchie sous forme presque sauvage, voilà ce que
 Jésus a révélé, ce que les poètes ont chanté, les moralistes
 conseillé, ce que les premiers chrétiens ont fidèlement
 exécuté.

Qu'importe la patrie? Qu'importent la famille et la terre?
 si Dieu, complice et receleur, offre au fugitif les splendides
 maquis du ciel. « Nous n'allons pas à la guerre, dit Origène,
 « même si le pouvoir nous y force. Nous sommes plus utiles
 « que personne à la patrie et au pouvoir par nos prières (5).»

(1) MATTHIEU, chap. V, vers. 39-41. — LUC, chap. VI, vers. 29.

(2) MATTHIEU, chap. XIX, vers. 16-26. — MARC, chap. X, vers. 17-27.
 — LUC, chap. XXII; chap. XVIII, vers. 18-27.

(3) ST-AMBROISE, *De Officiis*, Livre I, chap. XXVIII, n° 132. — ST-
 AUGUSTIN. *In Joannis Evangelium*, *Tractatus VI* n° 25; *Epistola* 153;
Epistola 185. *Ad Bonifacium*, chap. V, n° 20; *De contemptu mundi*,
Tractatus IX, *Caput II*.

(4) MATTHIEU, chap. VI, vers. 25-34.

(5) ST-BASILE. *Epistola CLXXXVIII*, *Ad Amphiloichium*, *Caput III*.
 ST-AMBROISE, *De Officiis*, livre I, chap. IV, n° 17. ST-AUGUSTIN, *De*
libero arbitrio, livre I, chap. V, n° 11 et 12. — ST-CYPRIEN, *Epistola*
 LVII, *Ad Cornelium*.

Jamais la fascination de l'idée divine, ses effets absorbants et jaloux ne se sont manifestés avec plus de puissance que dans la réglementation serrée dont les pères de l'Église ont enveloppé tous les actes même les plus innocents du chrétien. Ainsi le rire, le badinage, les paroles oisives, les distractions sont un péché; le soin des affaires domestiques, un péché; toutes les actions qui ne sont point spécialement autorisées par les saintes Écritures, des péchés. Un chrétien ne peut pas plus lire les auteurs profanes, mettre une perruque et apprendre la grammaire qu'exercer des magistratures ou déclamer en public (?). Par contre, l'hypocrisie fait l'objet d'un chapitre spécial. Car le mépris des joies et des biens de la terre est d'un tel mérite qu'il faut essayer d'en prendre au moins l'aspect; et saint Basile ordonne aux solitaires qui ne seront point parvenus à ce degré de perfection de le feindre tout au moins, en affichant par leurs actes, l'humilité la plus recherchée, en marchant l'œil baissé et triste, la tête penchée ou mal peignée, et en étalant un extérieur négligé et sale (3).

Salété, stérilité et hypocrisie. Que faut-il de plus? l'ignorance. Guerre au savant et au livre! Ce qui fut la moquerie des philosophes antiques, des Socrate et des Épicure, prend sa revanche sur ses adversaires, comme Moloch sur Phidias et la crasse sur le bain. L'ignorance trône avec les lis qui ne filent pas, les corbeaux qui mangent sans travailler, les Marie qui conversent avec leur divin Maître sans vaquer aux vils soins du ménage (4). Ce jeune enfant de Bethléem qui colle les plus forts docteurs du Temple, les spirites de Génésareth, polyglottes de par le Saint-Esprit,

(1) ST-AMBROISE, *De Officiis*, livre I, chap. XXIII, n° 102 — ST-GREGOIRE LE GRAND, livre IV, *Des Dialogues*, chap. XXXIX, titre II.

(2) ST-CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Pedagogia*, livre III, chap. II. ST-GREGOIRE LE GRAND, livre IX, *Epistola* LIV, *Alius* XLVIII, *Ad desiderium episcopum*, tome I. — Voir sur tous ces sujets, de Potter, histoire du Christianisme, introduction XIII.

(3) ST-BASILE LE GRAND, *Epistola* II, *Ad Gregorium* n° 6.

(4) LCC, chap. X, vers. 40.

tout ce cycle de l'ignorant vainqueur, du simple triomphant, met le pied sur les œuvres de l'esprit humain. La fête de l'âne ouvre ses portiques au coursier du Christ. La lèpre superbe des gueux sauvés mord le torse de l'athlète ; et saint Paul, jetant à Éphèse dans le bûcher chrétien pour plus de cinquante mille écus de livres précieux (1), allume les auto-da-fé et les index de deux mille ans. « Heureux les simples d'esprit ! Heureux les sots ! (2) » retentit comme une ironie des gargouilles gothiques, un ris béat d'imbéciles.

« Les livres des donatistes, si beaux, si excellents, brûlez tout ! *Libros Donatistorum tam pulchros, tam excellentes, incendite omnes !* » hurlera saint Augustin. Prière idiote, marmottement machinal, crétinisme simple ou compliqué, voilà le paradis, le vrai Gheol du chrétien. Aussi rien n'égale le zèle de ces fidèles disciples se disputant le prix d'idiotie, la honte de ceux qui ont gardé quelque reste littéraire. C'est une rage étrange contre l'esprit qui subsiste, la mémoire qui fonctionne, le cerveau qui pense ; une colère de vivre, d'être homme, de savoir les lettres ou l'orthographe. « Quel est, s'écrie Jérôme, un de ces pestiférés, l'aliment des démons, sinon les chants de la poésie profane, les recherches d'une sagesse mondaine, l'étude d'une vaine et orgueilleuse éloquence ? Quand vous aurez consommé de longues veilles à ces études, vous n'en recueillerez qu'un vain bruit de paroles, sans rien de solide, etc. » Et de pieuses légendes, vulgarisant le précepte, font battre à coups de bâton par les anges le lettré relaps. Saint Césaire sent dans un songe se dessécher le bras qui a tenu un écrit profane.

D'autre part, et en contraste avec la pudeur de ces gangrenés littéraires, étincellent l'insolence des cancre, la gloire des obtus et l'exultation des abrutis. Nos savants ont trouvé dans l'ancienne Cythère de vastes creux remplis de

(1) *Actes des Apôtres*, chap. XIX vers. 19.

(2) *MATTHIEU*, chap. V.

débris soigneusement mutilés des chefs-d'œuvre antiques. Pleins de leur foi naturelle, les sots ont tout cassé. Les bibliothèques y ont passé comme les statues, comme le cerveau humain. Il a subi, après l'ère chrétienne, une dépression étrange ; et Vogt, trouvant en Suisse, dans les terrains modernes, des crânes extraordinairement amincis, n'a pu les attribuer qu'aux chrétiens primitifs (*christianus Crétin*) (1). Voir, de plus, dans tous les recueils les têtes des saints gothiques et byzantins, des têtes d'idiots.

Aussi que les Chateaubriand et les Rousseau taillent leurs plumes pour les *Génie du Christianisme*, les *Itinéraire de Jérusalem*, ou les *Profession de foi savoyarde* ; que positivistes et saint-simoniens tirent par les cheveux leur série et leur hiérarchie chrétienne, tandis que Lamark et Cuvier ajustent leurs mammouths et leurs couches aux léviathans et aux jours de la Bible ; que les Raphaël et les Michel-Ange déshonorent leur génie à poétiser de honteuses idoles ; le moindre prêtre, le clerc le plus infimo saura les remettre à leur place et dire leur fait à tous ces gens-là : « Poètes, » dit saint Ouen dans sa préface de la *Vie de saint Eloi*, « poètes, philosophes et orateurs, tous des » scélérats ! » C'est pour cela qu'on l'a fait patron de la cathédrale de Rouen.

Ainsi, amour, patrie, famille, propreté même, sublimes qualités de la matière, tout est banni. Héroïsme, sagesse, arts, science, liens qui unissez les hommes, vertus qui honorent l'humanité, vous êtes mis-hors la loi, déchus, maudits, sacrifiés, comme attentatoires à la puissance divine. Place à la comédie des ascètes, à la mimique sacerdotale, à la sainteté factice dont il faut prendre au moins le masque ! Et comme pour mettre le sceau à l'œuvre pour assurer l'exécution d'une consigne horrible, d'ordres si outrageusement hostiles à l'humanité, Jésus laisse ses disciples sous la terreur de sa venue prochaine au milieu des

(1) *Dictionnaire de Littré* : mot *Crétin*.

nuées. Demain, après-demain, dans un mois, dans un an, dans mille ans, dans les siècles, il apparaîtra tout à coup *comme un voleur (sicut fur)* et, revêtu de toute sa gloire, viendra trier le bon grain de l'ivraie, les boues des brebis, repaître les fidèles des joies célestes, plonger les dissidents et les pécheurs dans les ténèbres extérieures « et c'est là » qu'il y aura des plours et des grincements de dents (1) ! » paroles prononcées d'une voix stridente, auxquelles se suspendent anxieusement les premiers chrétiens, espoir charitable de cannibales dansant autour du poteau de torture.

Le spectacle des damnés ne sera pas la moindre des jouissances éternelles. Croyons-en un connaisseur, Tertulien : « Quel ne sera pas le spectacle dont nous serons » bientôt les témoins, » s'écrie-t-il avec une joie sauvage, « celui de l'avènement du Seigneur désormais manifeste à » tous les yeux, glorieux, triomphant ! Combien un pareil » spectacle ne sera-t-il pas majestueux ? Qu'y admirerai-je » surtout ? Qu'est-ce qui excitera ma gaieté ? De quoi » jouirai-je particulièrement ? Qu'est-ce qui excitera mon » enthousiasme, lorsque je verrai tant de rois soi-disant » montés au ciel gémir avec Jupiter et ses acolytes dans le » plus profond des abîmes ? et les juges qui ont persécuté le » nom du Seigneur se liquéfier au milieu de flammes *beau-* » *coup plus cruelles* que celles où ils ont consumé les » chrétiens ? et les philosophes si renommés pour leur » sagesse brûler avec les disciples auxquels ils ensei- » gnaient que Dieu ne se mêle de rien, auxquels ils assu- » raient « les hommes n'ont point d'âmes, » ou bien « les âmes » n'animeront point de nouveaux corps ? » Et les poètes trem- » blant devant le tribunal, non de Rhadamante ou de » Minos, mais de celui qu'ils n'attendaient pas, de Jésus- » Christ ? C'est alors qu'il faudra entendre les tragédiens » et les chanteurs exprimer leurs douleurs propres ! C'est » alors qu'il sera facile d'apprécier le talent des acteurs.

(1) MATTHIEU, chap. XIII, vers. 50; chap. XXV, vers. 30.

» dont le feu rendra le jeu plus vif et *plus ardent* ! C'est
 » alors qu'il faudra voir le conducteur de chars, tout rouge
 » de feu entre des roues enflammées ! C'est qu'il sera bon
 » de contempler les athlètes lancés, non pas dans l'arène,
 » mais dans le feu. Néanmoins, je ne voudrais pas même
 » qu'on regardât ces gens-là, afin de diriger une attention
 » exclusive et des yeux *insatiables* sur les tourments des
 » tortureurs de Notre-Seigneur.... Ce n'est ni le préteur,
 » ni le consul, ni le questeur, ni le sacrificateur qui peu-
 » vent nous gratifier d'un tel spectacle, nous en procurer
 » la véritable jouissance. Nous nous le figurons en quelque
 » sorte, dès à présent, par l'imagination de la foi (1). »

Qu'est-ce que Néron, Commode et tous les dilottanti du cirque en face de cet apôtre de parole et d'amour ? les arènes, le Colisée et tous les lieux de carnage en face des doux penses des premiers chrétiens, du cirque éternel de supplices et de massacre déroulés par la foi à leurs yeux extasiés ? Charité, voilà de tes coups !

Aussi elle se tord convulsivement, cette société malheureuse, sous un poids qu'elle ne peut supporter. Elle demande grâce ; elle cherche à fuir par toutes les issues ; et les martyres, les macérations, les mutilations de l'ascétisme sont des suicides déguisés.

Quel spectacle plus hideux que ces sicaires lancés par un Dieu jaloux contre l'humanité ! ces fanatiques qu'il enflamme de la rage de Polyeucte, dirigée moins contre l'idole que contre la statue ; ces furieux aveugles dont il pervertit l'esprit et le cœur au point d'armer leurs bras contre le sein qui les a nourris, la matrice qui les a enfantés, la société qui les a élevés pour sa gloire ! Et tous ces crimes en échange de quoi ? Des joies promises par le Vieux de la Montagne à ses assassins. Et comment s'étonner à grand

(1) TERTULLIEN, *De Spectaculis*, chap. XXX. Rappelons nous que le premier ouvrage chrétien (de 60 à 90 environ) est l'Apocalypse, ce long cri de rage contre la société antique.

fracas qu'une société attaquée avec tant de frénésie et de passion ait eu quelques velléités, trop fugitives, hélas ! de se défendre contre ses farouches agresseurs, et que les plus sages des empereurs (si ces deux mots peuvent s'allier), les plus éclairés, les plus humains se soient fait gloire de proscrire une secte menaçante pour la civilisation ! Lucien les a vus, ces premiers fidèles, épuisés par le jeûne, pâles des privations imposées, dévorés de mysticisme, saluer dans la mort et les fléaux les précurseurs du royaume céleste. A leur voix, les déserts se peuplent d'une horde d'insensés dont le cilice et la croupissante saleté sont les délices. Le monde fût devenu, si on les eût laissé faire, un immense monastère, d'où seraient montés perpétuellement vers le ciel l'*Alléluia* et les *Dies ixæ*. La cité de la nouvelle société chrétienne serait la ville d'Oxyrinque, tant admirée du janséniste Rollin, où dix mille fidèles, vierges et moines, vivent chrétiennement, c'est-à-dire stérilement, les uns à côté des autres.

La persécution, véritable Minerve du christianisme, sort tout armée des Évangiles, et Jésus l'édicte en termes exprès : « Amenez-moi mes ennemis, ceux qui n'ont pas voulu que je règne sur eux et tuez-les devant moi, » dit le roi d'une parabole transparente (1). » Car, lorsque ses douces paroles, ses dehors bienveillants, le prestige de ses miracles ont échoué, le Dieu Jésus s'emporte. En proie au délire et à la fureur, il déchaîne la pluie de feu de Sodome et Gomorrhe contre les cités rebelles. Sa figure contractée passe tour à tour du sourire angélique aux menaces de l'enfer. « Malheur à toi, Corazin ! Malheur à toi, Bethsaïs ! » Et toi, Capharnaüm, tu eus pu être exaltée jusque dans le ciel. Tu descendras au fin fond de l'enfer (2). » Les blasphèmes les plus sanglants, types des excommunications futures, s'échappent de sa bouche tordue contre ses adver-

(1) LUC chap. XIX, vers. 27.

(2) MATTHIEU, chap. XI, vers. 21.

saires politiques, scribes et pharisiens (1) ; et je ne puis me rappeler sans un frisson l'horrible formule d'où Eymeric et ses commentateurs (2) extrairont l'ordre divin du brûlement des hérétiques : « Si quelqu'un ne demeure pas en » moi, il sera jeté dehors comme un sarment, il séchera et » on le ramassera pour le jeter au feu où il brûlera (3). »

Un personnage si expert dans l'art de maudire, qui ordonne à ses apôtres de secouer la poussière de leurs sandales sur les cités incrédules et voue à la destruction quelques misérables bourgades coupables de ne pas reconnaître une divinité peu visible, pourra-t-il, quelques versets à côté, donner le précepte d'aimer son ennemi et de rendre le bien pour le mal ?

D'abord ces contradictions ne sont qu'apparentes. Car si Jésus ne s'accorde pas sur les détails, il est d'une suite admirable pour tout ce qui regarde le renversement de la nature et la destruction théorique et pratique des sentiments humains. Elles sont authentiques, car il est dans le tempérament de l'enthousiaste, tout entier à l'idée du moment, de s'exprimer d'une façon contradictoire, avec la même verve et quelquefois la même bonne foi. — Elles sont nécessaires, car elles contribuent à doter la religion de l'aspect satanique qui métamorphose les crimes en vertus et couvre de pieux prétextes les actes les plus équivoques.

L'humanité, tirillée entre ces courants, broyée entre ces meules et intimement convaincue de la logique et de la divinité de l'œuvre, s'étendit et s'opéra elle-même sur le lit des Évangiles. La pratique réunit les inconciliables, et cet accouplement enfanta des monstres. L'orgueil devint humble, la cruauté, charitable, et la sottise se fit vertu. Torquemada enseigna de tuer ses ennemis par bonté et à

(1) MATTHIEU, chap. III, vers. 7; chap. VII, vers. 1; chap. XXII. — JEAN, chap. VIII.

(2) EYMERIC, *Manuale Inquisitorium*, édition approuvée par Grégoire XIII.

(3) ST-JEAN, chap. XV, vers. 6.

les brûler par amour. Molinos se plongeait chastement dans l'orgie. D'humbles moines, repoussants d'abjection et de vermine, ont posé leur pied crasseux sur la tête de puissants empereurs ; et les ordres monastiques, fanfarons de pauvreté, sont insatiables à arracher aux mourants, l'enfer ou le paradis sur la gorgo, ces biens de mainmorte, apapages stériles des communautés, que les nations ne peuvent rendre à l'agriculture qu'au prix de révolutions sanglantes.

Aussi, l'individualité, assaillie par ces éléments de désordre, est possédée d'une véritable aliénation mentale ; que dis-je, elle rétrograde au-dessous de la brute. Cet animal qui broute l'herbe des champs, boit l'eau des fontaines et pousse des cris inarticulés, c'est le grand Nabuchodonosor. Ce génie qui fut Pascal, dont les jeux enfantins étaient des découvertes, que l'adolescence avait encore grandi et dont la maturité promettait des merveilles, il est fané dans sa fleur. Sa science est sa douleur, sa gloire et son mépris. Spectacle horrible d'une grande âme aux prises avec elle-même, prenant à cœur d'étouffer tous ses nobles instincts ! Blaise Pascal tâche de s'*abêtir*, selon sa propre expression, par les pratiques les plus dégoûtantes et les plus monotones. Il s'enfoncé dans les chairs les pointes de sa ceinture de fer, au moindre sentiment de satisfaction ou d'amour-propre, à la seule vue d'un objet agréable ; et la douleur lui arrache des cris déchirants, condamnation du mal qui l'emporte. « La maladie est l'état naturel du » chrétien, » s'écrie cette noble intelligence abattue, flétrie, désespérée, se tordant dans sa damnation humaine. Elisabeth de Hongrie, dont M. de Montalembert est le digne historien, reine, épouse et mère, pleure ces félicités pures qui l'empêchent de se donner tout entière à son Christ. Hystérique et chrétienne, elle lèche les plaies des lépreux à la porte de ses palais.

Tels sont les effets destructeurs de cette religion vivifiante. C'est à elle qu'il faut attribuer l'ignorance, la misère

et la haine des lumières, maîtres exclusifs, plus que préfets et policiers de nos tristes campagnes. Aucun de ces bienfaits apocryphes ne résiste à un examen impartial.

Si cet examen n'a pu se faire jusqu'ici d'une façon complète, c'est que l'esprit humain est formaliste et, même écrasé sous des réglomations tyranniques, préfère à la révolte la tactique du préteur romain, la revendication du droit sur les ambiguïtés du texte. Quelques hasards de rédaction deviennent alors la charte de l'espérance, le levier avec lequel l'idée nouvelle rejettera dans l'abîme ses arctiques adversaires. L'humanité, à la fois opprimée et croyante, s'imagina retrouver ses titres dans un certain nombre de passages des Évangiles. Ils lui sont essentiellement hostiles. Bast ! elle n'en veut pas comprendre le sens, elle le transforme, elle le poétise, elle le vivifie ; elle entortille sur ces tristes et décharnés branchages ses luxuriants rameaux. Alors la Babel théologique relève ses tours discordantes. Des insensés font la guerre aux prêtres au nom de Jésus-Christ ; d'autres retrouvent dans ses disciples les pharisiens et les scribes, compôtiteurs maudits. La loi de l'illusion ergote ainsi avec la loi divine. Les Christ hérétiques et libérateurs se collètent entre eux et saisissent le véritable à la gorge. Les générations, de leur côté, retenues par l'amour-propre, ne veulent pas démordre de leurs erreurs séculaires. Elles préfèrent accepter une version commode qui les justifie et que l'Église tolère sans approuver. Et c'est sur ces diverses autorités que la foule répète et croit naïvement : le christianisme a relevé la femme, affermi la morale, aboli l'esclavage, semé la fraternité et l'égalité sur terre.

Il appartient à nous, jeunes gens, qui n'avons d'autres scrupules que la vérité, d'examiner la légitimité de tous ces titres.

Dès les premiers pas des Évangiles, Jésus repousse durement sa mère et, par le plus perfide des compliments, exalte Marie la contemplative au-dessus de Marthe la mé-

nagère (1). Leçon trop bien écoutée ! Si le christianisme honore la femme, c'est dans sa négation la plus absolue, lorsqu'elle s'écarte radicalement des voies de la nature. A-t-il connu jamais la pieuse Électre, Pénélope et sa toile fidèle, Alceste qui s'offre à la mort en échange de son mari, Cornélie pressant sur son sein ses précieux bijoux, figures sublimes de l'humanité, péchés grandioses de la créature préférée au créateur, dans le style du christianisme. Pour lui, la femme se restreint en deux types excessifs et immoraux tous deux : Marie, ni mère, ni vierge, sans passion, fidélité ni amour, puisqu'elle n'a pas la force, comme certaines héroïnes grecques, de résister à Dieu même et que son fils la repousse du pied comme un moule inutile ; et Marie, la prostituée repentie, qui étreint Jésus d'un amour frénétiquement inassouvi et inaugure l'ère de ces passions sans issue où les sens niés et défilés se vengent par la tempête et tombent dans la zone vertigineuse des maladies hystéro-psychiques.

A ce régime, tout lien, tout sentiment sont bientôt brisés. La mère chrétienne devient cette Julite qui, à la vue de son fils broyé sur les marches du prétoire, rend grâces à Dieu de l'avoir enlevé ; tandis que le mariage chrétien unit dans l'inféconde sainteté ces époux légendaires du moyen âge au milieu desquels un ange descend la nuit. L'amour s'épèle dans les manuels de Sanchez et de Benedicti avec l'aide du confesseur. L'existence entière murée et surveillée n'est plus qu'un espionnage dont Dieu se fait le sbire. La vie, l'expansion, la joie s'arrêtent sous cet œil jaloux.

Pauvre femme ! Je ne puis jamais penser, sans une douleur profonde, à cette grande martyre du christianisme, à cette victime obstinée que la science, au prix de toutes ses souffrances, n'est pas encore parvenue à racheter. Fanatiquement éprise de son jeune Galiléen, parée de superstition d'ignorance et de pratiques mesquines, elle leur sacrifie ses

(1) JEAN, chap. II, vers. 4. — LUC, chap. X, vers. 40.

enfants, sa famille, sa cité. Elle jette le fruit de ses entrailles dans le gouffre de l'obscurantisme, avec plus de satisfaction que n'en montra jamais Carthaginoise à précipiter ses fils dans la fournaise du Moloch. Elle sacrifierait le monde, s'il était en son pouvoir !

La femme, c'est la passion, la vie, l'amour ; c'est encore le foyer. L'antiquité lui offre l'encens et, sous les noms de Pallas, Vénus, Cérès, Diane et Junon, varie ses formes admirables et humaines. Aussi la femme est-elle particulièrement l'ennemie pour le christianisme dont la tâche principale est de l'asservir et qui, non content de rééditer contre elle la vieille fable grondeuse de Pandore, essaye de salir les sources mêmes de l'existence et fait d'Ève la confidente de Satan. Il n'y a qu'un pas entre les paroles de Jésus aux noces de Cana et l'interrogation misérable des conciles sur l'âme de la femme.

Le respect de la femme, l'auréole de poésie qui l'environne, nous les devons à nos grands ancêtres de Germanie. Les guerriers aux yeux bleus, qui s'armaient aux accents de leurs Velléda et portaient une vénération sacrée à leurs compagnes et à leurs filles jusqu'au milieu de l'orgie. Nous ne devons que haine et mépris aux Tartufes et aux chrétiens du confessionnal.

Eh Dieu ! l'onde peut-elle être pure lorsque la source est troublée ? Quel est le point de départ de Jésus, l'axiome fondamental de sa doctrine, sinon l'indignité profonde de la créature, le péché de la vie et de la chair, l'humiliation de l'être et son néant devant le ciel, semences de mort ? De là l'impuissance d'une réforme toute dirigée contre l'humanité, le secret de fléaux déchainés sous une fausse allure de rédemption.

Il n'a, du reste, ni les traits, ni la pose d'un Spartacus, ce Jésus, figure molle et lâche. Improvisateur de malédictions grandioses où la menace évoque les anges, le ciel et l'enfer, Christ se montre peu héroïque en face d'un danger sérieux. Je ne le lui reproche pas, car tout le monde n'a pas

le courage militaire ; mais le Dieu Christ fuit les pierres, esquive les questions, se déroche aux coups. Il halbutie devant Pilate, sue au jardin des Oliviers, pleure et se lamonte sur la croix, côte à côte avec les deux truands dont l'œil sec contemple le jour qui fuit et la foule qui redescend le sentier du Golgotha.

Ce patient, cette image languissante, clouée à tout jamais sur la croix où elle semble se complaire, n'ont rien de profondément excitant. L'esclave qui le regarde à deux genoux sent peser sur lui le ciel et la terre. Les étoiles lui disent : « Souffre. » Les anges retiennent son bras. Les fondements du monde se tendent sur ses fers, que l'œil du ciel espionne ; et le Dieu lui-même, du haut de sa croix, met un doigt sur sa bouche.

Le christianisme, hymne continu à la louange de l'esclavage, chante la béatitude des torturés, la joie des battus, la gloire des assommés. Lui attribuer une abolition quelconque de l'esclavage serait lui faire injure. Loin d'abolir, il universalise et rend tous les hommes serfs de Dieu. Démocrate à la façon des Césars, Jésus égalise les castes en tuant la liberté humaine.

Luc, chapitre XII, verset 47 : « L'esclave qui a connu la » volonté du maître et qui n'aura pas fait cette volonté » sera battu rudement. Mais celui qui ne l'a point connue, » et qui aura fait des choses dignes de châtement, le sera » aussi, mais un peu moins. »

» Esclaves, soyez soumis à vos maîtres, avec toutes » sortes de respects, non seulement à ceux qui sont bons » et doux, mais même à ceux qui sont rudes et fâcheux (1). »
C'est du saint Pierre.

Voici maintenant du saint Paul : « Esclaves, obéissez, » avec crainte et tremblement, et dans la simplicité de votre » cœur, à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme » à Jésus-Christ lui-même (2). »

(1) PIERRE, épître I, chap. II, vers. 18.

(2) PAUL, *Ad Ephesios*, chap. VI, vers. 5.

Et ce verset significatif : « Que les esclaves qui ont des » *fidèles pour maîtres* ne les méprisent point, sous prétexte » qu'ils sont leurs frères, mais qu'ils les servent d'autant » mieux qu'ils sont fidèles et chéris de Dieu. Si quelqu'un » n'acquiesce pas aux salutaires instructions de Notre- » Seigneur Jésus-Christ et à la doctrine selon la piété, » celui-là est enflé d'orgueil. C'est un ignorant (1). »

Et encore : « Avez-vous été appelé à la foi, étant esclave, » ne portez point cet état avec peine, mais plutôt faites-en » un bon usage, quand même vous pourriez devenir » libre (2). »

Les saints, les papes, les auteurs ecclésiastiques sont unanimes à prôner tous la patience et la servitude. Exemples : Saint Cyprien, saint Grégoire le Grand, saint Chrysostome, saint Basile et saint Augustin (3). « Jésus, » écrit ce dernier, « a perfectionné l'esclave. Il lui a dit : Sers » plus que jamais. »

« Quand même, » dit Isidore à l'esclave chrétien, « quand » même la liberté te serait offerte, je te conseille de rester » dans l'esclavage. Il te sera beaucoup moins demandé » parce tu auras servi et ton maître dans le ciel et ton » maître sur la terre (4). » Et Tertullien détaille longuement, *ad usum tyranni*, les mérites singuliers de l'esclave chrétien (5).

« La croix ! Souffrir, souffrir ! Voilà la loi qu'enseigne » le Christ, » dira Luther aux paysans révoltés de Munzer. Et Louis XIV écrit au roi de Tonkin, le 10 janvier 1681 : « La chose du monde que nous souhaiterions le plus, et

(1) PAUL, *Ad Timotheum*, épître I, chap. VI, vers. 2 et suiv.

(2) PAUL, *Ad Corinthios*, épître I, chap. VII, vers. 21.

(3) ST-CYPRIEN, *Testimonium*, livre III, chap. LXXII. — ST-GRÉGOIRE LE GRAND, *Regulæ, pastorales*, partie III, chap. V. — ST-AUGUSTIN, *Enerationes in psalmum CXXIV*. — ST-BASILE, *Morales regulæ* LXXV, chap. I. — ST-CHRYSOSTOME, *Epistola ad Titum*, Caput II, homelia IV, etc.

(4) ISIDORE DE PÉLUSE, *Epistolæ*, livre IV, liste XII.

(5) APOLOGÉTIQUE, chap. III.

« pour vous et pour vos États, ce serait d'obtenir pour vos
 « sujets qui ont déjà embrassé la loi du seul vrai Dieu, la
 « liberté de la professer, cette loi étant la plus haute, la
 « plus noble, la plus sainte et surtout la plus propre pour
 « faire régner les rois absolument sur les peuples (1). » Les
 livres saints ont introduit l'esclavage en Amérique et le
 légitiment encore.

En vain, les témoignages s'amoncellent avec une telle
 profusion qu'on en a fait des volumes (2). Les conciles
 épuisent leurs foudres contre la moindre velléité d'affran-
 chissement. En vain, l'archevêque Brutus et Monseigneur
 Cassius veulent à toute force que le christianisme ait aboli
 l'esclavage (3). Le savant Casca le prouve à grand renfort
 de doctrine, et, comme dans la pièce de Shakspeare, *il faut
 les croire, parce que ce sont des hommes honorables.*

L'esclavage antique était un mauvais sort tiré à la loterie
 de la vie, qui eût pu capricieusement varier les conditions
 du maître et du valet. Supporté avec résignation et com-
 mandé, surtout chez les Grecs, avec douceur, il fait partie
 de l'existence publique de ces peuples et prend sa source
 dans la dette, la conquête ou la pénalité. On peut voir dans
 les poèmes homériques les relations patriarcales des maîtres
 et des serviteurs. Le joug se faisait à peine sentir et l'esclave
 était un membre de la famille, compagnon de la bonne et de
 la mauvaise fortune. Eumée, homme libre vendu au roi
 d'Ithaque par les sémites, est le conseiller et le maître
 d'Ulysse. Les filles du roi donnent l'exemple du travail à
 leurs suivantes. Platon, Phèdre, Térence, Épictète, des
 Dieux mêmes avaient été esclaves. Les juriconsultes défi-

(1) Clef du cabinet citée par la Décade philosophique, V^e année, 3^e
 trimestre, n^o 26, XX prairial (8 Juin 1797,) page 501.

(2) LABROQUE, *De l'esclavage chez les nations Chrétiennes.* — ARMAND
 RIVIÈRE, *l'Église et l'Esclavage.* — Enfin les travaux définitifs de notre
 savant et excellent ami de PONSAT dans le *Phare de la Loire*, du 4 janvier
 1864 et la *Revue Moderne*.

(3) *Lettre sur l'Esclavage*, de DUPANLOUP. — Mgr O'CRUIKE, *De l'ac-
 cord de la Religion et de la Religion* — et autres Rocamboles.

nissent l'esclavage une institution du droit des gens réprouvée par le droit naturel. Les philosophes et écrivains païens le proclament hautement une iniquité sociale (1). Mais jamais l'Olympe ne l'a pris sous son patronage, jamais Jupiter ne l'a prêché à la terre, et le titre d'esclave n'a rien de déshonorant. Il est le signe du malheur, et l'esclave fut un homme tant que l'homme fut un citoyen.

- Le christianisme changea tout cela. L'esclave, dont il singeait l'émancipation et dont il riva les fers, tomba d'un degré encore plus bas. Il ne fut même plus un animal qu'on pouvait impunément tuer et battre, mais auquel restait encore un dernier coin d'existence individuelle. Il devint une chose liée à la terre, attachée à la glèbe sur laquelle elle naît, vit et meurt, et qu'elle suit dans toutes les mains perfides ou sanglantes. Quelle fut alors la conduite de l'Église envers ces déshérités ? Elle eut le triste courage de vanter le bonheur des victimes et de leur promettre le ciel pour prix de leurs souffrances terrestres. Les pauvres moines profitèrent du désastre des guerres féodales et de la mauvaise réputation de l'an mil pour se créer des hordes de sujets inscrits hypocritement sous le nom de Dieu mêmes, chef spirituel des communautés. Des millions d'hommes pieux ou terrorisés engagèrent leur liberté et celle de leur race au profit du montier ; et les serfs émancipés au XIII^e siècle par la démocratie de Florence, au XVIII^e par la philosophie française, protestèrent suffisamment contre l'hypocrisie sacerdotale. Seule, la révolution a fait disparaître les derniers restes du servage. La science émancipera le dernier prolétaire, enchaîné par l'ignorance, exploité par la cupidité et l'égoïsme.

(1) ARISTOTE, Politique, livre I, chap. II. — JUSTINIEN, *Digeste*, liv. XXI, titre I, loi 35. — SÉNÈQUE *Epistole* LXLV. — DION-CHRYSOSTOME, oratio XV. — PHILÉMON, *Fragmenta comicorum Græcorum*, fragment XXXIX. — Athénée, Banquet des Savants, chap. LXXXIII, page 508, tome II (Argentorati 1801-1807). — PÉTRONE, chap. LXXXI. — DIONYSIUS-CATO, livre IV, liste 44, etc., etc.

Mais l'aumône, la communauté des biens, la fraternité de l'Ἐγγλωσια! — Oui, la remise de tous ses biens entre les mains du prêtre, sous peine de mort (1). Car si Jésus fait la guerre aux riches, pense-t-il à la vulgarisation du bien-être, à la diffusion des sciences et des arts, à cette réunion de nobles instincts, idéal d'avenir? Il n'a en vue qu'un péle-mêle de mendiants tendant leurs mains vers le ciel, en maudissant la terre, lâches, pieux, sales, ignorants, égoïstes, marmottant des prières. Voilà la fraternité prêchée par Jésus! Qu'a-t-elle de commun avec la nôtre? Celle-là, la fraternité du genre humain, la communion de tous les hommes de cœur dans la liberté et la justice, elle a été prêchée bien avant Jésus, et malheureusement sans apporter de glaive.

Je me suis souvent demandé si l'on devait avoir plus de colère ou de pitié pour ces mystagogues dupeurs de la foule et d'eux-mêmes, qui accommodent à tant de sauces les légendes des synoptiques. Il faut les entendre, avec leur ton de hiérophante et de sybille..... Que les siècles s'agenouillent! que les peuples se frappent la poitrine! Que l'art, la science et le génie fassent pénitence! Le fils d'un pauvre menuisier de Galilée, à peine instruit dans la liturgie hébraïque, va embrasser les siècles et les empires, entrevoir l'avenir de ses disciples et du monde, dénouer toutes les énigmes de l'humanité.

Credat Judæus Apella, dirait un romain. Mais saint Pierre connaissait mieux que tous nos spiritites la doctrine du maître. Les premières sectes chrétiennes, Ébionites et Nazaréens (2), déclarées hérétiques par leurs frères dévoyés, se refusaient, au nom du Christ, à tout contact avec les Gentils. Une tradition authentique jointe à l'habitude d'une

(1) La légende d'Ananie et de Saphira, ce miracle de cour d'assises, ne peut avoir d'autre signification — *Actes des Apôtres* chap. V, vers. 10.

(2) Ces sectes ont longtemps conservé dans leur sein les restes de la famille de Joseph et des frères de Jésus.

idée autrefois dominante, a pu seule maintenir dans l'Évangile paulinisé des passages en opposition formelle avec cette doctrine.

L'aveu est dur pour ceux qui, pendant des siècles, ont brûlé, tonailé et souffleté leur mère. Mais le christianisme fut d'abord juif dans la pensée du maître, juif dans les faits et la logique. Il ne devait pas sortir des limites de la Judée.

C'est à saint Paul, à ce hardi sophiste, qui porte si haut dans l'histoire la prudence du serpent, que revient l'honneur d'avoir compris l'essor et les destinées du christianisme étendu à l'humanité. Ce Saül converti n'avait d'ailleurs pas connu le Christ. Nourri dans les écrits païens, où il puise souvent ses citations et ses thèmes, le prétendant méprisé de la fille de Gamaliel inaugura résolument, malgré saint Pierre et les apôtres, la prédication aux Gentils. Saint Paul est le véritable fondateur du christianisme, qui se retrouve tout entier, avec ses dogmes, ses immoralités et ses schismes, dans la poignée d'épîtres de l'apôtre des Gentils. Quant à Jésus, figure moins active et moins vivante, son ombre reparait dans certains passages dont Matthieu semble avoir le monopole et qui condamnent formellement les doctrines pauliennes.

« Ne croyez pas que je vienne détruire la loi ou les prophètes. Je ne viens pas détruire, mais accomplir. Je vous le dis en vérité : la loi sera accomplie jusqu'à un iota, tant que durera le ciel et la terre. Celui qui *aura enfreint la moindre de ses prescriptions et aura donné cet enseignement aux hommes* sera relégué au dernier rang dans le royaume des cieux. Mais celui qui aura accompli et enseigné la loi sera grand dans le royaume des cieux (1). » C'est une excommunication en règle de saint Paul.

Et dans la mission aux apôtres : « Jésus les envoya tous

(1) MATTHIEU, chap. V, vers. 17 — 19; chap. VIII, vers. 4; chap. XXIII, vers. 2 et 3. — LUC, chap. V, vers. 14; chap. XXI, vers. 17. — MARC, chap. I, vers. 44.

« les douze en disant : N'allez pas dans la voie des Gentils
 » et n'entrez pas dans les villes des Samaritains. Mais allez
 » de préférence auprès des brebis perdues de la maison
 » d'Israël (1). »

Un autre verset du même Matthieu nous apprend la manière dont Jésus entend le miracle à l'étranger. « Je n'ai
 » été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, »
 répond le Christ aux prières de la Chananéenne. Et il
 ajoute dans un accès féroce : « Il n'est pas bon de prendre
 » le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » A quoi la
 femme réplique avec toute la finesse antique : « Les petits
 » chiens mangent les miettes qui tombent de la table de
 » leur maître (2). » Et Jésus, désarmé, s'exécute. Il guérit
 la fille de cette femme.

Sa parole n'en reste pas moins le cri du cœur et du sang
 sémitique. Shylock, exaspéré par la persécution et le mépris
 séculaire, ne donne aux chrétiens que lorsque ses frères
 sont repus, si même il ne préfère détruire plutôt que don-
 ner. Jésus n'a de miracles pour les étrangers que lorsque
 les fils de la maison n'en veulent plus. Comme son maître,
 le christianisme est devenu universel par dépit. « Aimez-
 » vous les uns les autres » s'adresse exclusivement aux
 disciples et à la communauté. C'est affaire de secte et de
 tactique, conseil d'union et de discipline qui peut seul assu-
 rer le succès, non une parole humanitaire. Jésus l'explique
 suffisamment dans ce sombre passage devenu le formulaire
 de la procédure d'excommunication primitive : « Si votre
 » frère ne vous écoute point, prenez avec vous deux ou

(1) MATTHIEU, chap. X, vers. 5 et 6. — Dans le chap. XXVIII du même et MARC, chap. XVI, vers. 15, LUC, chap. XXIV, vers. 47, Jésus ordonne d'aller instruire toutes les nations. Il est clair que ce n'est plus le Christ primitif et Judaïsant qui parle, ce Christ qui voulait que la loi fut exécutée jusqu'à un iota, mais le Christ revu et corrigé par St-Paul et ses disciples. Ces passages contradictoires sont les vestiges de la lutte engagée au premier siècle entre les deux doctrines rivales de St-Pierre et de St-Paul.

(2) MATTHIEU, chap. XV, vers. 24 — 28.

« trois personnes afin que tout repose sur la parole de deux
 « ou trois témoins ; que s'il ne les écoute point, dites-le à
 « l'Église et, s'il n'écoute point l'Église, qu'il vous soit
 « comme un païen et un publicain (1). » Saint Jean défendra
 bientôt même de rendre leur salut aux hérétiques (2).
 Saint apôtre, ce n'est pas poli.

Quelle distance entre le philosophe qui s'écrie avec splendeur : « Rien de tout ce qui touche à l'homme et à l'humanité ne m'est étranger, »

Nil humani a me alienum puto,

et le chrétien, ennemi de sa propre nature et du genre humain, ne comprenant qu'une fraternité de créatures maudites vouées à l'esclavage et au péché !

Entre Socrate, le citoyen du monde (*Koσμoς*), dont le nom signifie à la fois ornement et matière, et les exilés de la vallée de larmes, trône de Satan, quel abîme infranchissable !

La charité chrétienne, seul remède apporté aux maux humains, n'est qu'une spéculation, un mode de brocancer le royaume des cieux, une vue étroite et bornée. Stigmate imprimé au front du pauvre, la charité dégrade celui qui la donne et celui qui la reçoit ; et c'est à nous, générations dépositaires de l'avenir, qu'il appartient d'effacer l'insultante affirmation : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous (3). »

Le pauvre ou l'étranger se présentait-il à l'homme antique, celui-ci ne relevait pas sa longue toge pour acquitter sa dette dans une fugitive aumône. Mais, prenant par la main son frère hellène ou barbare, il l'amenait au milieu de sa famille, lui donnait une place à son foyer et à son cœur. Si l'antiquité eut l'esclave, rappelons-nous qu'elle eut aussi l'hôte et ne connut le mendiant que sous les Césars.

(1) MATTHIEU, chap. XVIII, vers. 16 et 17.

(2) ST-JEAN, épître II, vers. 10.

(3) MATTHIEU, chap. XXVI, vers. 11.

La récompense des bonnes actions ou des actions déclarées telles par la religion supprime la vertu. Le bien n'est plus que la chose récompensée : le mal, la chose punie. Faire le bien se réduit à un louage d'ouvrage. En face des saints animés de la rage du joueur qui veut gagner le ciel, il est grand le philosophe stoïque assis sur les ruines du monde et faisant à autrui ce qu'il veut qu'on lui fasse, selon la grande loi de l'espèce humaine, et non pour le pourboire d'une vaine immortalité.

Qu'est-ce, après tout, que le repentir, levier capital de la jeune secte, sinon une prime offerte au vice et au crime, un appât de prosélytisme, une comédie humaine ? Le repentir, c'est l'insuccès, c'est la honte, c'est le calcul. On met d'un côté les joies, les bonheurs, les réussites, l'actif de la chance ou de la ruse ; de l'autre, les infortunes, les échecs, les chutes, désastres qui abattent l'homme et le font rentrer en lui-même. Selon le résultat, on continue ou l'on se repent. Le repentir est lâche et ne peut regarder en face son hautain rival, vautour de Prométhée qui déchire les entrailles sans arracher un cri à la victime ; voix intime par laquelle l'humanité, implacable et vengeresse, déclare au criminel sa mise hors la loi : le remords. Le christianisme abusa d'un agent commode qui lui amenait à foison hommes et biens. Constantin trouva dans son sein l'absolution de ses crimes que lui avaient refusée les prêtres païens ; et Gilles de Raiz (Barbe-Bleue), ce monstre souillé du sang de huit cents enfants immolés dans de féroces orgies, put croire au pardon céleste, parce qu'il laissait aux moines son opulente seigneurie et que le mot de « repentir » avait touché ses lèvres. L'humanité n'est pas si bonne fille. Elle déclare une guerre éternelle, dans le passé et dans l'avenir, tant qu'elle se dressera sur terre, aux monstres qui l'ont outragée ou pervertie. Son cri est la loi des Douze Tables : *In hostem æterna auctoritas !*

Après des dépositions aussi accablantes, peut-on demander si le christianisme a une morale ? Non, puisqu'il souille

les sens d'une façon systématique et tend hautement à l'extermination de la nature humaine. Quiconque jette les regards sur un écrit de ces divins Grecs, discours, traité, tragédie ou pièce de vers, reste confondu d'une admiration délicate en présence de cette morale toute humaine qui n'exclut ni la joie, ni l'amour, auréole de sérénité et de gloire arrachée par des mains impitoyables. En regard d'Homère, Hésiode, Sophocle, Euripide, Eschyle, Aristote, Hippocrate, Démocrite, Épicure, Socrate, Virgile, Cicéron, Lucrèce et, plus tard encore, Sénèque, Épictète et Marc-Aurèle, de cette pléiade incomparable qu'aucun siècle n'a égalée, le christianisme a-t-il un nom ou une époque à étaler? Saint Labre peut-être, saint Siméon le stylite ou saint Roch doublé de Bossuet et de la danse macabre. Aussi, poussé par la plus infâme des jalousies, il ne craint pas d'accuser les anciens d'immoralité. Stoiciens, martyrs de la vertu, épicuriens, qui saviez mourir pour la liberté et la patrie, philosophes austères et tolérants, graves sous vos portiques comme des statues de marbre, sages damnés par des cuistres, précipités dans les enfers par des fanatiques imbéciles, pardonnez-leur! Pardonnez à une tourbe incapable de vous comprendre, animée contre tout ce qui est beau de la rage du barbare.

Toute nation arrivée à un certain degré de puissance et de lumière comprend la nécessité d'une morale ou plus simplement d'un contrat de respect réciproque. Les lois de Manou, les écrits de Zoroastre, de Platon son disciple, des Confucius, des Lao-Tseu et des Mencius, le Koran de Mahomet et tant d'autres traités qui enveloppent la loi humaine d'un commandement religieux, offrent au milieu d'ordres absurdes, excentriques ou sanglants, lot de la religion, des préceptes de saine morale, patrimoine de l'humanité. L'amour du prochain, la résignation, l'action de rendre le bien pour le mal, la tempérance, la probité, la pureté, la connaissance de soi-même et l'abstinence, tel est l'enseignement de ces livres écrits en un style au moins

aussi pur que l'Évangile. Le judaïsme, de son côté, revendique tout ce qu'il y a d'humain dans la doctrine du Christ; et M. Salvador (1) a montré dans les doctrines esséniennes et même les livres de l'Ancien Testament les parties les plus remarquables de l'innovation prétendue.

Seule, l'idée d'universalité par laquelle le christianisme veut confisquer le monde à son profit, les différencie. Ainsi, l'Oraison dominicale est mot pour mot le Kaddich de Talmud. Le grand principe d'aimer son prochain sort du Lévitique (2), et ce livre contenait en plus le précepte de respecter son père et sa mère dont Jésus eût pu faire son profit. La fraternité, la pureté de cœur ont été prêchées sans réticence par Hillel, Philon et la synagogue d'Alexandrie. Isaïe avait déjà fait des sorties contre les riches, les joigneurs, les hypocrites; et les Esséniens connaissaient à fond ces pratiques molochistes d'abstinence auxquelles Jésus devait rendre leur pureté primitive.

Le judaïsme, incontestablement, du moins celui qui se trouve développé dans les brillantes théories des prophètes, est supérieur comme esprit et comme portée, non-seulement aux mesquines pratiques des pharisiens, mais aux baroques paraboles du Christ. « Voici ce que dit le Seigneur : Faites » le jugement et la justice. Délivrez l'opprimé. N'attristez » pas l'étranger, l'orphelin ni la veuve et ne répandez pas » ici (dans le temple) le sang innocent (3) » En ces nobles et simples paroles se résume la doctrine de Jérémie; et ces exhortations reviennent plus d'une fois sous son inspiration brûlante. Ce prophète ne voulait même pas de sacrifices d'animaux (4.) Il n'eût pas davantage souffert le sacrifice théophagique de la messe. Mais j'entends le grand Isaïe : « Nous avons jeûné et tu n'as pas regardé. Nous avons

(1) SALVADOR, *Jésus-Christ et sa doctrine*, Tome I, chap. VI, livre II (Paris 1838.)

(2) LÉVITIQUE, chap. XIX, vers. 18.

(3) JÉRÉMIE, chap. XXII, vers. 3.

(4) JÉRÉMIE, chap. VII, vers. 22.

« humilié nos âmes et tu ne t'en es pas mis en peine », disent les juifs. — « Mais, répond le noble Jéhovah des prophètes, dans le jour de votre jeûne, vous faisiez exécuter vos volontés et rentrer vos créances. Vous jeûnez et vous faites des procès et des querelles, et vous vous frappez à coups de poing comme des impies. Ne jeûnez plus comme vous avez fait jusqu'ici, sinon vos cris risqueront de frapper souvent le ciel. Est-ce là le jeûne que j'ai choisi, de voir l'homme affliger son âme un jour, tourner sa tête en cercle et répandre de la cendre et des sacs? Est-ce là ce que vous appelez jeûne et jour agréable au Seigneur ?

« Ce n'est pas le jeûne que j'ai choisi. Dissous les liens de l'impiété. Allège la lourdeur des charges. Libère ceux qui plient sous le faix, décharge leurs fardeaux. Brise ton pain avec celui qui a faim et fais entrer les pauvres et les vagabonds dans ta maison. Si tu vois quelqu'un de nu, couvre-le et **NE MÉPRISE PAS TA CHAIR** (1). Alors la lumière jaillira comme l'aurore, ta santé reviendra, la justice précédera ta face et la gloire de Dieu t'enverra. Tu l'invoqueras et tu seras exaucé, etc. » Je renvoie à cet admirable chapitre LVIII qu'il faudrait citer tout entier. L'adoration de Dieu en esprit et en vérité, par la pratique du bien, fait le fond de la révolution inutilement tentée par les prophètes, ces hommes d'élite bien supérieurs au génie sémitique. Si, avec les idées de leur temps et de leur pays, ils n'ont pu appuyer leur généreuse doctrine sur la grandeur et la dignité humaine, au moins leur Dieu a-t-il le sens commun et parle-t-il le langage de la raison. Il était réservé au monde antique et au monde moderne régénéré de placer dans la conscience le châtement

(1) La réhabilitation de la chair, jouet des tortures Molochistes, voilà ce qui différencie complètement les Prophètes et l'ascète Jésus. Ce dernier ne blâme que les jeûnes simulés et donne l'exemple du rituel de macérations qui affaiblit l'homme et le livre sans défense aux mains de ses bourreaux.

ou la récompense et d'arriver à ce sacrifice humanitaire devant lequel s'évanouissent tous les coups de discipline et qui s'accomplit sans peur comme sans espoir mercenaire.

« Sois juste et vrai, s'écrie Juvénal inspiré, quand même
 « Phalaris te dicterait le parjure en face de son taureau.
 « Le plus grand des méfaits est de préférer sa vie à l'hon-
 « neur, et pour garder sa vie d'en perdre les véritables
 « motifs. »

« *Phalaris licet, imperet ut sis falsus, et admoto dicet
 perjurium tauro. Summum crede nefas animam præferre
 pudori, et, propter vitam, vivendi perdere causas.* »

Où trouver dans l'Évangile de ces paroles vibrantes qui élèvent, enflamment, épurent et laissent fleur d'appartenir à une humanité qui a produit de pareils hommes ? Car le christianisme n'a rien inventé. Au contraire, il a détruit. Sa profonde originalité est l'importation du mal sous une forme nouvelle et plus fatale encore, un état de deuil, une veille de fin du monde, où l'univers plie bagage. Il porte en lui l'immobilisme. Il est immoral, froid, égoïste, ignorant des élans de la passion, des grandes pensées qui viennent du cœur, en un mot profondément hostile à la nature et au progrès. Il est jugé ! Innombrables sont les passages, les improvisations, les allégories devant lesquels se pâme la foule sensible et dont le contenu délétère a profondément corrodé les sociétés modernes.

L'Obole de la veuve (1), cette parabole tant admirée, qu'est-elle au point de vue économique, sinon un conseil d'exploitation, un *truc* pour soutirer l'argent du pauvre ?

Reddite Cæsari quæ sunt Cæsaris, équivoque digne des beaux temps d'Escobar, rapproche Jésus des acharnés sectaires prêts à acclamer Néron, s'il voulait demain faire l'expérience de leurs théories. Elle servira encore longtemps de consolation et de prétexte aux traîtres et aux lâches.

Les lis qui ne filent point et sont mieux vêtus que

(1) Luc, chap. XXI.

Salomon dans toute sa gloire ; les corbeaux qui ne pensent point au lendemain et reçoivent leur nourriture de la main de Jéhorah (1), tout ce cycle d'une poésie ascétique, condamne le travail, base de la dignité humaine, et repousse formellement l'industrie, cette grande conquête du XIX^e siècle, jusqu'ici, il est vrai, source de misère, mais, dans l'avenir, source d'émancipation et de bien-être.

Jean sur le sein du Christ (2), cette pieuse floriture d'un helléniste, transporte le cœur des séminaires et enflamme les Antinoüs de sacristie. *Laissez, laissez venir les petits enfants* (3) à ces saints pédérastes,

Heureux ceux qui souffrent ! avec le ciel vide et l'Eden menti, la plus sanglante des ironies !

Le royaume des cieux, vaste horizon ouvert au prosélytisme, c'est l'état de vagoondage moné par Jésus et ses disciples en Palestine. S'arrêter à la noce de Cana, s'assoier à la table d'un publicain ou d'un pharisien, selon les hasards de la chance, passer de la conversation de Nicodème à celle d'une fille de joie, vivre du poisson du fleuve ou du fruit de l'arbre, faire éclater son esprit sur les places dans d'ingénieuses paraboles ou des sorties mordantes, prier, maudire, bénir, rêver, sans comprendre rien à la civilisation ou à la vie, sans souci du lendemain, sans attache à des personnes ou à des biens périssables, vivre innocent, ignorant et stérile, voilà, dans le sens le plus optimiste, l'idéal rêvé par Jésus. Vision douceuse en opposition complète avec notre presse, nos arts, nos collections de tableaux, nos bibliothèques, nos instincts de progrès et d'avenir, pochade de bohème oisif, où l'on a voulu entrevoir la cité future.

S'ils s'en étaient au moins tenus là, pour le repos de l'humanité ! Mais non. Le Dieu des chrétiens, c'est la mort ;

(1) LUC, chap. XII, vers. XII et suiv. — MATTHIEU, chap. VI, vers. 25 et suiv.

(2) JEAN, chap. XIII, vers. 23.

(3) MARC, chap. X, vers. 13.

la mort plus horrible encore sous les fleurs dont on couronne son crâne dénudé, sous le fard dont on peint ses pommettes ; la mort qui punit et la mort qui récompense ; la mort, idéal des rêves, but de la vie, réalisation des désirs et de l'espoir, prix de la torture.

Dogme monteur de l'immortalité, népenthés de l'esclave, la Grèce n'a point la honte de l'avoir inventé. Tu es sorti tout armé du cerveau d'un tyran subtil ou de la conscience abrutie d'un ilote enivré. Que de maux n'as-tu pas déchaînés sur la terre ? Tous ces saints, tes amants, sont des fourbes ; ces vierges, des prostituées ; ces martyrs, des spéculateurs ; ils laissent bien loin derrière eux ces pauvres d'Helvétius et d'Holbach dans la conception de l'intérêt.

Ils sont chastes, mais dans l'espoir des accollements divins, des voluptés célestes. A cette pensée, un frémissement parcourt le corps des vierges, le désir soulève leur sein, l'espoir empourpre leurs visages. Émules d'Alcméno et de Thérèse, elles dédaignent la chair et l'amour impuisant.

Ils sont humbles ; mais les palais du ciel plus éclatants que l'azur, plus brillants que le jaspé, ouvrent toutes grandes aux élus leurs portes d'ivoire ; et la vermine peut couvrir des corps où pousseront les ailes des anges.

Souffletez leur joue droite. Ils tendent la joue gauche ; Dieu les vengera. « Frappez, » disent les martyrs à leurs persécuteurs, comme l'huissier de Racine : « Je suis père de mes vertus. » Tout refuser pour tout avoir, tout mépriser pour tout posséder, c'est du barème pur. Et le joueur de Dieu à pile ou face, Pascal, croit gagner.

Comédie du refus, hypocrisie de la chair, ambition fausse et féroce, voilà le spiritualisme. Les élus sont chastes par luxure, pauvres par avarice, humbles par orgueil, charitables par espoir du centuple.

Puissent-ils, je le leur souhaite, ces hardis sophistes, bourreaux de la terre, ressusciter un jour ! Puissent les saints, les martyrs, les rois. Les papes et les ilotes, déten-

dro leurs bras fatigués sous les dalles, percer le sillon de blé et porter leurs doigts décharnés au creux de leurs orbites ! Puissent-ils germer, comme une abondante moisson, sous les prés, les cathédrales, les monts et les plaines, et voir avec horreur qu'ils ont abandonné la proie pour l'ombre, l'humanité pour le néant et menti à la vie pour la mort éternelle ! Puisse le martyr déchirer ses plaies ; l'ascète, maudire sa pénitence ; le prêtre et le philosophe, déchirer leur tunique menteuse ; et tous en chœur, frappant leur squelette sonore de leurs osselets jaunis, réclamer une goutte de vie avec plus d'angoisse que le voyageur altéré ne réclame une goutte de rosée ; et que, du sein des places désertes, des villes détruites, des basiliques ruinées, en face de la nature qui toujours vit et pense, retentisse, avec l'accent de Sganarelle réclamant ses gages, ce hurlement d'angoisse : « Christ ! Christ ! tu nous as trompés. Sois maudit ! »

CHAPITRE III

Conclusion

En résumé, le christianisme sort d'un immense accès de désespoir. L'humanité n'avait plus foi en elle-même. Elle appela Dieu. La mort, la douleur, la frénésie répondirent.

Le christianisme est coupable d'avoir divinisé les crimes sociaux, misère, ignorance, inutilité. Il incarne tous les agents destructeurs que l'homme enferme dans son sein. Il est le refuge de cet *esprit* venimeux des abîmes, partout aux prises, dans toutes les religions, avec la belle et splendide matière. Il est l'origine et le soutien de tous les abus de notre ordre social. En lui se symbolisent la révolte de la grâce contre la loi, de l'autorité contre la liberté, de l'exploitation égoïste contre l'idée sociale. Le citoyen est sacrifié au croyant; l'homme, à Dieu. Ce génie tant vanté, que célébra Chateaubriand, c'est Satan conspirant la ruine du globe.

La tâche de l'esprit moderne est donc de balayer jusqu'à la dernière parcelle l'esprit sémitique et de revenir à la destinée antique de notre race, à la devise sans laquelle elle ne peut vaincre, à son dogme sublime, l'Humanité. Toutes les fois que l'homme quitte ce terrain sacré pour des chimères armées contre lui-même, toutes les fois que, cédant à l'orgueil du moi déifié, il soumet la nature à Dieu, la matière à l'esprit, alors la plus affreuse des maladies s'empare du corps social et le progrès s'arrête pendant des siècles.

Au monde antique vivifié par l'alluvion des nations mo-

dernes nous devons les conquêtes de nos sciences, l'éclat de nos arts, l'éblouissement de nos cités. C'est lui qui arracha la voile jeté sur la vie par la terreur religieuse. C'est lui qui nous a rendu l'amour désappris, la famille et l'amitié maudites, toutes ces piétés véritables jalousées par la divinité. La réconciliation de l'homme et de la nature a mis fin au dualisme qu'on voulait rendre éternel. Nous sommes sauvés par les pleurs de Muses, relevés par la sagesse de Minerve, délivrés par les travaux d'Hercule, rachetés par la victoire d'Apollon. Ces Dieux vaincus sont les nôtres. Ces déesses dont on a cloîtré les libres appas sous la bure sont seules dignes de nos soupirs et de nos prières. Tombés avec l'homme, ils se relèvent avec lui. Déjà le culte antique revit dans les sciences et les arts, soutient de son souffle puissant les chefs-d'œuvre de notre littérature, est le guide et la foi du penseur. La question sociale rend l'écho profond de la voix des Gracques et des tempêtes de l'Agora.

Je la vois se lever dans l'avenir l'Athènes future, non pas brillante de jaspé et d'émeraude, comme le triste couvent de la Jérusalem apocalyptique, mais ornée d'hommes, de citoyens, de sages, et où tous participeront à ces privilèges réservés trop souvent par la cité à ses aristocraties.

L'esprit grec représente le jaillissement, l'effusion, l'amour. Il est la divinisation de toutes les qualités physiques et morales, la splendeur de la matière. A lui la morale du sage, le sacrifice utile du citoyen, la religion de l'humanité, la foi au progrès, l'égalité et la liberté affirmées, même au milieu d'une civilisation qui partageait les hommes en Grecs et Barbares. A lui la sainte tolérance. Lorsque l'arien Valens persécute les catholiques, une voix s'élève en faveur de la liberté de conscience; c'est celle d'un païen, d'un persécuté, de Thémistius.

« Comprends qu'il n'est pas au pouvoir des princes
 » d'obliger leurs sujets à toutes leurs volontés, mais qu'il
 » est certaines choses auxquelles on ne peut absolument les
 » forcer contre leur gré. Cette classe embrasse tout ce qui

» est du domaine de la vertu et particulièrement les idées
 » et les sentiments sur le culte de la Divinité. Car la vertu
 » est un mouvement volontaire, et l'on ne pourra jamais
 » m'obliger à penser ce que je ne veux pas. Tout ce qui est
 » du domaine matériel peut se commander et s'obtenir par
 » la violence. Mais la pensée et toutes ses manifestations
 » sont libres et indépendantes. Tu peux me forcer à faire
 » ce que je n'approuve pas, mais il n'est pas en ton pouvoir
 » de me le faire exécuter volontairement. Pas de menaces,
 » pas de supplices qui puissent m'y amener... Il n'a pas
 » manqué, au souvenir de nos ancêtres, de princes mal
 » inspirés qui ont voulu faire violence aux âmes et tenté
 » d'imposer la religion qu'ils avaient reçue de leurs pères.
 » Mais ils n'ont abouti qu'à voir dissimuler des sentiments
 » réels par la crainte du supplice et n'ont amené personne
 » à leur avis. Aussi ce n'est pas leur Dieu imposé que
 » révéraient les nouveaux convertis, mais la pourpre impé-
 » riale... Tu as donc sagement permis par décret à chacun
 » de suivre la religion qu'il jugera convenable et de la
 » suivre en toute liberté. Et tu n'as pas inventé cette loi ;
 » elle est dans les conditions humaines et sanctionnée de
 » toute éternité par la Providence. Aussi celui qui apporte
 » la violence combat contre Dieu et la loi naturelle (1). »

Ce Dieu de Thémistius n'est pas le Dieu des chrétiens. C'est que la religion fait des saints ; la philosophie des sages et malheureusement aussi des victimes. Car les principes de Thémistius étaient le sceau de sa défaite. Reconnaissant à ses adversaires un droit qu'ils lui déniaient eux-mêmes, le paganisme était vaincu d'avance par son humanité. Ce n'était pas avec des raisons aussi élevées qu'il pouvait résister à la torche et à la hache frénétiques de Cyrille et des Augustin.

Encore aujourd'hui nos Dieux sont proscrits. Les robes

(1) ΘΗΜΙΣΤΙΟΥΣ, discours X (Paris 1684) et discours XII, traduction latine du père Petau.

noires ont violé le marbre et l'ivoire. La fureur et l'ignorance détruisent ou mutilent nos livres sacrés, œuvres splendides d'historiens, de philosophes, de poètes. Chaque jour apporte son tribut de malédictions, d'injures et d'outrages. L'État a reconnu tous les cultes, les plus sanglants comme les plus grossiers, hors le grand culte hellénique de la Raison. De notre temps, dans notre siècle moderne et éclairé, le philosophe, cet éducateur de l'antiquité qui a créé les hommes de la Révolution et seul évoquera les héros de l'avenir, le philosophe est un paria. Il n'existe avec certaines nécessités sociales qu'à l'état de tolérance et entouré de toutes les précautions, tandis que sur les hauteurs s'élèvent, crânelées et féodales, ces deux châtelaines vêtues de noir et d'hermine qu'on nomme Théologie et Religion, flanquées de lois, véritables canons braqués sur le public. Dans le fonds, le tréfonds, broute le philosophe outrageable et insultable à merci, déclaré coupable à la moindre velléité de réplique. Tandis que les Jupins de la chaire sculptée lancent leurs foudres, il faut courber le dos et se taire. Nous n'avons même pas le droit de faire l'insulte d'une loyale discussion. « Discuter la religion chrétienne, » a déclaré M. Plougoum en pleine cour de cassation, « c'est l'outrager. »

Condamner, bâillonner, étrangler même, n'est pas répondre, et il est une excommunication plus redoutable que les flambeaux éteints et les sottises sacerdotales, c'est l'excommunication de la raison et du bon sens.

« Restez tranquille, » vous dit-on, « vous pouvez jouir. » Comme si la vie de la pensée n'était pas aussi exigeante que la vie du corps, et comme si l'on ne devait pas combattre pour sa conscience avec autant d'ardeur que pour sa défense personnelle.

« Gardez vos idées pour vous et pour la poussière de votre foyer. » Comme si l'expansion n'était pas une condition impérieuse de l'existence et que la vérité dût rester éternellement confinée dans son puits, de peur de blesser les vices sociaux et les vanités malades.

Hourouse l'éphémère qui voit luire le soleil et meurt pour jamais! Se pencher du haut de l'esplanade sur l'abîme obscur, sonder les ténèbres et voir pointer l'aube, apporter son grain de sable à l'édifice, protester de sa voix faible ou puissante contre la prescription du vrai, avant de se recoucher dans la nature, tel est le devoir de l'homme. Si tu as une poignée de vérité dans la main, ouvre-la, au risque d'être foudroyé. Qu'importe que la lumière dévore, pourvu qu'elle éclaire?

Le devoir sacré, c'est de travailler à la genèse humaine, à l'édification de la grande cité. L'un remue des blocs, l'autre des idées. On est artiste, ouvrier, pensour, poète. L'oisiveté et le silence sont des crimes.

Et toi, vieille prostituée, vendeuse à faux poids, fille aînée des inquisiteurs et des bourreaux, Justice, les lauriers de Sprenger et de Torquemada ne te laisseront donc pas dormir? Pleure, veuve inconsolable, pleure tes tenailles, ton chevalet, ton bûcher flamboyant, l'ordinaire et l'extraordinaire. Il te reste encore l'emprisonnement, l'outrage, la ruine et la souillure. Va, nous t'offrons de larges et loyales poitrines. Va, hyène, repais-toi de notre chair et de notre sang. C'est ton repas des funérailles.

Jamais l'histoire n'a montré croyant brûlé par un athée, fidèle torturé par des philosophes. Nous avons trop de respect pour la pensée, jusque dans ses erreurs. Nos armes sont la raison et la justice. Nous vous défions à armes égales, sans surprise et sans guet-apens, au grand jour du public. Nous donnerez-vous à la fin un peu moins d'arrêts, un peu plus de raisons?

Et quels reproches à nous opposer? Si nous pratiquons le bien, c'est pour la récompense qu'il contient en lui-même, et non pour d'autre. « Nous n'en faisons pas négoce. Nous ne nous vendons pas, nous nous donnons. Nous ne plaçons pas notre âme à la banque du Paradis; nous ne marchandons pas Dieu. » Est-ce notre faute, si nous l'avons cherché partout sans le rencontrer, si nous n'avons pas voulu

l'adorer dans l'affreuse idole d'or, de bois et de métaphysique, que nous avons vue partout dévorant les nations ; si, arrêtés devant l'espace, nous avons crié trois fois : « Mon père ! mon père ! mon père ! » sans avoir d'autre réponse que la goutte d'eau qui tombe depuis des siècles dans l'abîme ?

Si Dieu existe, qu'il se montre dans toute sa gloire. Qu'il explique les contradictions de son essence, les motifs sérieux de son impuissance ou de son repos en face des injustices de l'histoire. Qu'il déroule les trésors de sa honte incomprise, comme la merveilleuse profondeur de sa providence. Que loin d'être le pis-aller du cœur et de la raison, il se dévoile à nos yeux éblouis comme leur suite et leur apaisement infinis ! Qu'il fasse cela, s'il le peut, et... nous verrons.

Chimère et mensonges ! Les crânes auxquels s'est révélée l'admirable réalité de la nature, ou qui se sont enflés de vains pensers supranaturalistes, rouleront péle-mêle sur le galet. Une même décomposition dissoudra tous ces corps, tandis que l'humanité poursuivra sa course éternelle. Qu'elle vive forte, puissante et libre, et que sa lumière se découvre à ses ennemis aveuglés !

Tel puisse être leur châtement et notre vengeance !



APPENDICE

A

LA DIDON DE VIRGILE

C'est la traduction littérale du titre perse d'Astarté. Didon (Πλανητις *P'Errante*). Elle fonde Carthage, tout comme Astarté, Saturno, Hercule et tant d'autres fondèrent les villes où s'élèvent leurs sanctuaires. Elle prend vie et corps de par la magie d'un poème immortel et tombe sous les coups inexorables de la critique.

Cette poétique Elissa (1), la reine aimante et passionnée, qui ne trouve du repos que dans la mort, est une fiction. L'*Enéide* a mis en vers et en action la légende et les cérémonies de la déesse. Elle n'a pas même trop pris la peine de dissimuler. Au milieu de la ville s'élève le temple entouré d'arbres sévères et où brûle un feu éternel en l'honneur des puissances de l'Érèbe. Virgile l'a dédié à Junon pour les besoins de sa cause, mais Silius Italicus n'y reconnaît qu'Elissa-Didon et le reflet infernal du culte saturnien.

Tous les personnages de Virgile appartiennent à cette famille mixte de héros et de Dieux, cortège obligé des généalogies primitives : Bel, père de Didon et des Dieux, Mars sous les traits d'Yarbas, le Mars Libyque, et enfin

(1) ELISSA, de la désinence *EL*, le grand Dieu.

Pygmalion, acteur important dans tous les mythes de la Cœlestis. Il a à Gadès un olivier d'or, aux fruits d'émeraude. C'est le meurtrier d'Eljon, l'Ésau juif et phénicien, une nature farouche et cupide, à la fois Moloch et Mamon.

Sichée (le Pur), victime de Pygmalion, se tient dans les temples à côté de Didon, comme le beau Sorach-Memnon aux côtés d'Aphrodite.

Ipsa sedet tandem aeternum conjuncta Sichæo.

Anto pedes ensis phrygius sedet.

« A leurs pieds repose une épée phrygienne », symbole de Sichée qui ne doit jamais toucher le sang.

Le culte de cette pâle et mélancolique figure, innocent à l'égal de celui de Memnon de Paphos, se compose d'offrandes de fleurs et de blanches toisons.

Il n'est pas un élément du poème de Virgile qu'on ne retrouve dans la liturgie et l'archéologie phénicienne. Le suicide d'Élise retracerait un de ces fêtes de *πυρα* où l'on brûlait une image de Dieu ou de déesse, et l'Hercule Sandan se reconnaît sous la robe flottante, le bonnet et l'épée d'Énée. Ce singulier Panthéon se complète de la déesse de la Nature, la sœur Anna (Clemens, Misericors, *Ελεημων*), confidente des amants, l'Anna Perenna des Romains, l'Anna Purna de l'Inde (1).

(1) MOYERS, *Die religion des Phœnizier*, chap. d'Astarté.

B

MOLOCHISME DES AMÉRICAINS PRIMITIFS

Rencontre singulière et qui donnerait presque raison au mythe Mormon, les Aztèques sont, avec les Sémites et la Sacro-Sainte Inquisition, les peuples qui ont pénétré le plus avant dans le paroxysme de la destruction religieuse. A l'arrivée de Cortez, ils en sont presque au Christianisme,

Déjà les Espagnols abordent, en 1518, un îlot du golfe du Mexique, nommé Carolina en l'honneur de Charles-Quint, aujourd'hui l'île des Immolations, y découvrent avec horreur plusieurs colonnes d'airain au ventre creux plein d'ossements humains calcinés. Les uns avaient les bras étendus, d'autres les mains pliées. Ce fait est tellement Molochiste que Muntér alléguant le fameux passage de Diodore (V. 19, 20) en infère la découverte du Mexique par les Phéniciens. Ghillany lui-même ne sait comment nier une certaine connexité des Phéniciens et des Egyptiens avec les Américains primitifs (1).

Il n'est pas dans l'histoire de concordance plus extraordinaire. La race des Aztèques adore, absolument comme les Sémites, la divinité par l'effusion du sang humain. Tout autre sacrifice leur paraît insuffisant. Ils maudissent aussi

(1) Voir sur ce curieux sujet PLATON CRITIAS, BILLAY (lettres sur l'Atlantide). — FRÉD. DAUMER (Moloch, Sabbath, Tabou). — Le voyage de Mulloch au Mexique. — Les Vues de la Nature et le voyage dans les régions équinoxiales d'Umboldt. — Les Cités et ruines de l'Amérique Centrale avec photographies de Ch. de Charnay, chez l'éditeur Morel et C^{ie}.

et détruisent, comme les Sémites, l'instinct sexuel et regardent la terre comme souillée de péchés et l'enfant nouveau-né conçu dans le péché. « Viens et accepte cette eau, » disait la sage-femme en baignant le nouveau-né ; ta mère » est la déesse Colchinweneja ; que cette eau purifie ta » pauvre âme ; car tu n'es pas innocent, tout jeune que tu » sois. Que cette eau te procure une existence vertueuse. » Sur quoi la sage-femme adresse une prière à la déesse Colchinweneja et verse avec la main droite de l'eau sur la bouche et sur la poitrine du nouveau-né, en s'écriant : « Que Dieu invisible vienne sanctifier cette eau pour t'affranchir des crimes et des péchés de cette vie immonde. » Cher petit enfant, les Dieux Ométenci et Omeahuatl » t'ont créé dans le ciel. Ils t'ont envoyé sur cette triste » terre, dans cette vie affreuse. Tu ne mangeras qu'en travaillant. Que la divinité te prête son secours dans les » angoisses et les périls qui t'attendent ici-bas. »

Est-il quelque chose de plus sémitique et même de plus chrétien ?

Du temps de Montézuma, le Mexique est couvert de couvents où les fils de famille font pénitence avant de prendre possession de leurs immenses richesses.

Le prêtre Mexicain verse continuellement son sang et le recueille dans des vases. L'étang où se baignent les prêtres en est rougi. Le chef du clergé, manière de pape moins l'infailibilité, se retire lui-même dans une cabane du désert, lors des grandes calamités, et s'y inflige, pendant dix mois, les tourments les plus raffinés. Les Aztèques, du reste, connaissent le cortège Sémitique : jeûne, macération, surtout la continence. Pour les tortures, ils disputent, le pas aux Sémites les plus féroces. A la fête de l'idole Tlacoc, un garçon et une fille sont noyés dans un lac. A une autre, trois garçons meurent de faim dans une caverne.

Les idoles, monstrueux produits de l'imagination, grimacent au milieu du sang et des ossements. Les trophées de la mort, les replis du serpent, associés aux dents et aux

griffes du tigre, forment un Dieu. Les victimes étaient habillées de la même façon que l'idole à laquelle on les destinait. Terrible surtout l'aspect du grand sacrificateur revêtu des couleurs du Kronos-Saturne, robe écarlate, visage noir¹. Le prêtre terrasse la victime, lui ouvre avec un coutelas la poitrine, saisit le cœur palpitant et le tend en l'air vers le soleil, divinité principale. Ce cœur déposé un moment aux pieds de l'idole est introduit, à l'aide d'une cuiller d'or, dans la bouche du Dieu.

Des perches portaient les crânes des victimes. Tapia, aide de camp de Cortez, et quelques autres en ont compté cent trente-six mille.

On voudrait, pour l'honneur de l'humanité, taxer d'exagération un pareil chiffre. Suivant Torquemada (1) l'inquisiteur et le massacreur, la consommation divine s'est montée à vingt mille enfants par an, sans compter les autres victimes. Mais Clavigero, laïque et non pas clerc (ce qui est une garantie), les évalue à vingt-mille, enfants et adultes. C'est déjà suffisant. Comme dernière touche à ce tableau, rappelons que Torquemada, vrai prêtre de Moloch, fait entrer le Christianisme dans les esprits Aztèques, à l'aide de ses analogies avec leur religion, puis fulmine tout à coup contre ces cultes pseudo-Chrétiens et les éteint à force de hallebarde, de bûchers et de gibets.

Rien ne le désarme, ni le péché originel et le baptême, ni les idées sur l'expiation, le ciel et l'enfer. Il accuse le diable, ce singe de Dieu, et méconnaît l'Eucharistie dans cette image idolâtrique composée de viandes humaines qu'on distribuait au peuple comme la chair et le sang de la Divinité.

Les Péruviens tirent du sang des veines d'un jeune garçon pour la confection nocturne d'un pain sacré et le mangent à la fête Citu, après s'être préparés par le jeûne

(1) TORQUEMADA, *Monarchia Indiana*, 7, 21.

et l'abstinence. On frotte de ce pain le seuil des maisons comme les Israélites du Passah.

Le Droué possède encore une sorte de mannequin humain composé de substances alimentaires dont chaque assistant mange une portion. Il était arrivé à cette période où l'on s'éloigne de l'institution atroce en humanisant le rite ou plutôt en l'escamotant sous une forme édulcorée, un agneau, du pain, un composé de substances alimentaires.

Pas de ressemblance plus absolue et dont la déduction se trouve ainsi poussée jusque dans les dernières limites. Par leurs cruautés, par cet épouvantable cortège d'horreurs dont ils marchent entourés, les Mexicains méritent d'être sémites. C'est à ce titre que nous n'avons pu les passer sous silence dans un ouvrage consacré au Sémitisme.

C

DIEUX HELLÈNES SÉMITISÉS

L'Olympe grec lui-même est envahi. Les Dieux sémites en ont forcé l'entrée et forment un parti, drapé dans l'ombre, dont la morne attitude glace la joie des Immortels.

Quelle allégorie profonde ! Le grand Dieu des Hellènes, Zeus, le Dieu homme et humain, aux grandeurs et aux faiblesses humaines, dépossède le sémite Kronos, dévora-teur d'enfants, qui, relégué à l'ouest dans une zone plus obscure, Dieu du temps et de l'espace, agite à la porte de l'Olympe ses grandes ailes noires.

La lutte d'Hercule contre la lignée de Typhon n'est-ce pas la lutte éternelle dessinée à grands traits dans l'histoire et soutenue par le genre humain contre les fureurs juives et phéniciennes ? Si, à l'époque héroïque, Hercule meurt trahissement frappé et se réveille pour l'Olympe, le premier jour de notre ère, il fut de nouveau vaincu par un monstre de la famille des Gergon et des sangliers de Calydon.. A peine si, de nos jours, il soulève le lourd tombeau.

Le nom même et l'idée d'Hercule viennent de Phénicie où ils servent indifféremment à désigner les deux principes. La Grèce s'est emparée du type barbare et le jetant dans le moule hardi de sa destinée en a tiré la puissante person-nification que chacun sait. Mais on ne le sent que trop par certains mythes, et le mauvais génie s'échappe dans les

brutalités du fort guerrier et les emportements qui déshonorent tant de travaux.

Le dualisme terminé par l'oppression du génie bienfaisant, la passion momentanée d'Hercule forme le premier acte d'un drame continué par l'Évangile. D'abord Hercule identifie l'innocence accablée, le cri de douleur et le gémissement de la terre. Il monte sur son bûcher symbolique, le *Πυρ*, qu'on retrouve sur les médailles et dans les cérémonies ; puis tout-à-coup ressuscite plein de gloire et entonne l'hymne du Dieu triomphant d'Israël, Jarobbaal, Archal !

Sa vie est un combat ; sa mort, une passion. Le Dieu martyr ressuscite, descend dans l'Hadès et regagne sa patrie céleste.

Le mythe grec, dans sa partie finale, touche à l'histoire fabuleuse, rejoint les mythes héroïques du Haut-Orient, les rapides tragédies du sérail. Ce n'est plus un furieux, un Dieu. Le fier guerrier revêtu d'habits féminins file le lin des vierges, tandis qu'Omphale et Sémiramis portent le massacre et la peau du lion (1). La force le cède à la beauté et la femme triomphe de tant d'énergie et de courage répandus à ses pieds. Ninus-Ninyas, le multiple Sardanapal, la forte Sémiramis, le désespoir des historiens, sont les modes historiques de cette double théodicée. Ils forment le cycle d'Hercule Sandan, du grand Sandan *Ηρακλής* ou *Απαλα* ou *Σαρδην Απαλα* (2). Et Sandon, Sandan, Sardanapal désigne, dans tout l'Orient, l'Hercule féminisé, le Moloch uni à la Mylitta (3).

Trois divinités apportent encore pour un temps au banquet de l'Olympe un air raide et étranger : Dionysos, le Dieu indien aux attributs étranges, à la fois Dieu du jour et

(1) ECKHEL, *Doctr. Num. Vet.* Tome III, page 263.

(2) Ce qui signifie la grandeur.— *Syl. log. Num. Vet. bab.* (VI, n° 1).

(3) MULLER, SANDAN ET SARDANAPAL. *In rhénischen Museum für philologie, geschichte, und griechische philosophie. Jahrgang, III, L. 21 — 39.*

de la nuit, et le couple insensible, Artémis et Apollon.

Notre perversion d'idées sur l'antiquité, entretenue par les déclamations chrétiennes évoque dans Dionysos-Bacchus l'ivresse basse et grossière. C'est le type de Silène. Le Dionysos mystérieux porte des cornes. Ses formes sont parfaites. Ses traits ont quelque chose de concentré et de réfléchi. Il porte le bonnet oriental et une peau de tigre pend sur ses épaules. L'Arabie fut un moment son séjour. Il y connut Moloch et en a pris la joie frénétique, le rire strident, l'orgie sanglante.

Apollon (απολλειν, détruire), Dieu du soleil dont les rayons sont des flèches, le grand dispensateur des fléaux, est avec sa sœur Artémis une des plus mauvaises divinités du ciel hellénique, et les Muses n'eurent certes pas reconnu leur divin maître dans l'idole barbare des premiers âges. D'abord l'Apollon à tête de loup arrive avec les Pélasges, tandis que du fond de l'Orient jusqu'aux îles de l'Archipel s'avance l'Apollon d'Homère (1), le sombre, le fils des ténèbres, qui joue dans la guerre de Troie un rôle tout baalique. Une alliance se signe entre ces Dieux et le loup, animal des ténèbres, fils de la grande louve Latone, se confond avec le sombre Dieu de la destruction. Plus tard seulement, fort tard, jaillit de l'Hippocrène l'Apollon grec, poussé par une affinité tout Indique vers le cheval, créature pacifique, et les sources sacrées n'usant plus que contre les hydres et les scélérats de son pouvoir de nuire.

Artémis, la cornue, divinité chaste, insensible, implacable, est le Moloch femelle, la sanglante Tanaïs-Astarté.

(1) *Iliade*, I, 17; XV, 305. Apollon est appelé Εκατόεις le Ténébreux, Λυκεῖος, Λυκεγεῖτης le Ténébreux, le fils de la Louve et des Ténèbres, et même Ουλιος — Voir encore Mawey, religions de la Grèce antique.

D

FÊTES D'ADONIS

On connaît la légende de ce jeune Ephèbe, cher à Vénus, tué par le sanglier jaloux de Mars, rendu aux pleurs de la Déesse par l'Erèbe attendri. Telles étaient les Adonies, lugubres à la fois et souriantes, fêtes de mort, fêtes de résurrection.

Au mois de Thammouz, au moment où le fleuve Adonis, rougi par la terre du Liban, semble rouler du sang, les pèlerins affluaient à Byblos de toutes les parties du monde sémitique, et sept jours et sept nuits durant célébraient la Passion de Dieu. La fête commençait par *la Disparition* (φύσις). La foule s'agitait dans une vague inquiétude. Puis venait *la Recherche*. Des groupes erraient éplorés, appelant à tous les échos : Adonis ! Enfin *la Découverte*. L'image en bois du cadavre gisait, le flanc percé, dans un jardin de plantes hâtives : fenouil, blé, orge et laitue, sur lesquelles le Dieu avait expiré, selon la légende. A cette vue, les pleurs et les gémissements éclatent et redoublent. La flûte Salammbô, les instruments Dieux Kinnor, Giggras et Abobas, jettent leurs sons lugubres. Une multitude immense, en proie au désespoir, déplore l'irréparable perte. Les femmes coupent leur longs cheveux, se meurtrissent le sein et se frappent du couteau sacré, ou bien, assises à la porte des maisons, sur les degrés du temple, muettes et en deuil, les cheveux épars, sanglottent, dans la posture des Saintes Femmes. Le corps du Dieu est exposé sur un cata-

falque, avec sa blessure au flanc. La Baaltis la presse dans ses bras avec l'ardeur fébrile de la Mère Dououreuse du Christ. On le lave, on le parfume de myrrhe et d'oncons. On l'enveloppe dans la toile et la laine et on le descend au tombeau, au milieu des lamentations de tout un peuple. « Choses fragiles, choses humaines. Vanité des vanités ! » C'est la philosophie sémitique (1); et Seigneur ! où est ta seigneurie ? Adoni—Mah—Odoh !

Mais les sept jours sont passés. La tête sacrée jetée à la mer d'Alexandrie arrive dans le port de Byblos. « Adonis » vit ! Il est ressuscité ! » Ce cri remplit la ville et les campagnes. Un char, attelé de bœufs, traîne, sous la forme phallique, le triomphe de la vie. Les femmes qui n'ont pas abandonné leur chevelure au ciseau doivent se donner aux étrangers. L'abstinence, fidèlement observée jusque-là (les Pères l'attestent), cède à une orgie furieuse. Les sens débordent sans frein.

(1) AMMIEN MARCELLIN, XIX, 1. — MATTHIEU, XVII, 50. — JEAN, XIX, 30.

E

FÊTE DES SACÉES A NINIVE

La fête des Sacées ou des Tabernacles retrace, dans la haute Asie, les fables d'Omphale et de Sémiramis, même d'Esther. C'est la Saturnale du sérail, le triomphe de la courtisane du harem. Toute la gent servile y participe. Les esclaves y commandent aux maîtres, usurpent leur couche. L'un d'eux, condamné à mort, tient cinq jours le sceptre des rois, préside à la grande orgie et meurt sous le talon d'Eve.

Ce Zogan ou esclave condamné porte la robe de pourpre diaphane et voluptueuse des Cottys et des Cottytto (1).

La fête avait le harem royal pour théâtre, des milliers d'hommes pour spectateurs. A peine Orion ou Nimrod avait-il lui dans les cieux, que le Zogan parfumé, teint et fardé, ployant presque sous le poids des chaînes et des colliers, s'offrait aux regards et aux acclamations de ce peuple ninivite, comparé par Nehum à une courtisane. Une coupe dans une main, la double hache dans l'autre, entouré de ses femmes et de ses eunuques, il s'asseyait sous le baldaquin de pourpre. Peut-être même dressait-on la tente royale au sommet des palais, au milieu des jardins suspendus de Sémiramis, et cet esclave couronné, ce Dieu éphémère, prenait possession du trône et du harem à la façon d'Absalon (2). Cinq jours durait sa royauté et sous les tentes de peaux ou de feuillage rugissait la sainte orgie. Sardanapale avait passé ce temps dans les plaisirs, avant d'allumer son bûcher. Le trop confiant Ninus avec remis, pour le même laps, le

(1) Voir à ce sujet les dictionnaires PUEBOS, HÉSUCHIUS, ATHÉNÉE.

(2) JUGES, II 16, 22.

sceptre d'Asie à son esclave Sémiramis. Le premier jour, elle séduit les satrapes et les chefs ; le second, reçoit l'hommage du peuple ; le troisième, Ninus était mort ou emprisonné.

Le mythe est un programme fidèle de la fête. Omphale, Amaphale, esclave tyrannique, tient le sceptre du roi Jordan. Ses voluptueux caprices livrent toutes les femmes aux esclaves, enchainent les maîtres ; et, jusque sous Alexandre, les Babyloniennes, revêtues de robes serviles, se prostituèrent aux étrangers. Jéhovah lui-même décrit une de ces débauches qui souille son temple et jusqu'à son autel. Il s'adresse à Oola et Ooliba par la bouche d'Ezéchiel (1). « Tu as envoyé messagers sur messagers à des hommes venant de loin. Ils sont enfin venus. Tu t'es baignée. Tu as teint le tour de tes yeux avec du stibiam. Tu t'es parée de tous tes ornements. Tu t'es couchée sur un lit superbe et une table a été posée devant toi. Tu as posé sur elle mon thym et mes parfums. Les acclamations de la multitude remplissaient le temple, lorsque les Sébéens vinrent du désert ; et, choisissant quelques-uns dans cette multitude, vous leur avez mis vos bracelets dans les mains et des couronnes sur leur tête, etc.... » C'est une cérémonie orgiastique. La femme reine et Déesse de Syrie, donne la main aux courtisanes assyriennes. Espérons que chez les Juifs le meurtre du héros ne clôturerait pas la fête comme en Perse et à Ninive.

Dans ces cours cruelles, l'étiquette est impitoyable et celui qui touche au diadème ou au trône doit périr. L'esclave qui a tenu sous ses pieds le peuple d'Assyrie, roi d'un moment, inondé de délices et de voluptés, monte au bûcher de Sardanaple. Aman périt par Esther. La tunique royale devient la tunique de Dejanire. Hercule Sandan, fils de Moloch, mourra par le feu. Tellement son auto-da-fé précède ou suit toute cérémonie sémitique.

(1) EZÉCHIEL.

F

ADONIS ET ADONAI

L'Adonai de Sion out pu reconnaître un frère dans le Jao-Adonai-Thammurz de Byblos. Il s'appelle familièrement Adaddrimmon (la Grenade) et se couche à sa place sur le lit funèbre. « Ils (les Israélites) regarderont à moi » qu'ils ont percé. Ils me pleureront comme *le Fils unique* » Ils gémiront sur moi comme sur *le premier né*.

» Et il y aura à Jérusalem une grande désolation comme » le deuil d'Adaddrimmon dans le champ de Mageddo (1). »

La théologie Orientale se complait à ces jeunes héros ravis par une passion prématurée, les Atys et les Eschmoun aimés de Cybèle, les Memnon Serach, fils de l'Aurore et conquérants de l'Asie, dont les calvaires et Memnonies encombre les fleuves (2), et la légende d'une campagne malheureuse de Memnon Serach semble inspirer au rédacteur inintelligible des Paralipomènes (3) sa fabuleuse défaite de Zara (Serach) et de son million d'Ethiopiens.

Hérodote, dans ses voyages à travers l'Égypte, la Phénicie, Babylone et le littoral, reconnaît partout un mode uniforme d'hymnes et de plaintes en l'honneur de personnages divers : Maneros d'Égypte, Adonimaoidos de Bythinie Linus d'Argolide. Amants de Déeses, fils de Dieux, enfants

(1) Zacharie, chap. XII, vers. 10 et suiv.

(2) Josèphe, *Guerre des Juifs*, Livre II, n° 102. — PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, Livre XXXVI, § 65.

(3) *Paralipomènes*, Livre II, chap. XIV.

chers et uniques, ces adolescents laissent après eux une inconsolable tristesse « *et noluit consolari quia non sunt.* » Leur culte est le deuil ; leur dogme, le désespoir déifié. « *Vae et doni ! Ailanu ! Ailenu ! Malheur, Seigneur ! Malheur à nous !* » hurlent à l'envi Lyriques et Prophètes (1). Jéhovah décrit même ces Adonies comme la chose la plus naturelle. « *On ne pleurera pas sur lui, dit-il en parlant d'un roi, hélas ! ma sœur ! hélas ! mon frère ! on ne criera pas : Malheur, Seigneur ! (vae Adoni !), et, Seigneur ! où est ta puissance (Adoni-mah-odoh) (2).* »

Déjà Joseph pleure son père Jacob, soixante-dix jours, comme les Egyptiens ont pleuré Mancros et transporté le cadavre dans une sorte de Memnonirun, au-delà du Jourdain où le funèbre cortège se lamente encore sept jours. « *Ils vinrent à l'aire des Epines (Atad), au-delà du Jourdain, ou ils passèrent sept jours à célébrer les funérailles dans des lamentations profondes. A cette vue les habitants de Canaan dirent : il y a un grand deuil en Egypte, et aussi ce lieu fut appelé : Deuil d'Egypte (3).* » Voilà certes une explication judicieuse, bien faite pour clore la bouche aux sceptiques de Néhémie. La Genèse oublie, ignore peut-être la coutume Egyptienne de suspendre des couronnes aux aubépines pendant les fêtes de Memnon. Elle ne se rappelle pas davantage le jour de Myrrha (de l'amertune) célébré par ses ancêtres, lorsqu'Amos prophétisait. « *Je changerai vos fêtes en deuil, vos chants en lamentations. Je ferai d'Israël le deuil du Fils unique ;*

(1) JÉRÉMIE, chap. IV, vers. 13 ; chap. VI, vers. 4 ; chap. XXII vers. 18 ; chap. XXXIV, vers. 5. — *Thrénes*, chap. V, vers. 6. — *Rois*, Liv. I, chap. IV, vers. 8. — *Ecclésiaste*, chap. IV, vers. 10 ; chap. X, vers. 16. — EURIPIDE, ORESTE vers 1307. — MOSSCHUS, Idylle III. 1. — CALLIMAQUE hymne à Apollon, 20. — *Athènes*, Liv. XIV. — *Pausanias* Livre IX, chap. XXIX. 1128.

(2) JÉRÉMIE, chap. XXII, vers. 18 ; chap. XXXIV, vers. 5. — *Jor*, chap. XVII vers. 14 ; chap. XXX, vers. 19.

(3) Genèse chap. L, vers. 10 et suiv.

« et ses derniers moments seront le jour de Myrrha » (1).

On s'étonnerait à moins de voir le pudibond Jehovah avec l'accompagnement impur de l'Adonisme, sa mère Myrrha, et jusqu'à son père l'incestueux Cynire. Ce fondateur de la prostitution sainte n'est autre que l'instrument à cordes des prophètes, le Kinnor, dont les sons graves animent à la fois le deuil et l'orgie. « Mes entrailles tonnent » contre Israël comme un Kinnor (2) » dira Isaïe. La fille de Cynyre, Myrrha, l'aromate des sépulcres et le deuil des pleureuses, retentit dans les sanctuaires de Sion. Une Circé semble métamorphosor en divinités non seulement les instruments des fêtes, mais les cris et les sanglots eux-mêmes.

Tous les prophètes nous guident à ces Nénies imitées de Tyr et de Babel, où le corps du défunt étendu sur le bûcher était baigné de larmes et salué des chants funèbres du demi-chœur des hommes et du demi-chœur des femmes (3).

Ces lamentations sur le fils unique empruntent aux mythes anthropothysiques une sombre signification. Linus est fils de Malcandre (4); comme Jéud, de Kronos-Israël; et l'on connaît les habitudes des Molochs à l'égard de leurs enfants. Jephthé, le Sophet, avait, lui aussi, une fille adorée encore comme une Déesse au temps de l'évêque Epiphane (5). La nature se vengeait de tous ces parricides. Arbre frappé de la foudre, le père sacrificateur se retirait à son foyer pour vivre dans le remords, et ses pleurs étaient autrement cruels que ceux de l'amante Baaltis. Sa fille, son enfant étaient avec Dieu. Lui, mourait de désespoir.

C'est encore le moment de parler de l'animal renié de

(1) *Amos*, chap. VIII, vers. 10.

(2) *ISAÏE*, chap. XVI, vers. 22. — *Suidas*, au mot *Κιννορη*.

(3) *Paralipomènes*, Livre II, chap. XVI, vers. 14 — *JÉRÉMIE*, chap. XXII, vers. 10 et 11. — *ZACHARIE*, chap. XII, vers. 10 — *ISAÏE*, chap. XXIII, vers. 15. — *Rois*, Livre I, chap. XIV, vers. 13, etc., etc.

(4) *Pausanias*, Livre IV, chap. XXXIII, n° 3 — *Diodore*, Livre I, chap. XIII — *PLUTARQUE*, De *Iside*, chap. XII.

(5) *EPIPHANE*, *Contra Hæreticos* Tome II page 128 (Paris, édition de 1545).

Jéhovah, son ex-cochon sacré. Type de crime ou de débauche, porc ou sanglier, compagnon des Moloch ou des Vénus, l'animal immonde a suivi ces dieux dans leur chute. L'abomination des prophètes n'est que l'envers d'un culte antique. Les trichines n'y sont pour rien. Longtemps à Chypre, le porc d'Aphrodite se vautre sur une litière de figues et de friandises, tandis que le bœuf d'Adonis est relégué au milieu d'immondices (1).

(1) ATHÉNÉE, Livre III. — PLUTARQUE, *Symposion*, Livre IV, chap V, n° 2. — ISAÏE, chap. LXVI, vers. 3-17, etc.



FIN

BRUXELLES. — IMPRIMERIE ED. MAHEU, RUE DES SABLES, 18.
